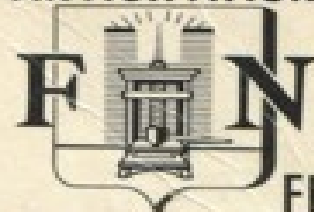




ANTICIPATION



FICTION

Alphonse BRUTSCHE

LE TEMPS CYCLOTHYMIQUE



ALPHONSE BRUTSCHE

LE TEMPS CYCLOTHYMIQUE

Roman

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

PROLOGUE

Le soleil se leva sur Syrtis major. C'était une petite boule d'un blanc étincelant qui était restée longtemps cachée derrière une chaîne de collines tassées au bout de la plaine, loin à l'est. Maintenant, sa lumière crue envahissait la capsule. Foster R. Springsten masqua les deux fenêtres carrées qui faisaient face à l'astre du jour. De l'autre côté de la cabine, la plaine s'étendait à l'infini, grise et ocre.

Le cosmonaute fit trois pas dans la cellule. Il n'aurait pu faire plus, tant l'espace était réduit à l'intérieur du module martien *I want*. Allongé dans son fauteuil, Ernest C. Mackenzie dormait encore. Le lieutenant-colonel Springsten contempla un moment, à travers la visière baissée du casque, le visage de son compagnon, qui respirait paisiblement dans son sommeil. Puis il le secoua par l'épaule. Le commandant Mackenzie sortit immédiatement du sommeil. Ses yeux bleus s'ouvrirent, il se leva, fit jouer la visière de son casque, stoppa son arrivée d'air individuelle.

— Tu m'apportes mon petit déjeuner ? grogna-t-il.

— Tout juste ! fit Springsten.

D'un casier autochauffant, le lieutenant-colonel sortit deux rations enveloppées dans du plastique, en tendit une à son coéquipier.

Les deux hommes mâchèrent en silence la barre tiède de céréales aux protéines. Puis Springsten appela la capsule Apollo XXX, qui orbitait autour de Mars.

Le commandant William H. Reagan répondit aussitôt.

— Ça va, la planète rouge ?... fit sa voix rocailleuse dans le circuit d'audition.

— Pas de mauvais esprit ! coupa Springsten d'un ton faussement sévère. Nous allons sortir.

— Bonne initiative..., lança le pilote, dont l'engin, invisible du sol, tournait depuis trente-deux heures à soixante kilomètres au-dessus du sol martien. J'espère que le comité d'accueil vous attend, avec les tentacules chargés de fleurs...

— Exactement ! repartit le lieutenant-colonel avec bonne humeur. Je les vois par le hublot. Ils ont même amené des filles...

La conversation se poursuivit sur le même ton pendant deux ou trois répliques encore. C'était bon de plaisanter, lorsqu'on venait de naviguer pendant six mois dans l'espace, lorsqu'on était à cinquante-six millions de kilomètres de chez soi, et qu'il faudrait attendre encore onze mois avant de regagner le bercail, à cause de cette fichue non-coïncidence des orbites, qui faisait que maintenant Mars s'éloignait de la Terre à une vitesse vertigineuse !

Mais en réalité, l'expédition avait été minutieusement programmée, aucun détail n'avait été laissé au hasard : la vie de trois hommes en dépendait et, accessoirement, la réussite de l'expédition Apollo XXX, premier engin habité envoyé vers Mars, et parti de la Terre le 12 octobre 2003.

Le module indépendant *I want* s'était détaché de la fusée porteuse douze heures auparavant. Il avait atterri sur la ligne exacte de l'équateur martien, au nord-est de cette étendue désertique nommée Syrtis major, qui avait peut-être été, il y a bien longtemps, une mer. L'endroit avait été choisi parce qu'il se trouvait sur l'équateur : les cosmonautes auraient droit au maximum de luminosité, et au maximum de chaleur. Sur Mars, ce n'était pas superflu... bien qu'il ne fût pas question pour les deux explorateurs, qui devaient séjourner dix jours sur la planète, de quitter une seule minute leur scaphandre chauffant ou de tenter de

respirer l'air extrêmement ténu qui enrobait ce monde mort d'une mince enveloppe.

— Je coupe, fit le lieutenant-colonel. Nous allons passer dans le sas.

— Relayez l'écoute sur vos scaphandres, fit la voix étrangement proche de Reagan. Vous aurez droit au message du Président dès que vous aurez mis le pied sur le sol.

— C'est vrai..., murmura Springsten.

Il manœuvra l'ouverture du sas, s'y engouffra.

— Tu oublies le drapeau, fit dans son dos la voix de son compagnon.

— Juste !... Les caméras sont en marche ?

— La un et la trois tournent déjà. La deux ne fonctionne pas.

— Tant pis ! Allez, on y va ! dit Springsten en saisissant le petit fanion enroulé sur son mât.

Les deux hommes se retrouvèrent enfermés dans le sas, puis la porte vers l'extérieur s'ouvrit. L'air s'échappa en sifflant dans l'atmosphère raréfiée.

Il y avait quatre marches à descendre pour toucher le sol martien. Quatre marches... et l'homme poserait le pied pour la première fois sur un monde véritablement étranger. La Lune... ce n'était que la banlieue !

Le lieutenant-colonel Springsten posa ses lourdes bottes sur Mars, fit trois pas en avant. Le sol était dur sous ses pieds, uniforme dans son austérité. Les bottes ne laissaient pas de traces en le foulant. Il faisait froid, environ trente degrés en dessous de zéro, mais il n'y avait aucune trace de gel, car il n'y avait aucune trace d'eau dans le sol. Plus tard dans la journée, la température remonterait jusqu'à avoisiner zéro centigrade. Mais c'était un record pour la planète, car on était sur l'équateur, et c'était l'été martien.

Le commandant Mackenzie vint à la hauteur de Springsten. Et juste à ce moment, une voix résonna dans

leurs écouteurs. Instinctivement, les deux cosmonautes se mirent au garde-à-vous.

« Le Président des États-Unis vous parle..., disait la voix. Mais c'est aussi, par ma bouche, le peuple américain tout en entier, et au-delà, le peuple de la Terre, qui vous parle, pour vous signifier toute l'admiration que suscite votre exploit. Vous êtes les premiers hommes à toucher le sol de la planète Mars, vous êtes les conquérants d'une nouvelle frontière que la Terre va chercher par-delà les planètes et, demain, par-delà les étoiles.

« Puisse cette conquête être pacifique. C'est le vœu que je formule, le plus cher qui soit à mon cœur.

« Recevez en mon nom, mais aussi au nom de quatre milliards d'hommes et de femmes qui ont en ce moment les yeux tournés vers l'espace, mes salutations fraternelles et mon espoir de voir cette mission s'achever avec le même succès qu'elle a commencé. »

La voix se tut. Les deux cosmonautes se secouèrent, Springsten commença à se débattre avec les fils de nylon qui maintenaient le drapeau étoilé enroulé sur son mât d'aluminium. En réalité, le Président n'avait pas parlé en direct. La Terre était trop loin de Mars pour qu'on pût coordonner exactement le moment du discours et celui où les deux hommes poseraient le pied sur la planète. Il avait été enregistré trois jours auparavant, alors que le dernier étage d'Apollo XXX voguait encore vers Mars dans le noir de l'espace. Les trois cosmonautes l'avaient déjà écouté, mais il y avait un rituel qu'il fallait conserver, pour les millions, les milliards d'êtres humains qui, là-bas, sur la Terre lointaine, se recueillaient devant l'événement.

Springsten avait réussi à dérouler le drapeau étoilé. Il le planta dans la terre dure de Mars, cette terre qui ne paraissait pas faite d'humus, mais de roc broyé et tassé par le temps, par le froid...

Face aux caméras du module, les deux hommes se mirent une fois de plus au garde-à-vous. Le module les

regardait de ses gros yeux rectangulaires. Perché sur six pattes grêles terminées par des sabots de métal poli, il ressemblait à un insecte féroce et géant, un véritable Martien de science-fiction. Mais c'était bien le seul Martien de Mars !

Springsten lâcha l'extrémité du drapeau, qu'il avait tenu pour que celui-ci fut raide et se présente bien face aux caméras. Le morceau de tissu retomba, et bientôt il fut étincelant d'une très mince pellicule de glace. C'était les résidus d'humidité de l'air terrestre, dont le drapeau contenait dans les mailles de son étoffe quelques molécules, qui avaient été frappées par le froid de Mars.

Puis Springsten et Mackenzie s'éloignèrent du module d'une dizaine de mètres. Derrière eux, les deux caméras de l'insecte de métal filmaient gravement ces premiers pas de l'homme sur une planète étrangère.

* *

*

Le premier jour, ils firent cinquante mètres. Le second, deux cents. Le troisième, cinq cents.

Mais Mars était toujours pareil, toujours ce monde froid et monotone qui étendait à perte de vue ses étendues désolées de roc concassé, sous un ciel bleu sombre où le soleil brillait intensément, mais où les étoiles aussi étaient présentes en plein jour, à quelques degrés de la couronne solaire.

— C'est exactement comme la Lune... avait dit, désabusé, le lieutenant-colonel Springsten en terminant un de ses messages quotidiens à la Terre.

Springsten, comme Mackenzie, connaissait bien la Lune pour y avoir subi un sévère entraînement. Sur Mars, ils retrouvaient la même impression de solitude absolue, le

même relent de monde mort. Mort ?... ou qui n'avait jamais connu la vie ?

Le sol était grêlé de cratères, exactement comme celui de la Lune. Étaient-ce des traces d'impacts de météorites ? Des bouleversements dus à une activité volcanique éteinte depuis longtemps ? On finirait bien par le savoir...

Les appareils automatiques analysaient tout ce qu'il était possible d'analyser, l'air, le sol, les radiations cosmiques, et les données ainsi s'accumulaient, comme les différentes pièces d'un jeu de patience.

Le cinquième jour, Springsten et Mackenzie assemblèrent « la tortue », qui était une petite unité mobile d'exploration, qui avançait sur un coussin d'air pulsé par un moteur électrique, et dont les éléments provenaient de pièces polyvalentes du module lui-même.

Les deux cosmonautes s'écartèrent ainsi de leur capsule partiellement démontée d'un kilomètre, de deux, de cinq...

Le septième jour, ils trouvèrent les premières traces d'une cité détruite.

* *

*

C'était à douze kilomètres du point d'atterrissage, vers le nord, là où la plaine de Syrtis major venait buter sur ce qui avait été autrefois, soit des collines, soit, simplement, le rivage de la mer asséchée. Au cours d'une fouille de routine (ce que les cosmonautes appelaient les « puits »), Springsten et Mackenzie découvrirent, enfoui à deux mètres sous la surface du sol, un fragment de pierre dont une arête représentait très nettement le poli d'un travail intelligent. Et, plus important encore, la pierre contenait un infime fragment de métal - un métal qui, cela se révéla aux

analyses, n'était pas du minerai brut, mais un alliage travaillé...

Il ne fallait pas se livrer à des conclusions trop hâtives, d'autant que, le huitième comme le neuvième jour, les sondages superficiels ne relevèrent rien. Et ils partaient le lendemain...

Cependant, ce qu'on ne découvre pas lorsqu'on a le nez dessus peut fort bien se dévoiler alors que l'observateur prend du champ. Springsten avait demandé à Reagan de prendre des photos de la région de Syrtis major où ils avaient fait leur découverte. Le commandant dut dévier légèrement de son orbite pour survoler la région indiquée, et il mitrailla le sol avec une caméra électronique qui, de l'altitude où elle opérait, pouvait photographier des objets de 20 centimètres de long.

Cependant, ce n'était pas les détails qui intéressaient Springsten, mais bien les ensembles. Les milliers de photos prises par Apollo XXX furent relayées, codées, vers la Terre, et ni Reagan ni les deux explorateurs martiens n'en virent les résultats. On leur en communiqua pourtant la teneur : les clichés présentaient très clairement des figures géométriques, qui pouvaient bien être le tracé d'une très ancienne ville maintenant fondue dans le relief, mais présente quand même dans la composition minéralogique du sol.

L'information était tellement sensationnelle qu'elle ne fut pas diffusée sur la Terre. Il fallait être prudent, attendre des analyses plus complètes, voire d'autres expéditions. Jadis, on avait cru voir des canaux sur Mars, alors qu'ils n'avaient d'existence que par accumulation d'observations fausses ou imprécises.

Mais dans l'esprit des trois cosmonautes, en tout cas, la certitude que Mars avait été habitée ne faisait aucun doute. Plusieurs autres échantillons du sol furent collectés, mais ce n'est que le dixième jour, quelques heures avant que le

module *I want* ne s'arrache à Mars, que les cosmonautes firent leur seconde découverte.

* *

*

La tortue s'était éloignée du module de vingt kilomètres, distance maximum d'exploration permise. Il était midi - heure martienne, et la luminosité était donc optimale. À midi, il fait beaucoup plus clair sur Mars que sur la Terre, à cause de la ténuité de l'atmosphère qui compense largement l'éloignement plus grand de l'astre solaire. Une double coque de verre bleutée protégeait les explorateurs de la lumière ardente qui les eût, autrement, aveuglés. Le module allait faire demi-tour, lorsque Mackenzie aperçut, au loin, quelque chose qui brillait d'un vif éclat. Il montra l'étincelle fixe à Springsten.

— Regarde ! fit-il. Ça brille comme une étoile...

— Oui ; mais ça doit être une roche, ou peut-être un bout de ferraille qui accroche le soleil...

— Allons voir..., dit Mackenzie en manœuvrant la commande unique et multidirectionnelle de la tortue.

— Non, fit Springsten après avoir jeté un coup d'œil sur les deux chronomètres qui, à son poignet, décomptaient l'heure terrestre et l'heure martienne. On a déjà assez de cailloux comme ça. Et puis il est temps de rentrer...

À cet instant suspendu de l'histoire de l'exploration de Mars, deux fils divergents plongeaient dans le futur : si Mackenzie avait obéi, les savants de la Terre n'auraient eu qu'une énigme à se mettre sous la dent au retour de l'expédition... Mais Mackenzie tenait à son idée. Il haussa les épaules, mit le cap sur l'objet brillait, défiant le bon sens... et le sens tout court de la hiérarchie. Aussi les savants eurent-ils droit, en même temps, à deux énigmes.

Springsten laissa faire son subordonné, et on peut mettre également à son crédit la découverte étonnante qui suivit.

Car à mesure que la tortue glissait sur son coussin d'air vers le point brillant, d'autres points apparaissaient, semés sur la surface plate du sol érodé. L'engin stoppa auprès d'un des objets nimbés de lumière, et les deux hommes sautèrent sur le sol.

Mackenzie prit avec précaution la parcelle qui avait rayonné la lumière avec autant d'intensité. C'était un petit triangle de métal extrêmement poli, qui mesurait environ dix centimètres sur sa face la plus longue. Le métal était argenté, et ne présentait aucune trace d'usure. Cependant, il était évident que ce n'était qu'une partie d'un objet usiné de plus grande dimension, qui avait été brisé par un choc d'une extrême violence : les trois bords du triangle présentaient une arête brute cisailée de manière caractéristique.

Les deux cosmonautes ramassèrent une dizaine de débris semblables. Il semblait bien que cette portion de terrain en fût parsemée, mais le premier objet était de beaucoup le plus gros, ce qui expliquait qu'il avait attiré l'attention des deux hommes par un éclat plus vif. Mais le reste des débris brillaient comme de menues pépites sur la terre ocrée.

Springsten et Mackenzie rapportèrent leurs trophées au module, et les particules de métal brillant furent insérées dans des containers spéciaux, au côté des autres étuis qui renfermaient les échantillons du sol et les matériaux prélevés dans ce qu'on soupçonnait être des ruines.

* *
*

La double énigme (mais c'était en réalité les deux facettes d'un problème unique) fut ainsi posée aux sommités scientifiques de la Terre après le retour d'Apollo XXX :

Pourquoi, à côté de ruines qui dataient approximativement de sept millions huit cent mille à huit millions d'années terrestres, avait-on découvert des parcelles métalliques (d'un alliage inconnu sur Terre, et très résistant) qui avaient au maximum cinq mille ans d'âge ?

Il eût fallu remonter dans le passé pour répondre à cette question. Mais à défaut, les hypothèses allèrent bon train...

CHAPITRE PREMIER

Le spatiodrome principal de Nimko bourdonnait. C'était le plus grand, le plus important de Solar. Situé à vingt kilomètres de Soggto, la capitale planétaire, il était aussi au centre des grands axes routiers et fluviaux de la planète. Sa construction était relativement récente : il avait été mis en service 140 ans auparavant, une fois l'unité politique de la planète définitivement assurée, ce qui coïncidait à peu près avec le grand essor spatial qui avait suivi la mise au point du propulseur à gravitons.

Mais ce jour-là, le onzième jour du cadran du Guerrier de l'an 1 2 7 1 3, l'activité qui régnait sur le spatiodrome avait quelque chose de tendu, de précipité. Les signaux optiques qui crépitaient au sommet des tours de contrôle avaient un rythme précipité : jaune, orange, violet, les couleurs changeaient sans cesse et diffusaient sur la houle des vaisseaux au sol une symphonie heurtée. De nombreux astronefs stationnaient dans le ciel, à la verticale du spatiodrome, soutenus par les invisibles piliers de force des gradients inversés de gravitation. C'était en général des lourds vaisseaux de transport qui ramenaient des planètes du système les métaux et le minerai indispensables à la vie de Solar.

Il leur fallait attendre plusieurs heures parfois avant de trouver un emplacement d'atterrissage. Car les vaisseaux militaires embouteillaient le spatiodrome, et les commandants de bord ne se privaient pas d'invectiver les navigateurs au sol, qui ne dégageaient pas les pistes assez vite. Mais naturellement, les navigateurs n'y pouvaient rien : priorité avait été donnée aux vaisseaux de combat, et

c'était un ordre qui venait directement du Cerveau-Directeur. Il n'y avait donc pas à discuter.

En fait, la nervosité des pilotes d'engins civils ne venait pas tant du fait qu'ils avaient à patienter quelques heures en plein ciel, que de la signification réelle qu'impliquait ce bouleversement de la routine. Car la présence des engins militaires que le Cerveau-Directeur avait fait sortir à nouveau des arsenaux secrets était un signe tangible de la tension politique qui régnait sur Solar depuis quelques cadrans. La guerre, qu'on avait cru effacée des motivations solariennes, montrait à nouveau son groin sinistre. Le cadran du Guerrier était bien nommé...

* *

*

Ennir Torn sortit du sommeil en musique. Le diffuseur placé au-dessus de sa couche venait de faire entendre un doux sifflement aux harmoniques sinueuses, et le jeune Solarien se dressa, tout à fait réveillé, au-dessus de sa couche invisible dont le principe dérivait directement de celui du propulseur à gravitons. Il y avait certainement sur Solar des gens qui dormaient encore dans de vieux lits de matière solide, mais lui, Ennir, se faisait toujours un principe de profiter au maximum des nouvelles techniques et du confort accru qu'elles apportaient.

Il sauta sur le sol rouge de son cylindre d'habitation, s'étira, se dirigea vers le bloc-toilette. La douche d'ondes crépita sur son corps nu, le débarrassant des impuretés qui s'étaient accumulées dans ses pores depuis la veille. Puis il passa sa combinaison de travail : un vêtement blanc brillant, tout d'une pièce, qui lui montait jusqu'au cou, et dont la fermeture magnétique se bouclait automatiquement dans son dos.

C'était un vêtement qui lui convenait parfaitement : Ennir Torn n'était pas de ces jeunes gens coquets qui passent leur temps à essayer de nouveaux costumes pour sacrifier au mythe impératif de la mode. Ensuite, il composa sur son autocuiseur un petit déjeuner léger, qui sortit bientôt fumant de l'alvéole de distribution. Il décida d'aller manger devant une fenêtre, pour profiter de la lumière du jour qui ne devait pas s'être levé depuis bien longtemps. Sur un geste, la polarisation de la fenêtre changea, et en même temps que s'éteignait la lumière artificielle qui avait jailli des murs au moment où Ennir s'éveillait, le soleil fit irruption dans la pièce ronde, éclaboussant les murs rouges.

Le ciel était serein, comme presque toujours. Solar était une planète agréable, mais pauvre en eau et en humidité, et Ennir regrettait parfois les orages brutaux d'Ourn, le monde le plus proche, où le jeune homme avait séjourné plusieurs fois lors de ses années d'apprentissage. Mais chaque chose a un côté positif : sur Solar, il faisait presque toujours beau, mises à part quelques tempêtes de sable en automne et au printemps. Le ciel se couvrait alors de vagues de poussière rousse, mais cela ne durait jamais plus que quelques jours.

Ennir mangea de bon appétit les trois plaques de borm fondantes et délicatement épicées, puis, seulement, il alla voir quels ordres étaient arrivés sur le planifieur. IL tira le ruban de papier qui dépassait de la petite boîte carrée qui était fixée sur la paroi cylindrique de la maison, et lut. Comme d'habitude, il n'y avait que quelques lignes :

- Au capitaine Ennir Torn —
- pilote de première catégorie —
- navigation industrielle planifiée —
- période de service : cadran du Guerrier —

Ordre : Se rendre sur P. 3 de Vuimor – base d’Emenistrat – pour y prendre livraison d’une cargaison de virium.

Modalités : Équipe avec le capitaine-pilote Zinrat Rolon.

Escorteurs : Lieutenant-pilote Algar Worom et lieutenant-pilote Bénit Sultra.

Départ : Spatiodrome de Nimko, Aire 63-Nord, Piste 28.

Rendez-vous : 4^e heure – Décollage prévu : 4^e heure, 3^e séquente.

Observation particulière : Demander instructions supplémentaires à mon relais particulier de bord, une fois touché Emenistrat.

* *

*

Les ordres venaient du Cerveau-Directeur, dont les multiples circuits aboutissaient aux résidences de tous les Solariens qui effectuaient un travail d’État. Une fois par cadran, la boîte du planifieur crachait ainsi, à domicile, un petit ruban gris, imprimé, qui notifiait à chaque Solarien remplissant une fonction planifiée, le travail qu’il aurait à faire pendant deux ou trois jours au maximum. Pour Ennir, qui était pilote, la monotonie était de mise : le voyage vers les satellites de ces vastes mondes qu’étaient Narmor ou Vuimor, l’embarquement des minerais précieux qui y étaient extraits, le déchargement près d’une usine... Rien de tout cela n’était bien passionnant ! Mais les périodes de travail étaient si réduites que personne n’aurait songé à se plaindre... Ennir savait, comme tout le monde, que ses ancêtres, à quelques générations d’écart, n’avaient que cinq ou six jours de repos par cadran. Quels progrès avaient été faits, depuis cette époque barbare où le travail forcené régnait en maître absolu sur le quotidien de la

vie !... Aussi l'ennui des traversées sidérales sans surprise était-il largement compensé par l'existence de longs jours de repos, pendant lesquels Ennir pouvait se livrer à ses distractions favorites : l'écoute de bandes romanesques, la vision dans les kinétons de projections tridimensionnelles, mais aussi les courses en aquajets sur les rares voies fluviales de Solar encore réservées aux sports individuels.

Ennir Torn glissa le mince ruban gris dans une poche de sa combinaison moulante. Puis, machinalement, il s'observa dans la glace murale fixée non loin de la porte. Son apparence lui parut satisfaisante : sa peau jaune vif respirait la santé et la propreté, ses traits fermes dénotaient la vigueur, et son crâne lisse et luisant formait un dôme qui surmontait harmonieusement son visage glabre. En fait, il était un exemple typique du jeune Solarien de l'an 12 713... Un peu trop typique, peut-être. Ennir savait bien que, à l'image de la plupart des garçons et des filles de son âge, il se laissait glisser sur le courant d'une vie agréable et sans problèmes, et qu'il oubliait un peu trop l'existence, autour de lui, d'une société complexe qui en arrivait ces jours-ci à un point crucial de son existence.

Ces bruits de guerre, par exemple... Bah ! qu'importait. Ennir chassa ces pensées désagréables de son esprit. Il allait partir pour une mission en tout point semblable à quelque douzaines d'autres qu'il avait effectuées sans encombre depuis son intégration dans la Navigation Industrielle Planifiée. En tout point semblable à quelques douzaines d'autres qu'il sous le coup d'une interrogation subite. N'y avait-il pas quelque chose de bizarre, dans la teneur du message qui était sorti quelques instants plus tôt de la fente du planifieur ?

Il sortit le ruban de sa poche, le relut avec attention. Oui, il y avait même plusieurs choses de bizarre - de bizarre, ou d'inhabituel. D'abord, il était fait mention d'un escorte. C'était une chose qui ne l'avait pas choqué au

premier abord, mais maintenant qu'il relisait la phrase, il se rendait tout naturellement compte de l'incongruité de cette précision. Un escorteur ! Et pour quoi faire, Grand Émir ? Les missions vers les planètes extérieures étaient toujours désespérantes de routine, de simples promenades dans un système solaire désert. Pourquoi avait-on besoin cette fois de se faire escorter ?... sinon parce qu'il y avait effectivement de la guerre dans l'air ?

La guerre... qu'est-ce que cela signifiait, VRAIMENT ? Ennir Torn n'aurait pu le dire avec précision. La guerre, ce n'était qu'un concept surnageant des études sur l'histoire antique de Solar, c'était aussi quelques images issues des projections de kinétons. Rien de plus. Rien de tangible... et, en fait, rien d'effrayant.

On disait bien que l'Union Commerciale des Pôles... Mais quoi ? Ennir ne savait pas au juste. Et il se maudit pour la première fois de n'avoir porté que si peu d'attention aux remous politiques de sa propre planète.

Sur le message du Cerveau-Directeur, il y avait encore une autre petite phrase bizarre : Demander instructions supplémentaires à mon relais particulier de bord, une fois touché Emenistrat. Qu'est-ce que cela signifiait ? Prendre une cargaison de virium, ce n'était pas sorcier, tout de même... Mais pourquoi tant s'en faire à l'avance ? Ennir froissa le ruban, le remit dans sa poche. Son insouciance naturelle avait déjà chassé le flot noir des questions sans réponses.

Comme il fixait à sa ceinture sa montre perpétuelle, il sentit un petit choc contre sa jambe. Il se baissa, remonta vers ses yeux, dans sa main large ouverte, un animal mince et sinueux, recouvert d'une fourrure mauve tout ébouriffée. La petite bête s'accrocha de ses huit pattes minuscules à la main qui la tenait, et tendit vers le visage d'Ennir une tête perdue dans un jaillissement de poils mauves, où s'ouvrait tout de même une large bouche vermillon armée d'une langue pointue et frémissante.

— Ma vieille Cézir..., gloussa Ennir. J'avais oublié de te donner à manger. Et dire que j'allais partir ainsi. Décidément, tous ces événements me font perdre la tête...

Il reposa le goulfag (la goulfag, plutôt, car il s'agissait d'une femelle) par terre, et alla retirer de la réserve inépuisable de l'autocuiseur quelques boules brunes et molles à l'odeur peu ragoûtante, sur lesquelles l'animal mauve se précipita en rampant maladroitement sur ses courtes pattes. Amusé, Ennir regarda Cézir engloutir voracement les boulettes, qui étaient un succédané chimique de la chair d'un insecte du désert dont les goulfags étaient friands. Mais il n'y avait plus beaucoup de ces insectes sur Solar, et encore moins de goulfag... Tout s'éteignait.

Mais la montre d'Ennir indiquait vingt séquentes passées la deuxième heure. Il était temps de partir. Il sortit de sa maison cylindrique, dont la porte avait coulissé devant lui ; une courte pelouse d'un joli bleu sombre s'étendait autour du cylindre d'habitation ; les moyens pour l'entretenir étaient coûteux et délicats, mais rien n'était trop bien pour citoyens de Solar.

Le soleil matinal, boule blanche et floue dans le ciel bleu pâle, força Ennir à cligner de ses paupières sans cils. Il descendit les quelques marches, fit quelques pas sur la pelouse en respirant à pleins poumons l'air sec et légèrement parfumé d'arômes mêlés, issus de toutes les plantes qui poussaient dans les jardins du périmètre résidentiel.

Il se sentait paresseux, indolent. Rien ne pressait. Il effleura de la main une rosacée grimpante qui enroulait ses spires fleuries autour d'un tuteur. Le soleil était doux à sa peau jaune. Il y eut un nouveau frôlement contre sa jambe ; Ennir se baissa, secoua la tête. Cézir s'était glissée derrière lui avant que la porte du cylindre ne se referme automatiquement.

— Tu veux venir avec moi, ma vieille ?... murmura-t-il à l'adresse de la tête enfouie dans les poils violets.

Les goulfags étant dépourvus d'organes auditifs, Cézir ne pouvait entendre la voix de son maître ; mais il sembla à Ennir que le museau violet s'abaissait dans un signe d'assentiment. Il haussa les épaules, installa la souple bête serpentine autour de sa taille, et les pattes menues de Cézir s'accrochèrent aux poches et aux replis du tissu brillant.

C'est avec son étrange animal fixé à lui comme une ceinture de fourrure, que le jeune pilote quitta son cylindre d'habitation, sortit de l'enceinte de son petit jardin particulier, se mit à parcourir les allées tranquilles du périmètre résidentiel, où les maisons rondes et trapues, alignées géométriquement selon un plan d'ensemble rigoureux, faisaient des taches de couleurs de toutes les nuances du spectre sur le parterre uniformément bleu outremer des pelouses.

Ennir Torn s'efforçait de ne penser à rien de particulier. Il allait retrouver sa coéquipière habituelle, Zinrat Rolon, une fille sympathique, mais rien de plus pour lui qu'une camarade de travail, qui était d'ailleurs engagée depuis peu avec un technicien du Cerveau. Et puis il y aurait la traversée sans histoire des espaces sidéraux. Quant aux deux escorteurs, les lieutenants... heu... comment s'appelaient-ils, déjà ? Ennir ne se souvenait plus, et ça n'avait pas d'importance - eh bien ce serait peut-être des Solariens avec qui il s'entendrait bien...

Ennir Torn pénétra dans la coque ovoïde d'une romobile rouge vif. Agité de ces réflexions vagues, il était parvenu au parc des véhicules publics du périmètre résidentiel. Presque toutes les romobiles étaient au parking, signe qu'il était encore bien tôt, et que la plupart des voisins d'Ennir étaient encore plongés dans les délices incolores du sommeil. Plus tard, beaucoup de gens sortiraient, viendraient prendre une romobile (il y en avait une par

habitant, sur tout Solar), et se dirigeraient vers un centre commercial, ou un centre culturel, ou un centre sportif ou, pour certains, vers un lieu de travail quelconque...

Mais en cet instant où l'aube pointait seulement, les rangées de petits véhicules lisses et multicolores étaient sagement au repos, en ordre, attendant qu'on vienne les rompre.

Ennir se coula dans le siège élastique de la romobile, et prononça distinctement dans un micro :

— Spatiodrome de Nimko, Aire 63-Nord, Piste 28...

Un léger bourdonnement naquit sous ses pieds. Puis, après quelques secondes d'attente, le véhicule en forme d'œuf démarra en souplesse et fila sur sa roue unique entre les alignements de ses sœurs. Bientôt, il avait gagné la route métallique qui s'enfonçait au loin sous le soleil, traversant comme la lame d'une épée le vaste désert ocre qui était l'essentiel de Solar.

Ennir se sentit gagné par une douce somnolence. Il n'avait aucunement besoin de s'occuper de la conduite ou de l'itinéraire. Tout était automatique sur les romobiles, qui puisaient dans les mémoires d'un ordinateur central dépendant du Cerveau, les coordonnées de la course qu'on leur demandait. Celle-ci effectuée, elles regagnaient d'elles-mêmes leur parc d'origine, attendant un autre utilisateur...

Plongé dans un demi-sommeil parcouru de rêves flous, Ennir avait laissé sa main aux quatre doigts longs et minces reposer sur la douce fourrure de Cézir. Plus rien ne l'inquiétait. Il partait pour une mission sans importance...

Il ne pouvait pas se douter que le temps et l'espace allaient se liguer pour l'emporter dans un tourbillon d'où il n'émergerait qu'à la seconde ultime de son existence.

* *

*

Zinrat Rolon descendit en quelques foulées le plan incliné qui joignait le sol du spatiodrome au ventre de l'astronef. Elle avait vérifié le graphique de vol sur le tableau de contrôle, n'y avait rien trouvé d'anormal. Elle avait déjà fait plusieurs traversées vers P. 3 de Vuimor, satellite rocheux et désertique de la géante Vuimor à l'anneau étincelant. C'était une mission de routine, et rien n'expliquait encore la présence d'escorteurs, ni cette petite phrase imprimée par le planifieur, et qui l'avait tant intriguée.

Zinrat fit quelques pas sur le sol bétonné du spatiodrome. La portion de la piste 28 où l'avait déposée quelques séquentes plus tôt une romobile était occupée en son centre par les deux masses imposantes des astronefs dont Ennir, Torn et elle allaient prendre le commandement dans moins d'une heure. C'étaient deux vaisseaux aplatis, circulaires, au bord mince, au ventre renflé, et muni en leur centre supérieur d'un dôme de navigation miroitant. En somme, deux astronefs comme on en voyait à des milliers d'exemplaires sur le spatiodrome - des modèles récents, des P. 56 de transport légers.

Étaient-ce ces vaisseaux précisément que les deux équipiers avaient pilotés lors de leurs précédentes missions ?... Zinrat l'ignorait, et n'en avait cure. Ces transports étaient tous pareils, n'avaient aucune dénomination particulière, étaient simplement répertoriés par un numéro d'ordre pas même indiqué visiblement sur la coque.

La jeune capitaine-pilote les avait trouvés à leur place lorsqu'elle était arrivée sur la piste. Maintenant, elle n'avait plus qu'à attendre : son camarade Ennir Torn n'avait jamais été particulièrement en avance...

Pour passer le temps, mais aussi pour essayer de glaner des nouvelles récentes sur la situation planétaire, Zinrat porta à son oreille un minuscule transmetteur radio relié à sa ceinture par un fil. L'écoute était réglée sur la longueur

d'ondes particulière du Cerveau-Directeur - d'où proviendraient les nouvelles les plus fraîches, les plus sérieuses, les plus officielles... Mais Zinrat fut déçue : la petite boîte noire ne diffusait qu'une musique syncopée, qu'en d'autres circonstances Zinrat eût écouté avec plaisir. Mais ici, au milieu du bourdonnement continu des générateurs à gravitons, la musique était broyée, concassée, n'était plus qu'un fil ténu haché par le bruit.

Au moment où la jeune femme allait stopper l'émission, la musique s'interrompit sur un bref communiqué.

— Appel prioritaire du Cerveau-Directeur sur tous les réseaux..., disait une voix neutre. Nous rappelons aux Solariens de surface qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter des mouvements d'engins militaires tant terrestres qu'aériens qui ont lieu sur toute l'étendue du territoire. Il ne s'agit là que d'exercices préventifs visant à contrôler l'état d'un matériel inutilisé depuis longtemps. Il est toutefois rappelé aux citoyens que priorité absolue est donnée aux appareils militaires sur les appareils civils, et cela quelle que soit l'urgence ou l'importance des missions confiées aux personnels civils... Nous répétons...

Zinrat Rolon coupa l'écoute, lâcha le petit appareil qui fut instantanément absorbé par sa ceinture. « Ne pas s'inquiéter !... » Ils en avaient de belles ! Cela ne ressemblait pas à une imminence de guerre, cette priorité absolue donnée aux engins militaires ?

La jeune femme passa machinalement sa main fine sur la peau nue et jaune vif de son crâne lisse, tandis que ses yeux roses aux larges pupilles parcouraient le ciel. Une escadrille de six disques passa en formation serrée à la verticale de son appareil, disparut derrière les masses des engins au sol. Plus haut, perdus dans les nuées étincelantes du ciel pur de l'aube, elle pouvait distinguer au moins vingt points blanc brillants, immobiles, épinglés contre le bleu :

des appareils civils, qui attendaient toujours l'autorisation de se poser sur une piste libre...

Cette désorganisation ne sentait-elle pas aussi la guerre ? La guerre... Le front de la jeune femme se creusa. Que pouvait bien être une guerre, à l'époque moderne ? Elle n'en savait rien, et n'était pas sûre de vouloir le savoir. Elle le verrait peut-être trop tôt... La chose l'effrayait, mais elle se demandait si la guerre n'était pas inévitable, finalement. Au contraire de son camarade de travail, Zinrat gardait toujours un œil attentif sur les développements de la situation planétaire, et elle avait senti depuis quelques cadrans la tension se durcir.

Une phrase du communiqué de tout à l'heure lui revenait : « Nous rappelons aux Solariens de surface... » Bien sûr ! Les autres, les Solariens des profondeurs, n'étaient pas concernés ; il s'agissait des travailleurs inférieurs de l'Union Commerciale des Pôles, avec qui le conflit allait peut-être bientôt entrer dans une phase brûlante. On disait que l'Union Commerciale avait coupé toutes relations avec le Cerveau ; c'était déjà, auparavant, un univers à part, qui ne faisait pas tout à fait partie du monde harmonieux de Solar. Maintenant, il semblait bien que les ponts fussent définitivement coupés.

Une voix criarde, venue du ciel, trancha net le cours de ses réflexions. Un petit véhicule lenticulaire peint en vert vif – la couleur de l'administration du spatiodrome – s'était immobilisé à une dizaine de mètres au-dessus de sa tête. À travers le dôme transparent mais noyé par les feux du soleil sous une gerbe d'éclairs drus, Zinrat aperçut la silhouette d'un fonctionnaire qui se penchait vers elle. Et c'était sa voix qui, gonflée par un haut-parleur, venait de lui corner aux oreilles.

— Piste 28 ! Piste 28 ! Les deux P. 56 de transport sont priés de dégager d'urgence. Vos deux escorteurs sont là. Je répète : dégagez d'urgence, s'il vous plaît, et alignez-vous sur vos deux escorteurs...

Le fonctionnaire considéra encore un moment les deux disques des vaisseaux au sol, puis son minuscule véhicule dégravité amorça une large courbe qui le lança vers un autre secteur du spatiodrome où un autre problème l'appelait. Les deux minces vaisseaux lenticulaires qui étaient restés dans son sillage vinrent planer avec une indolence de feuille morte au-dessus des deux P. 56. Les astronefs de combat étaient aussi larges que les vaisseaux qu'ils étaient chargés d'escorter, mais leur épaisseur était bien moindre, car ils ne possédaient pas les vastes soutes dont étaient munis les appareils civils.

Debout près du P. 56, contre la rampe d'accès, Zinrat Rolon pesta silencieusement contre son coéquipier : Ennir n'arrivait pas, et il semblait urgent de décoller !

Au-dessus d'elle, les deux ventres circulaires des appareils de combat masquaient les trois quarts du ciel, et projetaient de vastes ombres ovales sur les structures des vaisseaux qui encombraient les pistes derrière elle. La jeune femme s'apprêtait à monter sur la rampe, lorsqu'une romobile rouge vif qui s'était faufilée à travers les encombrements vint s'arrêter à ses pieds dans un murmure grave. L'engin resta parfaitement stable sur sa grande roue centrale, lorsque son occupant sauta sur le sol.

— Tu arrives à temps ! dit Zinrat d'un ton vif.

Ennir Torn claqua derrière lui la portière du petit véhicule, qui vira sur lui-même et démarra en trombe, appelé vers son parking par la programmation qui était sa seule intelligence. Le jeune homme, pas le moins du monde décontenancé, étira sa grande carcasse et fit craquer quelques os de ses doigts.

— Je crois que j'ai encore dormi en route..., fit-il d'un ton nonchalant.

Puis ses yeux violet sombre se portèrent vers le haut, comme s'il remarquait pour la première fois la présence silencieuse mais pesante des vaisseaux d'escorte. Il secoua la tête, reporta son regard vers sa camarade.

— Ce sont nos anges gardiens ?... fit-il avec ironie.

— Oui. Ils viennent d'arriver avec un fonctionnaire du port qui m'a demandé de libérer la piste immédiatement. J'étais en train de me demander si je n'allais pas partir sans toi... Tiens ! Tu as emmené Cézir ?

— C'est elle qui a insisté, répondit Ennir avec un large sourire.

Puis sa mine prit pour la première fois une apparence sérieuse, comme si une ombre légère avait soudain couvert son visage.

— C'est la première fois que je vois autant d'agitation et de hâte. Tu crois... tu crois qu'il y a vraiment menaces de guerre ?

Zinrat Rolon considéra fixement son compagnon, mais ne répondit pas directement.

— Il faut nous dépêcher, dit-elle simplement en escaladant la rampe d'accès d'une foulée souple. Ennir lui emboîta le pas, donnant une tape machinale sur la tête de la femelle goulfag toujours fermement accrochée à sa ceinture. Les deux pilotes s'engagèrent dans la coursière circulaire qui se cintrait doucement vers l'intérieur du vaisseau et menait au poste de navigation. Sur les parois nues et délicatement incurvées, une rampe capricieuse qui formait l'unique motif de décoration émettait une vive lumière bleue ; sous cette douche, la peau des deux Solariens paraissait verte.

— Tu as déjà pris contact avec les pilotes des escorteurs ? interrogea Ennir alors qu'ils atteignaient le poste central.

— Comment ? fit Zinrat.

Elle n'avait pas entendu la question de son camarade. En vérité, son esprit voguait de concert avec celui de Tonir Elgane, l'homme avec qui elle était désormais engagée depuis peu, et qu'elle avait quitté quelques heures auparavant. Elle effaça un doux souvenir de sa mémoire

présente, se fit répéter la question en s'installant dans le siège aux formes aérodynamiques qui lui était réservé.

Ennir Torn contourna un imposant bloc de commande où cadrans et spots de contrôle formaient un décor de mille lumières crépitantes et, devant la réponse négative de sa coéquipière, lança un appel sur le canal audio-visuel qui le reliait aux escorteurs, dont il avait immédiatement repéré la fréquence d'émission.

Son écran s'éclaira aussitôt. Le visage d'un Solarien s'y détacha, qui se présenta comme étant le lieutenant-pilote Algar Worom. Ennir Torn se présenta à son tour, et les deux hommes échangèrent brièvement quelques indications et consignes du vol. Les cordialités viendraient plus tard, lorsque les quatre vaisseaux seraient dans l'espace libre.

Ensuite, Ennir et sa compagne se plongèrent dans l'étude de leur pupitre respectif. L'ordinateur de bord savait parfaitement comment mener à bien un décollage groupé, mais il y avait toujours de menues corrections à faire, et une attention soutenue était de mise.

Le second vaisseau de transport, qui n'avait pas d'équipage humain, et dont l'autonomie était réduite à un couplage rigoureux avec l'appareil pilote, s'arracha le premier du sol, et vint se superposer à son guide, son ventre renflé frôlant la tourelle du P. 56 occupé par Ennir et Zinrat. Puis les deux N. 30 de combat vinrent à leur tour s'aligner à la verticale des deux transports. Au long de la ligne idéale mais invisible qui passait par le centre des quatre vaisseaux empilés, de l'énergie circulait ; les gradients fluctuants de la gravitation venaient d'être annulés. Il ne fallait maintenant qu'un rien pour que l'attraction, un instant annulée, de la planète, s'inversât pour propulser le tétramère vers le ciel.

Un rien : le doigt d'Ennir Torn sur une touche carrée bleue.

Les quatre appareils soudés bondirent à une vitesse prodigieuse vers le haut, sans dévier de leur alignement

d'une fraction de millimètre. Sur l'écran de contrôle, Ennir Torn vit le spatiodrome prendre les dimensions d'une assiette, puis d'un jeton d'un quart de crédit, puis il n'y eut plus rien, que la marée rousse du désert qui vibrait dans l'atmosphère.

Au moment du départ, le tétramère avait été nimbé d'une vive lueur rouge. À mesure que l'ensemble prenait de la vitesse, l'auréole virait à l'orangé, au jaune. Lorsque les vaisseaux auraient atteint leur point maximum d'accélération, la lumière, issue des générateurs à gravitons qui perdaient quelques électrons rejetés, disparaîtrait, ne laissant subsister que l'éclat argenté des parois.

Et Solar n'était plus qu'un gros ballon orange perdu dans une obscure prairie grouillante de vers luisants au faible éclat.

À son sommet comme à son envers, deux larges taches d'un blanc lumineux étalaient leur semence lactée...

* *
*

— Il me semble impensable que l'Union Commerciale des Pôles puisse sérieusement vouloir la guerre... Ces gens sont préoccupés par une seule chose : leur travail. La création continue, voilà ce qui les préoccupe. En réalité, ce ne sont pas des gens comme vous et moi. Ils n'ont rien à revendiquer. Ils ont ce qui leur plaît : la possibilité de façonner toujours plus d'objets de consommation avec les matières premières qui leur parviennent de tout le système. Notre manière de vivre, avec quelques jours seulement de travail par cadran, ne leur conviendrait pas. Ils s'ennuieraient... Alors à quoi leur servirait une guerre avec le reste de la planète ? Non, croyez-moi, ces bruits sont

sans fondement sérieux. J'ai moi-même visité une partie de l'Union il y a quelques cadrans. Les gens de là-bas sont heureux...

C'était le lieutenant-pilote Algar Worom qui venait de parler. Un homme sympathique et disert, sensiblement plus âgé que ses trois compagnons de voyage. La conversation roulait naturellement sur une guerre éventuelle entre l'Union Commerciale des Pôles et le Cerveau... c'est-à-dire Solar presque en entier.

Il y avait plus d'une heure que le tétramère avait quitté le sol et voguait dans le silence de l'espace. Et pour meubler les premières heures de vol, une conversation à bâtons rompus était le meilleur moyen de passer agréablement le temps ; c'était aussi la manière la plus directe pour faire connaissance.

— Il me semble difficile d'être heureux lorsqu'on travaille dix ou douze heures par jour dans une usine enterrée dans le sol, d'où l'on ne peut sortir parce que la surface est gelée, dit Zinrat Rolon après un instant de silence. Il me semble qu'on considère les choses d'un point de vue un peu trop statique. La société a évolué... C'est-à-dire la société solarienne à laquelle nous appartenons. Et il est évident que nous nous trouvons bien de notre situation. Mais les gens des pôles ?... Il est fort possible qu'ils se trouvent bien, mais je n'ai pas l'impression qu'on leur demande souvent leur avis. S'ils pouvaient l'exprimer, nous serions peut-être surpris de l'entendre...

— Qu'ils ne l'expriment pas à coups de rayons, c'est tout ce que je désire..., lança légèrement Ennir Torn.

Algar Worom avait regardé avec sérieux et attention la jeune femme tout au long de sa tirade. Un sourire détendit enfin ses traits, lorsqu'il s'adressa à elle, ignorant la boutade d'Ennir.

— Ta tête travaille beaucoup, Zinrat. Tu émetts là des idées avancées qui ont provoqué jadis de véritables guerres... Mais aujourd'hui, la situation est bien différente.

Le dernier souvenir qui nous reste des vieilles guerres, c'est justement l'Union Commerciale des Pôles. Au début, ce n'était qu'un camp de prisonniers, rappelez-vous bien cela ! Et puis peu à peu, des fabriques se sont installées sur le périmètre des pôles, pour donner sur place un emploi aux prisonniers. Le mouvement s'est amplifié, et peu à peu tous les secteurs industriels se sont déplacés vers les pôles, ce qui avait aussi un autre avantage : permettre de remodeler le pauvre paysage de Solar sans avoir à supporter les laideurs et les agents pollueurs des usines... Maintenant, tous les habitants des pôles sont depuis longtemps des travailleurs libres, et plusieurs générations ont passé. Une mentalité nouvelle s'est forgée aux pôles, presque une nouvelle race de Solariens.

— Une nouvelle race d'esclaves, que le Cerveau maintient dans son état pour notre confort personnel, fit une petite voix.

C'était Bénit Sultra, frêle jeune fille qui en était à sa première mission spatiale, et avait été pour cela admise à former équipe avec Algar, qui était déjà un vétéran. Elle n'avait pas dit un mot jusqu'ici, et toutes les têtes se tournèrent vers elle. Ennir Torn, particulièrement, la contempla avec attention et amusement... mais un amusement nuancé d'une chaude sympathie. Car la petite Solarienne était d'une beauté fragile mais délicate et rayonnante. Sa peau, d'un jaune si pâle qu'il en paraissait presque blanc, dénotait une origine nordique. Cette particularité faisait ressortir mieux encore la nuance de ses iris qui étaient d'un bleu pâle et lumineux, comme il arrivait très rarement d'en voir. Et ses traits étaient d'une grande finesse, surtout son nez, à l'arête légèrement concave, et se terminant par deux minces fentes respiratoires qui rejoignaient sa bouche aux lèvres pulpeuses.

Pour un peu, Ennir était déjà amoureux !

Il voulut dire quelque chose, mais ne trouva rien d'intelligent, et pas davantage un mot drôle. Aussi resta-t-il silencieux, tandis que sur l'écran, la jeune fille baissait la tête, comme surprise elle-même de sa propre audace.

Car bien entendu, la conversation ne mettait pas aux prises des participants en chair et en os, mis à part Ennir et Zinrat, qui occupaient le même vaisseau. Algar Worom et Bénit Sultra étaient chacun dans leur escorte respectif, et n'avaient pas la chance de leurs deux compagnons de route qui, au moins, pouvaient avoir des contacts réels. Mais les larges écrans de communication, dont était pourvu chaque vaisseau à l'étage situé immédiatement en dessous de la tourelle de navigation, et qui était réservé aux loisirs, aux repas et au sommeil, permettaient au moins d'avoir l'illusion que son interlocuteur se trouvait en face de soi...

— Je me déclare battu, venait de déclarer Algar. Deux contre un... Mais que dit le silencieux Ennir ?

— Je suis pour l'égalité de tous, naturellement ! Mais quant à savoir si les Commerciaux se trouvent bien ou non dans leur peau et dans leurs Pôles... je donne ma langue à Cézir !

Le jeune homme sembla passer de la parole au geste, car il saisit l'animal serpentiforme qui reposait sur ses genoux, et l'éleva jusqu'à la hauteur de son visage... Mais ce n'était que pour un frottement de museaux réciproque.

— Tout de même, repartit Zinrat, c'est la première fois que nous avons droit à des escorteurs.

— Certes ! répliqua Algar. Mais vois-tu, c'est la première fois, en huit ans de service, que j'ai moi-même à escorter quelqu'un ! Cela répond à ta question : le Cerveau est soucieux de la bonne forme du matériel comme des pilotes ; il nous fait prendre un peu d'exercice dans des conditions qui seraient celles d'un conflit véritable. C'est d'ailleurs ce que disait le dernier communiqué du Cerveau, et tu l'as toi-même entendu ! Non, il ne faut pas chercher plus loin, et se casser la tête pour des bruits invérifiables...

Après l'argumentation somme toute raisonnable d'Algar, la conversation s'étiola, ne devint plus qu'un échange de rares banalités. Ennir envoya un signal convenu au spatiodrome, et l'ordinateur lui renvoya un signe codé qui n'avait d'autre signification que de confirmer que tout allait bien et que la mission devait se poursuivre comme prévu. Le spectre de la guerre possible recula d'autant...

Ennir proposa ensuite à Algar et à Bénit une partie de tridipion, qu'il était fort loisible de poursuivre par l'intermédiaire des écrans. Algar accepta, mais la jeune fille se récusait, arguant de son ignorance complète du jeu. Ennir laissa s'échapper sa déception en un soupir très perceptible, mais il s'installa néanmoins devant son écran avec l'échafaudage compliqué du jeu tridimensionnel, où des billes bleues circulaient en tous sens dans d'invisibles conduits de plastique transparent.

Bientôt la salle ronde ne fut plus troublée que par les indications des joueurs qui se lançaient :

— Je feinte sur Nadir-C...

— Je te saute le 14 et je perce tes défenses ouest latérales...

... Et autres phrases techniques incompréhensibles pour le néophyte.

Zinrat Rolon était remontée dans la tourelle, et elle surveillait les spots et les écrans qui retransmettaient des images métaphoriques de l'espace et du temps qui défilaient. Mais elle pensait aussi à Tonir, et aux menaces possibles de guerre.

Un cliquetis plus fort que les autres la tira de sa rêverie. Le tétramère toujours formé traversait maintenant une zone à forte densité météorique ; les vaisseaux étaient en plein dans la ceinture vagabonde de pierres folles qui gravitaient entre Solar et Narmor, restes peut-être d'une ancienne planète mystérieusement vaporisée.

Mais les sauts de carpe que les quatre vaisseaux soudés par leur champ dégravité devaient effectuer ne mettaient

en rien en péril la vie des Solariens. Ceux-ci n'avaient même pas à intervenir. C'était une parcelle un peu plus agitée que de coutume de la routine coutumière à une semblable expédition. L'ordinateur se chargeait de tout, à la perfection.

CHAPITRE II

Enterré à 80 mètres sous le sol dans le désert d'Oubstergan, à deux degrés au sud de l'équateur, le Cerveau-Directeur était une montagne d'acier à l'envers dont le pic pointait vers le centre de Solar. Le Cerveau-Directeur était le sommet d'une technologie, il était l'endroit, l'encoche dans l'échelle de l'évolution solarienne où la pensée humaine se nie elle-même. Et le Cerveau le savait.

Longtemps auparavant, il n'avait été qu'un ensemble de relais, un montage anarchique de calculatrices et de systèmes de communication. Et peu à peu, au fil des ans, le montage s'était structuré, avait affiné ses perceptions, avait étendu ses pouvoirs mécaniques. Mais ce n'était encore qu'une machine, un peu plus grosse et un peu plus polyvalente que toutes les autres machines. La science de la cybernétique n'est pas faite d'éclairs de génie, de découvertes bouleversantes. Elle est un long tâtonnement, une patience infinie. Et d'année en année, le Cerveau-Directeur prenait forme, on y ajoutait, ici et là, de nouveaux relais, de nouveaux circuits, des mémoires plus perfectionnées, des transistors plus efficaces, des répondeurs à quartz qui vibraient de plus en plus de fois à la seconde, au centième de seconde, au cent millième de seconde...

Et quelque chose qui n'était pas tout à fait l'intelligence, mais plus que le simple réflexe induit question-réponse, prenait forme. Et le Cerveau s'en rendait compte. Les Solariens qui le surveillaient, le programmaient, s'en rendaient compte aussi, d'ailleurs. Mais cela ne les

effrayait pas. Au contraire : une machine, se disaient-ils, ne peut rester à tout jamais qu'une machine – soumise à l'homme, le servant, lui obéissant. Et ils n'avaient pas tort.

Mais vint un moment où toute l'activité industrielle, technologique, commerciale de Solar passa par le Cerveau-Directeur. Et c'était très bien ainsi : le monde tournait comme une bille, marchait comme sur des roulettes. Pourquoi s'en faire ? Un peu moins de cent années avant ce onzième jour du cadran Guerrier de l'an 12 713, le dernier ingénieur quittait l'enceinte du Cerveau-Directeur, qui était devenu, tout au long de cent autres aimées, cette montagne de métal bourdonnante qui n'apparaissait plus à la surface malmenée par les vents du désert d'Oubstergan, mais s'était frayée un chemin vertical sous le sol, à l'abri dans le socle granitique de la planète. Le Cerveau-Directeur n'était pas vraiment intelligent, non. Il le savait, et il savait aussi qu'il ne deviendrait jamais intelligent à la manière dont un homme est intelligent.

Mais cela ne le préoccupait pas. Ses circuits, ses mémoires ne pouvaient, ne pourraient jamais intégrer ce genre de préoccupation. Et les constructeurs le savaient, et étaient satisfaits qu'il en soit ainsi. Solar avait atteint la stabilité : au moment même où les guerres s'étaient éteintes – définitivement semblait-il – un gouvernement mondial dont le Cerveau-Directeur était le bras exécutif s'était mis en place ; et au moment où les ressources de la planète mère menaçaient de s'épuiser complètement, l'essor de la navigation interplanétaire avait ouvert à l'exploitation tous les autres mondes du système de Solar.

De la stabilité à la stagnation, cependant, il n'y a pas loin. Qu'importe, pourrait-on penser, si cette stagnation planifie un bonheur planétaire ? Le Cerveau-Directeur ne pensait pas autrement... si l'interaction de toutes ses mémoires peut bien s'appeler penser. Et les hommes qui avaient autrefois installé les mémoires ne pensaient pas autrement non plus. Seulement ils ne représentaient pas

TOUS les Solariens. Ils ne représentaient qu'environ les 4/5^e des habitants de la planète, les nouveaux privilégiés, les nouveaux oisifs de la civilisation du Cerveau-Directeur.

Mais il y avait les autres...

Il y avait l'Union Commerciale des Pôles, qui avait été complètement oubliée, qui était ignorée par tout le monde.

Et c'est d'elle, aujourd'hui, que venait les ennuis.

* *

*

La chenimobile se frayait un chemin à travers les grands coups de balai neigeux du vent. Elle avançait entre deux hautes falaises blanches curieusement géométriques, qui n'étaient autre que des blocs d'habitation ou des hangars, formant une longue rue droite, une rue de glace à la perspective aveugle qui s'enfonçait dans le froid. Rien ne distinguait un bâtiment d'un autre. C'était le même défilement continu, monotone, à droite comme à gauche. C'est qu'aux pôles (et ici, il s'agissait du pôle sud), il faisait froid... très froid. Aussi les bâtiments n'avaient-ils pas de fenêtres, ce n'était que des cubes et des parallélépipèdes de métal doublé de keflon, cette matière isolante qui était un des innombrables produits précieux manufacturés par l'Union Commerciale des Pôles.

— Nous arrivons bientôt..., soupira Bern Ultron.

Il passa une main nerveuse sur son crâne lisse, se concentra sur la conduite manuelle de la chenimobile.

Un coup de vent plus fort que les autres mugit entre les falaises parallèles de l'artère, passa comme une trombe, soulevant un ouragan blanc de paillettes de gel. L'engin à chenilles tangua, crachota, reprit son chemin rectiligne dans les ornières de neige durcie qu'il écrasait sous sa masse.

Le compagnon de Bern Ultron ne disait rien. Le regard rêveur de ses yeux bleu-vert, larges et irisés, planait, à travers l'épaisse vitre bombée et ovale de l'avant du véhicule, vers le poudrolement blanc mais changeant de l'extérieur. Un vague sourire errait aux commissures de sa bouche sans lèvres, et son visage au teint jaune pâle était parsemé d'un très fin réseau de rides, seul indice de son âge réel.

— Je ne sais pas...

Bern Ultron s'interrompit, ses mains se crispèrent sur le levier de direction de la chenimobile.

Son compagnon, assis à côté de lui sur la large banquette avant, se contenta de tourner vers lui ses intenses yeux bleu-vert. La climatisation à l'intérieur de la chenimobile était parfaite, et les deux Solariens n'étaient vêtus que de l'habituelle combinaison de teinte neutre que portaient tous les habitants de l'Union Commerciale des Pôles, sans aucun signe distinctif de fonction ou de hiérarchie.

Il y eut un long instant de silence. Dehors, le vent ne cessait de s'engouffrer dans l'artère noyée de froid.

— Je veux dire..., continua enfin Ultron, je veux dire que je n'arrive toujours pas à me convaincre du bienfait de cette guerre...

Le dernier mot avait été prononcé d'un ton assourdi, comme s'il n'était passé que difficilement entre les lèvres du Solarien.

— Nous en avons parlé des années, tu le sais bien, dit enfin l'homme âgé. Pourquoi revenir sans cesse sur une décision qui a été acceptée démocratiquement par toute l'Union ? Et puis tu sais bien qu'il ne s'agit pas de faire une vraie guerre. Il s'agit simplement de détruire le Cerveau-Directeur, et de réorganiser la planète sur d'autres bases. Il faut que l'inégalité cesse, que tous les Solariens soient égaux devant la production comme devant le loisir... C'est un premier point. Il faut aussi que les hommes reprennent

le pouvoir de décision qu'ils ont légué à une machine, ce qui a amené la stagnation. C'est un deuxième point. S'il y avait un autre chemin à prendre qu'une opération militaire pour parvenir à ces fins, nous le prendrions, tu ne l'ignores pas ! Mais toutes mes tentatives de discussion avec le Cerveau se sont soldées par des refus, tu ne l'ignores pas non plus. Il y a un moment où le bavardage doit cesser pour laisser la place à l'action. Ce moment est venu, c'est tout. N'ai-je pas raison ?

La chenimobile vira à angle droit dans une large artère toute semblable à celle qu'elle avait suivie jusque-là. Mais cette fois, à cause de son orientation, le vent ne faisait que siffler au-dessus du faîte des blocs de métal et de keflon, arrachant de temps à autre des vagues tournoyantes de neige à la surface lisse des constructions.

— N'ai-je pas raison ? insista l'homme âgé.

— Honnêtement, je ne sais pas, répondit le jeune conducteur. Tu parles de démocratie. Mais la population de l'Union ne représente que deux Solariens sur dix. Et les autres n'ont pas été consultés. La guerre va fondre sur eux comme la foudre, et on ne peut les tenir pour responsables d'une situation que leurs lointains ancêtres ont créée. Car tu sais fort bien que le Cerveau va se défendre. Et comment le fera-t-il ? En envoyant se battre des contingents de Solariens qui ne sont coupables de rien, qui ne comprendront rien, et qui obéiront au Cerveau parce qu'ils sont incapables de seulement imaginer que ses décisions peuvent n'être pas conformes aux intérêts planétaires... Cela fera un beau gâchis.

— Qu'as-tu d'autre à proposer ?

Cette fois, ce fut le jeune homme qui ne répondit pas. Son visage s'était fermé, il semblait se concentrer entièrement dans la conduite du véhicule des neiges, bien que sans doute il n'en fût rien. D'ailleurs la course était terminée. La chenimobile ralentit, se présenta face à un

large porche pour l'instant fermé par un rideau transparent.

— Ouvrez ! lança Bern Ultron dans le micro de bord. C'est le Maître...

L'homme âgé à côté de lui tressaillit légèrement à l'énoncé de ce dernier terme, et son visage sembla un instant plus ridé que de coutume. Mais la chenimobile roulait maintenant au long d'un vaste couloir intérieur éclairé de place en place par des projecteurs de lumière chaude qui le nimbaient de miroitements orangés. Puis elle déboucha dans une immense cour intérieure protégée de la furie glaciale des éléments par un toit de keflon translucide.

Bern Ultron stoppa l'avance de son véhicule devant un groupe d'une dizaine de Solariens qui s'étaient avancés à leur rencontre. Il fit manœuvrer les portes coulissantes de la chenimobile, et attendit avant de descendre que son compagnon soit à terre, entouré avec déférence.

— Tout est prêt, Maître, disait un homme âgé ; nous pouvons te montrer le SEPADIA en action.

— Je suis là pour ça..., dit doucement le compagnon de Bern Ultron.

Et il accompagna le groupe d'hommes vers un engin brillant isolé au milieu de l'immense surface vide du hangar, baigné dans la douce lumière blanche qui tombait du toit translucide. Ultron suivit, à quelques pas en arrière, comme à contrecœur. Il savait qu'il n'y avait pas d'autre solution que la guerre. Mais il argumentait encore, malgré tout, pour faire tout son possible, sans espoir. L'homme qu'il avait conduit jusqu'ici, qu'on appelait « Maître » bien que cela lui déplût et qu'il n'eût jamais sollicité cette marque de respect, de déférence, de même qu'il désapprouvait secrètement le culte de la personnalité dont il était l'objet, était Zan Rafor, un nom que même les habitants des zones tempérées de la planète connaissaient.

Zan Rafor, dans l'imagination populaire de tous les Solariens, était bien, effectivement, le « Maître » de l'Union Commerciale des Pôles. C'était celui qui, de sa poigne de fer – mais surtout grâce à son intelligence du matérialisme historique et à son aura personnelle faite de patience et de fermeté – avait donné l'impulsion finale aux travailleurs des zones glaciales pour que ceux-ci passent de l'état de travailleurs exploités à celui de révoltés en puissance. Sans doute Zan Rafor avait-il su canaliser les énergies et les mécontentements au moment voulu ; mais c'était justement cela qui était remarquable : qu'il eût pu rassembler sous un commandement unique, et dans un but précis, toute une masse de gens qui depuis des siècles se contentaient de subir, au prix de quelques violences sporadiques et vite étouffées par les radicales mobiles et policières du Cerveau.

Zan Rafor était l'exemple type de ces hommes qui, dans toutes les civilisations en état de crise, viennent au bon moment, pour un juste combat. Il était de ceux que le courant historique suscite, rejette hors de son flot pour le détourner ou le canaliser. Ce genre d'homme est en général considéré comme un héros par les siens, comme un dictateur par ses ennemis – jusqu'à ce que, le temps ayant tamisé certaines vérités, fait éclater certaines contradictions, changé certaines valeurs, ceux qui jadis l'admiraient le considèrent à leur tour comme un traître, tandis que ceux qui le haïssaient le hissent sur le podium des héros, des héros morts, bien entendu.

En somme, Zan Rafor était un homme providentiel. Mais il aurait eu horreur de ce terme. Il ne se considérait que comme un homme du peuple, surgi hors de la masse un court instant nécessaire, mais prêt à y replonger aussitôt que son combat serait achevé.

C'est avec lassitude que cet homme contempla l'engin brillant, semblant fait de bric et de broc avec un grand

nombre de canalisations et de tuyaux soudés de différentes épaisseurs, qu'il était pourtant venu voir à l'œuvre.

— Nous avons monté la cible là-bas..., dit un jeune Solarien, lui montrant, à l'autre bout de l'immense hangar, une masse hétéroclite de métal.

— Allez-y..., murmura simplement Zan Rafor.

L'engin qui ne paraissait constitué que d'un assemblage hasardeux de tuyaux soudés, cet engin nommé SEPADIA – ce qui n'était qu'un diminutif pour Séparateur Diamagnétique – s'illumina en son extrémité, formée d'une boule de verre qui ne fut plus soudainement qu'un globe plus étincelant que le pâle soleil de Solar. Un globe pareil naquit autour de la cible, plus lumineux encore si cela se pouvait. Mais la double illumination fut très fugitive. Lorsqu'elle s'éteignit, l'amoncellement métallique avait disparu de l'autre bout du hangar, comme soufflé par la lumière blanche.

Zan Rafor cligna des paupières, hocha la tête en silence. Tout s'était déroulé dans un silence absolu, mais une sorte de vent sec et chaud qui venait du coin occupé par la cible annihilée arriva sur les Solariens, passa comme une vague sèche, fit frissonner les étoffes des combinaisons. Du métal surchauffé de l'arme, vint une odeur âcre.

— Tu as pu voir..., commença l'homme âgé qui avait accueilli le premier le Maître.

Celui-ci le coupa d'un geste.

— J'ai vu. Je n'en attendais pas moins de ton équipe, Zelmin. Ce qui m'intéresse, c'est la production en série. Où en est-on exactement ?

— Elle a été commencé hier, sans attendre, comme tu nous l'avais demandé, Maître. Les premières batteries doivent en ce moment même sortir au bout de la chaîne, et sont dirigées vers le Plan 6 où elles sont montées sur les chenimobiles de classe B 18.

— Très bien !

Les profondeurs bleu-vert des yeux de Zan Rafor s'assombrirent, comme si ces couleurs en mouvement dans son iris venaient démentir son approbation. Mais il daignait en même temps sourire, pour la première fois.

— Vous avez fait du bon travail...

Les yeux ternis du chercheur âgé nommé Zelmin errèrent un moment vers les hauteurs du hangar, comme à la recherche d'on ne savait quel ennemi à l'affût.

— Quand je pense qu'il y a seulement quelques cadrans...

Il n'acheva pas sa phrase, mais tout le monde savait bien de quoi il avait voulu parler. Quelques cadrans auparavant, les yeux-espions du Cerveau-Directeur avaient été partout, dans tous les hangars, dans toutes les usines, tous les laboratoires, tous les logements individuels et collectifs. Cette surveillance datait du temps troublé où les pôles étaient encore considérés comme des colonies pénitenciaires... mais elle y avait survécu. Le Cerveau, ainsi, gardait sous sa haute surveillance l'intégralité des soi-disant libres citoyens de l'Union Commerciale des Pôles. Les yeux, un à un, avaient été démasqués. Et en une seule nuit, ils avaient tous été arrachés. Le Cerveau était devenu aveugle - et impuissant.

* *

*

Des lumières qui clignotent.

Des transistors qui accueillent l'énergie et s'en délestent.

Des solénoïdes qui vibrent sous l'afflux des électrons.

Toute une activité imperceptible, et en même temps gigantesque, car fragmentée en une multitude inouïe d'actions et de réactions passant par des circuits de métal

minutieusement calibrés, avant de se résoudre en un saupoudrage magnétique sur les tambours des mémoires... Toute une activité pour l'instant dirigée vers un seul but : sonder les intentions de l'Union Commerciale des Pôles et, si besoin était, s'en défendre.

D'une certaine façon, d'ailleurs, l'Union avait attaqué, en coupant toutes les communications avec le Cerveau, en détruisant ses yeux omniprésents, en mettant hors circuit ses fragments autonomes (ou mobirobots) de surveillance. C'était grave. Grave, mais... le problème était le suivant : l'Union, pour l'instant, continuait de faire parvenir au reste de la planète les matières premières et les objets façonnés indispensables ; le Cerveau n'avait donc aucune raison d'intervenir, une action brutale de sa part pouvant inciter les dirigeants des pôles à repenser leur politique. Mais d'un autre côté, s'il ne faisait rien, le Cerveau ne risquait-il pas de se laisser surprendre par une manœuvre imprévue ?

Voilà le genre de questions qui circulaient dans ses mémoires multiples. Des questions qui, bien sûr, ne se résolvaient pas en mots et en phrases, mais en symboles mathématiques complexes. Cependant, lorsque les enregistreurs sensibles du Cerveau détectèrent en un point déterminé du pôle sud une déperdition d'énergie brutale, il s'inquiéta - si ce terme, appliqué à une masse de métal haute comme une montagne à l'envers, puisse avoir un sens.

Le Cerveau n'avait plus d'yeux, certes. Mais des tentacules que les révoltés n'avaient pu repérer agissaient encore, enfouis à des profondeurs considérables du sol gelé. Et, comme toutes les dépenses énergétiques de l'Union parvenaient au Cerveau et que celui-ci connaissait parfaitement les quotas de production et de dépenses courantes - y compris dans leur croissance proportionnelle, la moindre variation dans les taux journaliers s'enregistrait dans ses mémoires. Il y avait des variances normales. Il y en avait d'autres qui ne pouvaient l'être. Si une chaîne se

met brusquement à fabriquer autre chose que ce à quoi elle a été prévue originellement (et c'était ce qui s'était passé en ce qui concernait les batteries de SEPADIA produites à la place de foreuses cyclotroniques), le Cerveau, démuné d'yeux, ne peut que classer la variance dans la marge prévue. Mais si une arme dégorgeant en une fraction de seconde une énergie torrentielle est employée...

Et c'est manifestement ce qui s'était produit.

Des circuits restés inactifs pendant des années se mirent brusquement à crépiter. Des directives partirent vers tous les coins de la planète. Cette fois, c'était grave. Il fallait agir, combattre. Le Cerveau, à part ses défenses fixes et sa police robot, ne possédait pas d'armée. L'armée, c'était les Solariens, des êtres amollis par une existence de loisirs. Il fallait constituer d'urgence des escadres aériennes capables d'écraser dans l'œuf la révolte qui se préparait. Mais pour cela, il fallait posséder des armes aussi puissantes que celle qui venait d'être expérimentée au pôle sud. Par exemple des bombes à fragmentation, obtenues à partir de ce métal lourd qu'était le virium. On n'en trouvait pas sur Solar, mais sur certains satellites des grandes planètes extérieures des chantiers d'extraction avaient été autrefois ouverts, puis mis en sommeil. Par précaution, le Cerveau avait envoyé la veille plusieurs expéditions vers Vuimor et Narmor, dont les mines de virium avaient été réactivées. Mais les vaisseaux reviendraient-ils à temps avec leur vital chargement ? Le temps... Tout était une question de temps, maintenant. Lui en restait-il assez pour prendre de vitesse l'Union Commerciale ?

Tandis que dans les cent mille compartiments complexes de ses mémoires, le Cerveau dressait un plan de bataille, puisé aux sources d'une ancienne programmation jamais effacée qu'il ne pouvait remettre en cause, une de ses antennes de communication lança un message vers les vaisseaux en mission vers les planètes géantes. Parmi eux, la formation tétramérique commandée par Ennir Torn...

* *

*

Il somnolait lorsque la stridence d'un appel spécial le fit sursauter. Il s'était lové dans son confortable siège de commandement qui épousait les formes de son corps, et Cézir s'était arrondi entre ses genoux. L'animal, au mouvement de son maître, sauta prestement sur le sol, longue et souple écharpe mauve dont les huit pattes griffèrent le parterre roide du P. 56. Ennir Torn fut presque aussi vite que lui à bas du siège, et se précipita vers l'endroit du pupitre de contrôle où clignotait une lumière verte qui accompagnait l'irritant sifflement. Il tira du boîtier la bande de papier de l'imprimante, lut sans se troubler le message du Cerveau.

Au capitaine Ennir Torn...

(Puis suivaient les formules d'identification habituelles)

...URGENCE-URGENCE-URGENCE ! Les ordres primitivement reçus sont complétés par les instructions supplémentaires suivantes : la base d'Emenistrat de P. 3 de Vuimor doit être gagnée à célérité maximum. Sitôt embarqués les containers de virium, d'autres instructions seront données par mon relais de bord en ce qui concerne les modalités de retour.

Les directives du Cerveau étaient toujours d'une sécheresse remarquable. Ennir Torn, ses yeux violets assombris par le cours troublé de ses pensées, s'assit sur le siège mobile qui pouvait circuler autour du pupitre hémisphérique. Encore un nouveau coup de cisaille donné

dans le courant d'une mission qui aurait dû être de routine, mais semblait l'être moins que jamais... Réprimant l'angoisse qu'il sentait se tordre au fond de lui, le jeune capitaine, établit le contact avec les N. 30 d'escorte. Algar Worom et Bénit Sultra s'encadrèrent très vite sur les deux écrans de transmission. La jeune fille aux doux yeux bleus écouta intensément les quelques mots d'Ennir et celui-ci, qui ne la quittait pas du regard, vit son visage changer à mesure qu'il parlait.

La pauvre, pensa-t-il. Pour une première mission... Puis il s'absorba pendant quelques minutes sur son clavier, tandis qu'Algar et Bénit faisaient de même, chacun dans son escorteur individuel. Une mission de routine n'est jamais menée à vitesse maximum. Cette fois, il fallait pousser les moteurs à gravitons au-delà du point d'accélération communément atteint par la force boomerang de l'inversion de gravitation. La dépense d'énergie nécessitant une telle manœuvre, qui mettait en œuvre le surgénérateur à champ solénoïdal, était fantastique. C'est bien pourquoi on ne l'utilisait pas en vol normal.

Cependant, il fallait bien se rendre à l'évidence : plus rien n'était normal. Et, sans que les conditions perceptibles de la vie à bord eussent été modifiées en rien, le tétramère, à nouveau illuminé violemment à l'extérieur par la déperdition des électrons filtrés qui lui faisaient une auréole rouge éclatant, fonça dans l'espace à une vitesse qui, maintenant, était proche de celle de la lumière. En routage normal, les astronefs, qui avaient franchi l'anneau des astéroïdes, auraient eu encore une vingtaine d'heures de voyage avant d'atteindre la zone planétaire de Vuimor. Maintenant, le but serait touché en 54 séquentes – moins d'une heure.

— Et voilà..., murmura machinalement Ennir Torn.

Il se dégagea de son siège, se leva, rencontra le regard de sa coéquipière, Zinrat Rolon, qui venait de déboucher de

la cursive, où elle avait pris un peu de repos dans la niche à sommeil.

— Que se passe-t-il ? interrogea-t-elle d'un air inquiet.

— Mais rien ! dit vivement Ennir, qui lui détailla cependant en deux phrases la manœuvre qui venait d'être effectuée.

La jeune femme se renfroga davantage, son regard se perdit à l'intérieur d'elle-même, dans un espace où devait graviter l'image de Tonir Elgan, son engagé. Ennir préféra ne pas l'ennuyer par de vains bavardages. En fait, son insouciance était presque revenue, et il aurait au contraire volontiers engagé une longue conversation avec Bénit Sultra... Mais la jeune fille avait coupé la communication après la manœuvre - de même qu'Algar - et le jeune capitaine se retrouvait seul avec une légèreté d'âme qu'il ne trouvait pas à partager. Il se laissa donc retomber dans le fauteuil moelleux où il s'était assoupi précédemment, et le goulfag sauta sur ses genoux, avec une assurance née d'une longue habitude. Ennir caressa machinalement l'échine souple parcourue de frémissements électriques, tandis que ses yeux se fixaient, moroses, sur l'écran central qui retransmettait l'espace nu qui poudroyait d'étoiles à l'avant du P. 56.

Aux extrêmes bords latéraux de l'écran, les étoiles, prises dans le champ distorseur de la vitesse photoniques, paraissaient se diluer dans une brume rouge orangé qui s'effilait. Mais au centre, elles flamboyaient paisiblement. Narmor, la plus grosse planète du système, n'était pas visible, se trouvant de l'autre côté du soleil sur son plan d'écliptique ; mais Vuimor, astre unique grâce à son anneau formé de poussière cosmique diversement oxydée, était déjà repérable à l'œil nu, comme une tache floue barrée d'or pâle.

Ennir Torn s'enfonça dans son siège, tandis que la langue rétractile de Cézir s'enroulait autour d'un de ses doigts, comme autour d'une proie.

De l'un des escorteurs, un message codé s'échappa, invisible, plongea vers la lointaine Solar. Mais même les étoiles n'en furent pas témoins.

* *
*

La chenimobile avait traversé encore d'autres tunnels de neige à ciel ouvert, sous l'horizon crépusculaire du pôle sud figé en un demi-jour au front bas et aux longs cheveux de glace. Bern Ultron, impassible, conduisait toujours le Maître. Pour Zan Rafor, Bern était bien plus qu'un chauffeur : c'était un compagnon, un confident, un conseiller, c'était aussi une présence qui remplaçait ce fils unique que le Maître avait perdu de longues années auparavant, dans un accident stupide survenu dans une aciérie où les normes de sécurité n'avaient pas été appliquées avec assez de rigueur. Cette perte, qui soulignait combien les travailleurs des pôles vivaient dans des conditions précaires, avait peut-être été pour quelque chose dans l'action entreprise par Zan Rafor... De toute façon, les motivations du Maître étaient maintenant noyées dans l'épaisseur brute de l'action présente, et Bern était venu réchauffer ses vieux jours et la solitude inéluctable qui entoure les meneurs d'hommes. Bern Ultron n'était qu'un garçon comme tant d'autres, et il le serait resté si sa route n'avait pas croisé celle de Zan Rafor, par un de ces hasards qui sont coutumiers de la vie courante, mais sont indiscernables de ses lignes de force principales. Orphelin très jeune, Ultron avait travaillé tôt dans une fabrique de produits chimiques où ses qualités d'intelligence et d'humanité avaient été remarquées. Si le Cerveau-Directeur ne tenait compte que des normes de production, la pâte humaine de chaque individu entrait au contraire

fortement en résonance avec les microsociétés que suscitait la vie en vase presque clos de chaque fabrique. Les individualités fortes étaient vite remarquées. Bern Ultron quitta son laboratoire pour travailler secrètement à la production d'explosifs chimiques que la direction des révoltés avait entreprise à petite échelle. Il plut à Zan Rafor de s'attacher ce jeune garçon aux yeux vifs et aux gestes mesurés dont il avait pu prendre la mesure de la précoce sagesse lors d'une de ses visites. Et depuis lors, Bern Ultron ne quittait plus le Maître - ce qui était souvent pénible pour l'un ou l'autre, mais bien plus encore profitable pour chacun.

Maintenant, les deux hommes se trouvaient au sous-sol du Centre des Communications, où se tenait un véritable conseil de guerre. Si aucun des responsables des opérations envisagées ne se trouvait en personne dans la petite pièce sombre et circulaire, tous pouvaient communiquer avec le Maître par l'intermédiaire d'une cinquantaine d'écrans de communication disposés en demi-cercle. Fasciné, Bern écoutait à peine ce qui se disait. Ses yeux allaient d'un écran à l'autre, et erraient d'un visage à un autre visage, essayant de surprendre, au-delà des mots, quels sentiments pouvaient agiter tous ces rudes Solariens prêts à déchaîner les foudres de la violence guerrière. Les écrans, reflétant la lumière des différentes pièces où se trouvaient disséminés les hommes de confiance de Rafor à travers l'étendue des deux pôles, formaient une surprenante mosaïque bleu pâle, verdâtre, jaune, orangée, blanc cru. Bern s'y perdait, s'y noyait ; la guerre allait venir, la guerre était là, sa modeste influence n'avait pu entamer l'inébranlable résolution de Zan Rafor. Et... cela ne valait-il pas mieux ainsi ? En finir une bonne fois pour toutes avec l'inégalité, ressouder la planète par-delà la mise hors circuit du Cerveau - même au prix de quelques centaines ou de quelques milliers de morts ? C'était une solution... une solution tentante. Et, scrutant un à un ces

visages découpés sur la mosaïque des écrans, Bern se laissait envahir par une passivité proche de l'acceptation.

— Une escadre de N. 30 stationne au-dessus du carrefour routier BB-176...

— Pour stopper si besoin est les convois en provenance de Starédior. Ingénieux...

— Des mouvements de robotanks sont signalés aux abords des villes suivantes : Déterion, Isbar, Oulanston, Batenir...

— ... Qui sont toutes proches des pôles : c'était à prévoir.

— Mais l'armement du Cerveau est dérisoire. Cela ne peut être bien dangereux.

— D'autant que la plupart de ces engins sont conduits par des Solariens ignorant tout de l'art du combat. Des gens qui ignorent même la cause du conflit...

— Nous ne l'ignorons pas. Et c'est notre principal atout. Mais l'opinion publique est fluctuante, et nous ne pouvons pas...

— Nos contacts sont à peu près unanimes : le Solarien moyen ne croit pas vraiment à l'imminence d'une guerre, mais la craint secrètement. Cependant, jeté dans un conflit chaud, quelles seraient ses réactions ? Nous ne sommes pour la majorité des gens qu'une sorte de complément humain aux machines, et le manque, d'informations ne...

Les voix se croisaient et s'entrecroisaient dans le petit local où la pénombre sourde était creusée par la grille miroitante des écrans. Renseignements stratégiques, tactiques, statistiques, repères psychosociologiques, questions, prévisions... Zan Rafor écoutait tout, avait réponse à tout ; il était devenu une parfaite machine en action. Il eut cependant un léger mouvement de nervosité lorsqu'une voix pressée tombant d'un des écrans lui annonça une mauvaise nouvelle :

— Un de nos contacts en mission spatiale vient de nous appeler. Une cargaison de virium doit être ramenée incessamment de P. 3 de Vuimor. Les vaisseaux ont reçu

l'ordre exprès du Cerveau de voguer en célérité maximum... Compte tenu de l'heure où le message a été envoyé et d'une estimation raisonnable en ce qui concerne l'embarquement de la cargaison, le virium peut être livré dans cinq heures, six au maximum !

— Du virium..., maugréa Zan Rafor. C'est donc la guerre à outrance qu'il veut.

Il échangea un regard rapide avec Bern, et son dos l'instant d'avant voûté se roidit.

— Nous devons donc plus que jamais nous hâter de lancer nos groupes d'assaut avant que le conflit ne dégénère en catastrophe planétaire. Verlam, fais transmettre de toute urgence...

Plus hachés que jamais, les ordres partirent à tous les vents des ondes.

* *

*

La romobile le déposa à l'endroit exact où il avait la directive verbale de le faire : au point Z. 67 du quartier extérieur sud de Soggto, la capitale planétaire. Le petit véhicule ovoïde avait roulé plusieurs heures dans le désert brun roux que les vents incessants empanachaient de fantasques tourbillons de poussière, sur une miroitante route d'acier prioritaire, qui ne semblait jamais devoir finir. Le soleil, bas sur l'horizon bleu sombre, n'était qu'une petite étincelle orange dans le ciel chargé de particules minérales en mouvement.

— Qu'est-ce que je dois faire, maintenant ? demanda Tonir Elgane à un groupe de Solariens qui passaient devant lui.

— Qu'est-ce que tu veux que j'en sache ? Cherche un responsable !

La réponse, jetée dans le vent d'un ton peu aimable, concentra la fureur de Tonir. Il goûtait pleinement sa période de repos, plongé dans l'écoute de bandes romanesques – ce qui était sa distraction favorite, lorsque l'ordre du Cerveau s'était imprimé sur le ruban de son planifieur. Il lui fallait se rendre dès la réception du message au point indiqué. On ne désobéit pas à une directive du Cerveau ! Le Cerveau est sage, le Cerveau sait tout, décide tout... Tonir s'était donc engouffré dans une romobile qui l'avait docilement déversé sur cette esplanade ventée où des groupes humains erraient à travers les rideaux de poussière soulevés, où des véhicules passaient ou stationnaient, survolés parfois par des astronefs qui convergeaient vers le spatiodrome de Nimko, situé sur l'autre versant de l'immense ville dont on ne voyait que les plus hautes tours dans l'embrasement roux.

— Par ici, toi ! Par ici !

Enfin, on s'occupait de lui ! Il suivit un homme en combinaison vert sombre, et d'autres isolés se joignirent à leur groupe. Bientôt, il était réuni avec une centaine de Solariens dans un bâtiment plat où un discours fut déversé par un haut-parleur. Aucune image ne venait donner aux mots un semblant d'humanité ; c'était un message venant du Cerveau lui-même, une exhortation au courage et à l'obéissance au cours des jours difficiles qui allaient suivre...

Ainsi, c'était bien cela ! Le mot n'avait pas été prononcé, mais il s'agissait bien d'elle – elle, la guerre, dont le spectre rôdait sur Solar depuis plusieurs cadrans. Désorienté, abattu, Tonir Elgane suivit hors de la bâtisse un groupe formé d'une dizaine de jeunes gens et de jeunes hommes aussi misérables que lui. La nuit maintenant était tombée, mais le vent n'avait pas cessé de souffler et les gifles sèches et continuelles de la poussière claquaient méchamment contre la carcasse des véhicules et le dos des marcheurs. Quelques lumières vacillantes trouaient cette

nuit marron et sifflante qu'ignoraient les étoiles. Tonir pensait à Zinrat, la douce Zinrat avec qui il s'était engagé peu de temps auparavant et qui était partie le matin même pour son travail – une expédition vers Vuimor. Serait-il de retour quand il rentrerait dans leur cylindre d'habitation ? Il voulut interroger l'homme en vert qui conduisait leur petit détachement, mais n'obtint en réponse qu'un geste excédé.

Bientôt, tout le groupe se retrouva dans l'abri inconfortable d'un multitank – un de ces véhicules de combat aux tourelles hérissées de canons et de lance-flammes que Tonir n'avait jusqu'alors vus que dans les projections tridi et les musées. Le jeune homme dut enfiler sa longue silhouette dans une tourelle commandant le feu de toute une batterie de mitrailleuses, des armes à explosifs conventionnels inutilisées depuis longtemps, mais dont il dut apprendre le maniement. L'homme qui instruisait les dix Solariens arrachés au farniente était morose et ne manifestait pas plus d'entrain que les guerriers novices dont il venait d'hériter.

— Mais enfin ! rugit un des compagnons de Tonir. Est-ce que tu peux m'expliquer clairement pourquoi on doit combattre ?

— Demandez ça aux Polaires..., grogna simplement l'homme en vert.

Puis il fila vers les entrailles encombrées du multitank, disparut dans un boyau tapissé de vieux plastique à moitié décollé des parois. L'homme qui avait posé la question et Tonir se regardèrent un long moment sans rien dire, et sans trouver sur leur visage pareillement éteint le moindre réconfort.

Zinrat ! Dans l'espace, au moins, elle n'était pas en danger. Mais lui, lui – dans quelle aventure tragique était-il venu s'insérer ?

— Zorols de Polaires ! éructa son compagnon.

— Tu l’as dit : Zorols de Polaires..., répondit Tonir en écho.

La minute d’après, il les haïssait sans mesure.

Ses pensées suivaient le même cours stéréotypé que celles de tous les combattants involontaires de toutes les guerres de tous les temps et de tous les mondes : au lieu de couvrir de son courroux ceux qui donnaient les ordres, il tournait la fournaise de hargne contre ceux qu’on lui avait désignés comme étant ses ennemis.

* *

*

Et pendant ce temps, loin dans l’espace troué par le feu blême et froid des étoiles sans nombre, le tétramère où Zinrat Rolon avait trouvé sa place de capitaine-pilote dévorait la distance qui le séparait encore de la planète géante tournant mollement sur son axe avec sa ceinture de brillantes poussières.

Plus que quelques séquentes et...

Mais ces minutes furent froissées par une main invisible sortie du courant imprévisible du temps.

Et les quatre astronefs disparurent de la trame de l’univers.

CHAPITRE III

L'étoile avait brûlé solitairement pendant trois milliards d'années. Géante et rouge, elle était un phare sanglant situé sur la frange de la galaxie, un œil irrité de lumière brûlante qui avait déchargé en vain dans l'espace nu son incandescente chaleur. Mais maintenant, après tout ce temps, le moment était venu pour elle de disparaître. Toutes ses réserves d'hydrogène étant épuisées, la géante rouge ne possédait plus la force nécessaire pour contrebalancer la puissance titanesque de sa propre gravité. Ses couches extérieures s'écroulaient vers le cœur d'hélium pur créé pendant trois milliards d'années par la fusion des protons : l'étoile s'effondrait.

Et en même temps, la chaleur dégorgée s'accroissait. L'étoile avait vécu en conservant dans ses entrailles nucléaires une température stable de douze millions de degrés ; maintenant, dans l'enfer gravifique de l'effondrement qui comprimait sa matière, les noyaux d'hélium commençaient à fusionner trois à trois pour former des noyaux de carbone pur, libérant une nouvelle énergie qui faisait monter la chaleur à cent cinquante millions de degrés. Des contractions s'ensuivirent, et l'étoile, en de brusques sursauts d'agonie, brilla comme elle n'avait jamais brillé, fusa en explosions de lumière orangée, jaune d'or.

Et la température grimpa encore. Elle atteignit trois cents millions de degrés, stade critique où les noyaux de carbone fusionnèrent à leur tour, donnèrent naissance à des éléments de plus en plus lourds, l'oxygène, le sodium... le fer. Mais le fer possède un noyau si dense qu'aucune

réaction nucléaire n'est capable d'en extraire la moindre énergie. Au cœur de l'étoile mourante, les masses de fer accumulé éteignirent le processus de fusion ; un dernier stade d'effondrement s'ensuivit. Tous les matériaux lourds composant le corps de l'étoile tombèrent vers son centre, organisant une pression titanesque qui engendra une dernière réaction : l'étoile explosa une ultime fois, se désintégra, ne fut plus que lambeaux vivaces d'énergie colorée lancés dans le vide. Le dernier stade de l'effondrement et l'explosion n'avaient duré que quelques minutes. Mais au cours de ces quelques minutes, la géante rouge si longtemps paisible était devenue une supernova, dont la température externe avait grimpé jusqu'à atteindre plusieurs milliers de milliards de degrés, tandis que son éclat devenait également plusieurs milliards de fois supérieur à ce qu'il avait été pendant toute sa vie stellaire.

C'était une mort fantastique, et d'autant plus étonnante que ce bouleversement se produisait dans le silence absolu du vide stellaire. S'il y avait eu un observateur au moment de l'ultime explosion, il n'aurait rien entendu au voisinage de l'étoile en folie, que le mutisme froid des étendues célestes. Mais naturellement, il n'y avait pas d'observateur, et y en aurait-il eu qu'il eût été calciné en une fraction de seconde. Les témoins de la tragédie (une tragédie en fait banale) n'étaient que les étoiles de la galaxie, qui ne recevraient le message lumineux de la mort d'une de leurs sœurs que des années, des centaines ou des milliers d'années plus tard, à mesure que les rayons chemineraient dans l'espace à la paisible vitesse de la lumière. La géante rouge se situait, par rapport au petit soleil jaune qui éclairait la planète Solar, à deux tiers du diamètre galactique, soit soixante-dix mille années-lumière environ. Il faudrait donc soixante-dix mille ans pour que la lumière de la supernova atteigne Solar, et à ce moment-là, cette étoile d'ordinaire invisible deviendrait la plus brillante du ciel - le temps de quelques secondes fastueuses...

Cependant, en explosant, la supernova n'avait pas évacué dans l'espace environnant la totalité de ses matériaux. Une sphère superdense restait, uniquement constituée de neutrons formés par la combinaison des électrons et des protons soudés lors de l'effondrement. Une sphère de quinze kilomètres de diamètre, soumise à des orages fantastiques qui expédiaient dans l'espace de minces faisceaux de radiations pulsantes, une sphère qui ne cessait de s'écrouler sur elle-même comme si elle eût voulu disparaître complètement de l'univers afin qu'il ne fût pas témoin de la longue errance promise à son cadavre. La boule de matière incroyablement concentrée n'eut plus que dix kilomètres de diamètre, plus que cinq, plus qu'un... avant de disparaître enfin de l'univers visible. Mais elle était encore là, cependant ! Seulement la *pesanteur* à sa surface était devenue si forte, et l'*attraction* si énorme, que les rayons *lumineux* ne pouvaient plus quitter l'étoile. Elle était devenue un trou noir dans l'espace, une cage sphérique où la trajectoire des photons se recourbait sur elle-même.

Et dans le silence et l'obscurité, ce qui restait de la géante rouge continuait de se concentrer, la sphère n'avait plus que cent mètres de diamètre, plus que dix, plus qu'un centimètre, et *elle n'était plus qu'un grain de sable* - un grain de sable qui « pesait » des milliards et des milliards et des milliards de tonnes. Et enfin ponctuant d'un point d'orgue inimaginable sa fin dernière qui n'était que recommencement et renaissance, l'étoile, qui était devenue plus petite que le plus petit virus jamais répertorié, plus petite que le noyau d'un atome, creva la barrière interdimensionnelle et fut projetée dans un autre univers... où son intrusion provoqua une nouvelle explosion fabuleuse qui donna naissance à une nouvelle étoile, pour l'instant simple gaz d'hydrogène éthéré.

Mais avant de percer la barrière et de quitter le premier univers, l'étoile surcompressée avait déchaîné des forces si colossales qu'elles étaient de nature à remettre en question le cours stable de l'espace et du temps. Dans le choc de la déchirure de la trame universelle, des fissures se propagèrent au sein de la quatrième dimension, qui enserrait les trois autres comme en une chape de béton. Ces fissures, ignorant les lois de l'univers à trois dimensions, se propageaient à vitesse instantanée - si tant est qu'on puisse encore parler de vitesse en l'occurrence. Bien sûr, tant est grande la cohérence de l'univers qu'elles étaient aussitôt comblées ; et bien sûr, tant est fluide la matière composant l'univers qu'il n'y avait guère de chance qu'elles rencontrassent un corps solide. L'une d'elles, cependant, traversa le plan d'écliptique du système solaire au niveau de l'orbite d'une majestueuse planète cerclée de plusieurs anneaux concentriques de poussière brillante, et le meilleur voulut qu'elle absorbe dans son sillage une formation de quatre vaisseaux cosmiques qui, le temps d'un éclair, furent éjectés de leur espace-temps normal et le réintégrèrent - après un certain saut de carpe.

* *

*

Hurlement des sirènes, crépitements des lumières sur le tableau de bord, vague sourde des générateurs malmenés, gémissement du champ solénoïdal brusquement disjoncté...

L'alarme avait éclaté de partout à la fois dans la cabine ronde du P. 56, comme si un danger formidable avait menacé l'astronef de l'intérieur comme de l'extérieur, en même temps. Et, résultat de cette agression mystérieuse, le tétramère avait immédiatement stoppé sa progression. Les forces de la gravitation universelle qui, l'instant d'avant,

propulsait la formation en avant à une vitesse quasi lumineuse, se trouvaient brutalement sans point d'appui, le bouclier magnétique ayant sauté hors de leur trajectoire. La gravitation ne s'exerçait plus que comme un vent léger qui poussait les quatre astronefs vers la masse colossale de Vuimor pendue dans le ciel obscur, tel un lampion titanesque entouré d'une ceinture brillante, à l'irréelle minceur, qui projetait cependant sur sa surface renflée une ombre dense et large. Aussi l'immobilisation ne dura-t-elle qu'une fraction de seconde puis, moteurs tournant au ralenti, les quatre vaisseaux aplatis commencèrent à glisser à nouveau en avant.

À l'intérieur, les occupants n'avaient pas ressenti le moindre choc, la moindre perturbation physiologique. Le fluide corpusculo-ondulatoire engendré par le champ solénoïdal traversait les engins mais aussi le corps de leurs passagers, dont chaque atome était entraîné à même vitesse. Tout effet d'accélération de changement de direction ou de décélération était ainsi complètement annulé – ce qui permettait de supporter les pointes de vitesse fantastiques des astronefs sans rupture des vaisseaux sanguins, éclatement des organes, mort subite...

Mais Ennir Torn essayait déjà de déchiffrer, à travers la position des aiguilles sur les cadrans, les niveaux de certains fluides homéostatiques dans des verniers, et les séries de chiffres qui défilaient sur les écrans de lecture de l'ordinateur de bord, quelle perturbation intervenue dans le mécanisme des deux ou celui des vaisseaux avait pu provoquer le sursaut des systèmes d'alarme et la mise hors circuit des moteurs. Le jeune Solarien, imprégné malgré tout par ce réseau convergent de signes significatifs d'un emballement social (particulièrement le récent message du Cerveau), avait tout de suite eu une pensée affolée pour la guerre, et avait immédiatement cherché sur ses écrans de contrôle l'indication d'une présence menaçante dans le vide – un vaisseau ennemi par exemple, un vaisseau envoyé par

la redoutable Union des Pôles. Mais il s'était vite rendu compte que le tétramère n'avait été l'objet d'aucune attaque : autour des quatre vaisseaux, et aussi loin que les instruments sensibles pouvaient porter (c'est-à-dire fort loin !), le ciel restait vide. Cela éliminait aussi la présence d'un astéroïde errant, dont la proximité eût pu mettre en péril la formation ; et d'ailleurs, un astéroïde n'eût pu non plus mettre en branle d'une telle façon les mécanismes d'alerte du vaisseau, qui aurait été simplement détourné, mais non mis en panne.

— Que se passe-t-il ? dit d'une voix altérée Zinrat.

Penchée sur lui, ses larges yeux roses papillotant d'un début d'affolement, la jeune femme crispa nerveusement une main moite sur l'épaule de son compagnon. Celui-ci ne put que désigner d'un geste vague le tableau de bord devant lui, où rien, dans la chimie complexe des appareils, ne signalait le moindre hiatus. Simplement, la poussée fantastique avait été interrompue, et des aiguilles étaient tombées vers quelques fractions au-dessus du zéro, tandis que des regards lumineux étaient passés au noir.

— Je ne comprends vraiment pas ce qui s'est passé..., avoua enfin le jeune capitaine. Rien dans l'espace extérieur, en tout cas. Quant à un incident dans la machine, je ne sais pas encore. Quelque chose a pu sauter dans l'inducteur de champ. Nous n'allons pas tarder à le savoir...

Il pianota un moment sur les touches de relais avec l'ordinateur de vol, ne releva les yeux que lorsque ses questions mathématiques eurent été posées. Mais, devant lui, deux écrans s'étaient éclairés, et les visages de Bénit Sultra et d'Algar Worom s'y dessinaient.

— Rien ne relevant de la défense..., lâcha simplement le robuste lieutenant-escorteur.

Avant d'appeler, il s'était naturellement livré aux mêmes vérifications que son équipier. Bénit Sultra, elle, restait muette, étrangement calme, regardant dans les yeux Ennir - c'était du moins l'impression qu'il avait. Mais l'écran

créait, par sa proximité, une intimité qui n'existait peut-être que dans l'esprit du jeune Solarien. Il eut un sourire vers l'écran, puis sectionna au ras de la fente du boîtier-relais la bande d'imprimante qui venait d'en sortir en crépitant. Il lut, les yeux à demi fermés par l'attention, tandis que Zinrat regardait par-dessus son épaule.

— Rien..., soupira-t-il en froissant la fine bande de papier. Tout est en ordre dans les moteurs des quatre vaisseaux. Je ne comprends pas pourquoi le champ a sauté. Peut-être...

Il haussa les épaules, lança un regard interrogateur vers l'écran où Algar Worom semblait figé en un masque pensif.

— Que faisons-nous ?

— Nous continuons ! jeta Algar, sortant de sa léthargie passagère. Ne devons-nous pas charger le virium au plus vite ? Nous sommes toujours en mission, je suppose...

— Bien sûr, murmura Ennir comme pour lui-même. Je vais rétablir la gradience de vol, et puis nous...

Mais déjà, mues par un automatisme né d'une longue pratique, ses mains fines à la peau jaune presque transparente couraient sur le tableau de contrôle. À ses côtés, Zinrat s'absorbait dans la surveillance des cadrans. Le ronronnement imperceptible qui n'avait jamais cessé dans le ventre du P. 56 enfla, devint un grésillement éprouvant pour les nerfs, avant de mincir vers l'aigu, puis disparaître tout à fait.

Les quatre astronefs, dont la formation s'était disloquée lors de l'inexplicable arrêt des moteurs glissaient à nouveau l'un vers l'autre, s'alignèrent les uns au-dessus des autres, selon une rigoureuse verticale qui passait par leur centre. L'énergie circulait librement entre les quatre lentilles de métal, et il en fallait d'un rien que la gravitation, au lieu d'être une poussée lente, cogne de toute sa force sur le bouclier magnétique et propulse le tétramère en avant. Un rien... une grosse touche bleue carrée pressée d'un pouce ferme ! Et l'espace se mit à

nouveau en mouvement : rouge, orange, jaune, la lumière fusa dans une débauche d'électrons perdus. Puis les moteurs à gravitons se stabilisèrent, la perte d'énergie redevint minime... et les quatre astronefs reprirent leur brillance grise de métal.

— Nous gardons le contact visuel ! avait précisé Ennir.

Aussi les écrans restaient-ils allumés, et il pouvait voir, en plan général, l'intérieur des deux N. 30 de combat où, baignés dans la douce lumière bleue des grandes vitesses, les deux lieutenants-escorteurs étaient concentrés devant leur pupitre.

— Nous serons sur P. 3 dans deux séquentes et vingt-quatre décimes, annonça Zinrat Rolon. Mais le réseau conducteur d'Emenistrat devrait nous prendre en charge d'ici une séquente et demie...

— Je contacte la base, approuva Ennir.

Il déplaça son fauteuil mobile vers l'écran rond du communicateur longues distances, abaissa quelques touches. Une lumière verte puisa d'un regard.

— Emenistrat ? Emenistrat ?...

Le capitaine se tourna vers Zinrat, qui le regardait curieusement.

— Ça ne répond pas ! grogna-t-il. Et regarde : c'est vert, mon émetteur fonctionne bien, mais le répondeur est éteint.

— Insiste !

— J'insiste, mais la lentille orange ne s'est pas allumée. Ça veut dire...

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

C'était la voix calme et grave d'Algar Worom, qui avait suivi à travers son écran le dialogue de ses compagnons.

— Je ne sais pas... Qu'il n'y a personne à l'écoute à la base, ce qui me paraît invraisemblable, ou qu'ils ont une panne d'émetteur, ce qui ne l'est guère plus. Emenistrat ? Emenistrat ?...

Mais l'écran restait opaque, la lentille orange ne s'allumait pas, aucune voix ne venait des profondeurs de l'espace. Le petit satellite restait muet.

— Zinrat, quelle proximité ?

— Humm... une séquente, trois décimes, deux, une, zéro. Cinquante décimes, quarante-neuf...

— Grand Émir ! Et le réseau conducteur ?

Les doigts souples d'Ennir voltigèrent à nouveau sur son tableau de contrôle, le mugissement des solénoïdes luttant avec leur propre champ se fit à nouveau entendre : le P. 56 décélérât, et avec lui les trois autres vaisseaux alignés sur le gradient inversé de gravité. Les manœuvres à effectuer pour un atterrissage au sein d'un réseau conducteur étaient minimales : le réseau faisait office de filet venant capturer des vaisseaux voguant comme des poissons argentés dans le noir courant de l'espace, les tirant, les ralentissant, les amenant tout doucement dans la masse du port stellaire. En l'absence des ondes délicates du réseau... c'était une autre histoire ! Les astronefs allaient si vite en vol normal, et manifestaient une ignorance si hautaine des lois universelles de la gravitation, qu'ils pouvaient aussi bien passer au large d'un astéroïde, voire d'une planète de masse confortable, sans que leur trajectoire s'en trouve modifiée d'un iota – comme une bille d'acier tirée par un fusil peut frôler un ballon gonflé d'hélium sans voir sa course infléchie le moins du monde par cette proximité.

Aussi les vaisseaux stoppèrent-ils à nouveau (mais dans l'espace, où tout est mouvement, la notion même d'arrêt reste très aléatoire), et des filets de sueur coulaient sur le crâne lisse d'Ennir et le long de ses joues. Il avait dû faire vite, employer tout son savoir, toute son expérience qui, pourtant, n'avait jamais jusqu'alors eu à affronter une pareille série d'anomalies. Le jeune capitaine soupira ; il sentait son cœur cogner dans sa poitrine, et il se força à modeler un sourire sur sa bouche sans lèvres, non pas

spécialement pour Zinrat, mais pour Bénit Sultra qui, des lointains de son écran, ne le quittait pas des yeux.

— Voilà..., ne sut-il que dire.

Et qu'aurait-il pu dire d'autre ? Si le tétramère avait continué sur sa lancée, tous moteurs emballés, il eût pu percuter de plein fouet l'énorme masse de Vuimor, à défaut d'être saisi dans les mailles invisibles du filet absent.

— Emenistrat ? Emenistrat ?...

Ennir essayait encore d'appeler la base muette, mais n'agissait plus que machinalement. Quelque chose n'allait pas... mais quoi ? Tout avait commencé avec cet incompréhensible arrêt des moteurs, causé par rien, ou tout au moins, rien de répertoriable, de mesurable. Et maintenant, le silence du satellite. Deux anomalies, c'était trop ! Et le jeune Solarien ne pouvait pas incriminer des manœuvres guerrières d'hypothétiques astronefs des pôles. L'Union n'en possédait pas !

— L'Union n'en possède pas, n'est-ce pas, Zinrat ?

— De quoi ?...

Il avait posé la question machinalement, suivant le cours de ses pensées.

— Mais... d'astronefs, de flotte spatiale, je veux dire.

— Non, je ne crois pas. Certainement pas en fait...

— Non, certainement pas, fit en écho la voix grave d'Algar Worom. Maintenant que j'y réfléchis, je pense que notre premier mouvement, lors de la panne, a été complètement illogique : nous avons cru être attaqués, nous avons cherché dans l'espace un vaisseau ennemi ! Mais il ne peut y avoir de vaisseau ennemi !

Il se mit à rire, sans bruit d'abord, puis sa voix monta, et à l'intérieur du P. 56 le communicateur la retransmit de manière insolite. Sans savoir pourquoi, Ennir en fut agacé, mais sourit tout de même par politesse, bien que le fait de voir sur son propre écran le visage figé de Bénit Sultra lui

fît davantage encore considérer cette hilarité comme fortement déplacée.

— Zinrat, dit-il pour couper court, veux-tu passer l'extérieur en vision élargie ?

Il se leva de son fauteuil, ramassa d'un geste Cézir qui ne manquait jamais de venir arrondir son corps interminable entre ses jambes dès qu'il faisait un pas. L'intérieur de la coupole s'assombrit progressivement, jusqu'à ce que la vive lumière bleue ne soit plus qu'une onde nocturne à l'obscur clarté. Et tout le plafond de la salle devint transparent, comme invisible, si bien qu'un observateur non au fait de la technique de projection holographique intramoléculaire eût pu croire que la structure de métal du P. 56 avait fondu, ouvrant la tourelle du vaisseau sur le vide mortel et glacé de l'espace.

Les étoiles sans nombre, à l'éclat presque fixe, faisaient dans la parure du ciel un crépi lumineux dont la couleur se fondait dans l'immensité, mais qui variait en réalité du blanc-bleu au rouge sombre. Derrière les points les plus proches (mais que voulait dire proche en la circonstance ?), la Ceinture de Vrolgan, en réalité l'épaisseur même de la galaxie, étendait son écharpe de brume lactée. Mais c'était naturellement la masse imposante de Vuimor qui captait tous les regards. Les astronefs approchaient lentement de la planète, mais à une vitesse si faible, à peine un centième de leur vitesse de croisière normale, que celle-ci ne semblait pas bouger. Elle émergeait donc du plat-bord demeuré visible de la coupole comme une énorme créature marine boursouflée qui, flottant dans des eaux bourrées de plancton lumineux, serait venue rôder contre la paroi d'une cloche à plongeur... C'était une image séduisante, pensait Ennir ; hélas ! il y avait bien longtemps qu'il n'y avait plus d'océan sur Solar, un temps qui se montait en millions d'années. Et pour avoir une image satisfaisante de la Solar des époques préhistoriques, les Solariens ne pouvaient que

contempler les vues documentaires d'Ourn, la planète bleue trop rude à l'édification d'une civilisation coloniale.

— Il n'y a rien... Il n'y a rien. Vous voyez !

C'était la voix d'Algar, à laquelle fit écho, toute menue, celle de Bénit qui disait :

— C'est beau.

Ennir en fut touché. Bien sûr, c'était beau. Et le fait que la jeune fille participât aussi à la vision libre de l'immensité, grâce à la parfaite coordinatrice qui existait entre les vaisseaux, le mettait en quelque sorte en communication avec elle. Mais la réflexion d'Algar résonnait aussi en lui de manière favorable, car l'esprit solarien est ainsi fait que le témoignage des yeux est toujours mieux ressenti que les résultats des calculs de l'esprit : et voir autour de lui l'espace serein vide, sans mystère, l'espace presque palpable qu'il connaissait de longue date, le rassurait pleinement.

L'anneau de Vuimor, se présentant parfaitement de profil, n'apparaissait que comme une fine lame de platine scintillant, qui tranchait le noir de l'espace mais disparaissait, invisible, sur la surface même de la planète géante où palpaient et glissaient suivant des courants lents de méthane et de chlore de vastes rubans orangés, beiges, jaunes ou rosés. Mais l'ombre de l'anneau, projetée de bas en haut à cause de l'inclinaison orbitale, formait à la surface du gros ballon, dont le diamètre apparent, à cette distance, était d'environ 80° angulaire, une grosse rivière d'ombre dense qui le coupait littéralement en deux. Trois des neufs satellites était visibles. P. 3 la muette se trouvait naturellement droit devant la tétramère, petite boule brune à peine visible, moins visible en tout cas que son ombre qui semblait s'enfoncer comme un point noir dans le ventre mou de la planète mère. Sur la gauche, un mince croissant argenté qui cisailait l'anneau : P. 1, le plus gros des satellites, dont la masse et le diamètre équivalaient aux deux tiers de ceux de Solar. Et sur la droite, effleurant

presque le bord légèrement turbuléscent de Vuimor, une petite balle jaune à peine plus grosse que les étoiles les plus proches, et qui devait être P. 9, collé à Vuimor sur une orbite d'un rayon de 186 000 kilomètres.

Ennir leva les yeux vers le sommet de la coupole invisible, se laissa boire par le rayonnement multiple des étoiles ; puis son visage prit une expression perplexe, et il se demanda un instant ce qui pouvait bien motiver son trouble, ce presque malaise qui était venu s'abattre sur lui. Il chercha... trouva ! Brularion, la brillante étoile rouge qui aurait dû se trouver presque au zénith du ciel, comme une fleur pourpre accrochée à une aspérité de brouillard de la Ceinture de Vrolgan, avait disparu. C'est pour cela qu'il ne reconnaissait plus le panorama des cieux. Mais il se dit que l'étoile avait peut-être été masquée par un corps obscur roulant dans l'espace, et il ne s'en inquiéta plus. D'ailleurs, il avait bien d'autres choses à penser.

— Il faut gagner Emenistrat sans tarder ! dit-il en se secouant intérieurement.

— J'allais le proposer, fit en écho la voix rogue d'Algar. Ce n'est pas parce que nous avons des incidents de parcours que notre mission doit en subir les conséquences...

Ennir ne répondit pas ; le lieutenant-escorteur avait raison, sans aucun doute, mais il lui avait déplu que cela soit dit de cette façon. Était-ce un reproche déguisé ? Il faisait son devoir, et du mieux qu'il le pouvait, sa conscience était nette. De quoi se mêlait Worom ?

— Il se trouve simplement, finit par prononcer doucement Ennir, qu'une approche planétaire et un atterrissage sans réseau conducteur pour nous guider ne se font pas en une demi-séquence. Il nous faudra au contraire plusieurs heures pour toucher la base si la situation ne change pas...

L'intérieur de la tourelle avait repris son aspect massif de métal compact et solide, et la coupole était sombre, à

part l'éclat blanc bleuté qui baignait le large pupitre de contrôle hémisphérique. Ennir et Zinrat calculaient la course hyperbolique du tétramère, qui devait rejoindre de lui-même P. 3 par l'arrière sur son plan d'écliptique. C'était un travail long et fastidieux, et devant eux, sur le scintilloscope en tridi alimenté par les calculs de l'ordinateur, des lignes bleues et roses ne cessaient de s'entrecroiser, comme si elles avaient pris un malin plaisir à ne vouloir jamais se rejoindre.

— Nous avons fortement dévié par rapport à notre route primitive..., dit Zinrat après avoir longuement observé la programmation de vol, comparativement aux nouvelles données.

— Fais voir !

Ennir plissa les paupières devant la double carte transparente où les mouvements figés des corps célestes figurés en tracés d'une grande finesse se chevauchaient inextricablement. Puis il pianota sur le clavier du relais. La bande de l'imprimante jaillit presque immédiatement, comme une langue jaune ironique. Ennir grogna. Il était possible d'avoir de véritables conversations avec l'ordinateur, pour peu que le discours roulât sur un sujet déjà enclos dans sa cervelle électronique. Mais l'engin ne pouvait pas donner des réponses à ce qui dépassait ses limites de compréhension.

— C'est exact, nous avons dévié. Mais en deux fois : lorsque j'ai stoppé moi-même, ce qui est normal, mais aussi, et plus fortement, lorsque les moteurs ont sauté. Et le plus fort, c'est que le traceur n'a pas gardé trace de ce mouvement. C'est comme si... C'est comme si nous avions sauté sur près de 600 000 kilomètres dans l'espace, sans parcourir réellement cette distance !

Il froissa rageusement le papier jaune.

— Mais il est possible que le traceur ait été lui aussi mis hors circuit et se soit arrêté pendant ce trajet de 600 000 kilomètres, dit Zinrat, conciliante. Ce n'est pas si grave,

après tout. Tu es fatigué, Ennir. Va donc te reposer un moment, je me débrouillerai très bien toute seule pour l'approche. Les calculs sont faits... Allez, va ! J'ai moi-même dormi pendant la moitié du voyage.

Ennir se détendit, sourit, se leva.

— D'accord, fit-il, tu as raison. J'ai bien besoin d'un peu de sommeil.

Suivi par Cézir, il quitta la coupole et descendit dans la coursive qui s'incurvait comme les spires d'un coquillage dans la partie la plus aplatie du vaisseau. Il se glissa dans un logement nu en apparence, mais où les rayons invisibles du sustenteur gravifique le prirent aussitôt dans leurs rets, se modelant autour de son corps à la façon d'un édredon moelleux. Cézir sur le ventre, Ennir essaya un instant de faire le vide dans son esprit, mais trop de choses nouvelles y étaient entrées en trop peu de temps pour que cela fut possible : une mission pressante, des bruits de guerre qui semblaient surgir du fin fond de l'histoire, deux incidents suspects et inexplicables, et par-dessus cette masse informe, le charmant visage de Bénit Sultra. Était-il déjà amoureux ? C'était une idée trouble, attirante et subtilement effrayante, qui s'imposait à lui alors qu'il ne s'y attendait pas. Il n'avait jamais porté grande attention aux filles jusque-là, et c'était après tout normal : Ennir appartenait à une race déjà ancienne, que guettait le déclin, et dont les motivations sexuelles étaient assoupies. On s'engageait en général sur le tard, chez les Solaris, et on n'aimait qu'une seule fois dans son existence...

Mais bien sûr, ces notations n'étaient pas précises dans l'esprit du jeune capitaine, et l'image de Bénit n'était... n'était...

Il s'endormit avant de savoir vraiment ce qu'elle était.

* *

*

Avec des petits sauts prudents, le tétramère, dirigé par la main sûre de Zinrat Rolon, s'approcha de P. 3 de Vuimor, dont la masse grossissait par à-coups dans les viseurs. Bientôt ce ne fut plus une balle ronde tournoyant avec lenteur dans l'espace, mais un horizon bombé qui s'enfuyait avec rapidité sous le ventre des astronefs rigidement empilés. P. 3 était un globe qui n'avait jamais possédé d'atmosphère, ce n'était qu'un astéroïde rocheux découpé en arêtes pointues, dont le sous-sol cependant recelait nombre de métaux précieux, dont le redoutable virium. Plusieurs bases minières y avaient été installées au cours du siècle précédent, et Zinrat avait déjà abordé ce monde inhospitalier, sans toutefois s'être posée à Emenistrat elle-même. Mais l'appréhension, qui l'avait saisie depuis plusieurs séquentes de ses mains de glace, serrait maintenant si fort qu'elle réveilla Ennir pour ne pas avoir à affronter seule l'inimaginable. Et ce fut avec les deux coéquipiers aux commandes que le tétramère toucha le port spatial d'Emenistrat... ou ce qu'il en restait.

* *
*

Ils foulaient un amoncellement de rocs où rien n'était reconnaissable. Sur l'étendue autrefois plane du spatioport, des blocs errants étaient venus inexplicablement s'empiler, descendus des barrières rocheuses proches, qui se découpaient en dentelles effilées contre le poudrolement du ciel. Emenistrat se trouvait pour l'instant sur la face obscure du satellite, c'est-à-dire que par le caprice de son orbite et de sa rotation, ni le soleil bien lointain, ni la sphère ventrue de Vuimor, ne lui envoyait la moindre lumière. Le tétramère, avant de rejoindre sur son orbite ce globe fantasque qui faisait le tour de sa planète mère en un

jour et quelques heures, avait dû le poursuivre pendant une demi-circonférence éclipique. Et maintenant...

Ils savaient tous ce qu'ils allaient trouver avant même de prendre pied sur ce sol pulvérulent criblé de minuscules cratères météoriques, avant même que trois des astronefs se fussent posés sur le spatioport... ou plutôt, à l'endroit qui avait été autrefois le spatioport, selon les relevés magnétiques contenus dans la mémoire de l'ordinateur. La base n'avait pas appelé, pas répondu. Et le satellite que la formation avait survolé était mort, véritablement mort, pas seulement du point de vue géologique, mais bien de celui de l'occupation humaine. Pas de lumière nulle part à l'endroit des points miniers, et à terre, cette désolation...

Les manœuvres d'atterrissage avaient été correctement effectuées cependant. Zinrat et Ennir avaient enfilé leur spatiandre de sortie, un roide vêtement métalloïdique verdâtre et brillant, surmonté de la sphère transparente du casque hérissée vers l'arrière d'une antenne trifide, et ils avaient fait leurs premiers pas hébétés sur le chaos extérieur. Le P. 56 des deux capitaines s'était posé en plein milieu du champ rocheux, surmonté, comme un écho solide et tangible, par le second appareil autoguidé qui restait suspendu à son exacte verticale, sans bouger, vissé à l'appareil frère, sa soute touchant presque la coupole de l'autre. Un des N. 30 avait touché le sol à une centaine de mètres d'eux et restait là, vaguement penché à cause de l'irrégularité du terrain, comme un large chapeau plat sur un grand crâne blafard. L'autre N. 30, comme le voulaient les règles élémentaires de sécurité, plafonnait à un kilomètre au-dessus de la vallée rocheuse, pour l'instant invisible dans le ciel noir criblé d'étoiles.

Ennir, malgré le désarroi que lui procurait la vision incroyable du bouleversement, avait un instant espéré que l'escorte qui avait touché terre était celui de Bénit Sultra. Mais lorsque la silhouette en spatiandre s'était approchée de lui, il avait reconnu à travers le casque bombé la figure

sévère d'Algar Worom. Cependant, tous étaient trop éberlués, abattus, consternés, pour avoir encore le courage de parler. Ils errèrent chacun de leur côté, en zigzag, sur le terrain crevassé et semé de débris rocheux, donnant parfois un coup de pied rageur dans une roche que la très faible gravité du satellite faisait bondir mollement dans l'absence d'atmosphère.

La lumière blanc-bleu issue des projecteurs des trois astronefs éclairait le terrain par longues parcelles géométriques où les minéraux fracassés étincelaient, et chaque Solarien était accompagné de plusieurs ombres louches et divergentes.

— C'est un bombardement... Une attaque... soupira, la première, Zinrat Rolon.

Tirés de leur morne contemplation par cette voix qui chuchotait dans leur communicateur, ses deux compagnons se récrièrent.

— Tu sais bien que c'est impossible ! L'Union des Pôles n'a pas d'astronefs... On ne va pas recommencer à se perdre en balivernes et en hypothèses saugrenues !

C'était Algar, bien sûr.

— Mais qui sait, après tout ? contre-attaqua Ennir, qu'un rien pouvait faire sortir de ses gonds. Ils en ont peut-être construit à l'insu du Cerveau...

— Mais non... Nous sommes en présence d'une catastrophe géologique, c'est sûr.

— Et quoi, par exemple ?

— Un bombardement par un nuage de météores... Il y a des cratères partout.

— Des météores qui seraient venus de tous les côtés de l'espace à la fois ? Tu sais bien qu'il n'y a plus rien de vivant sur ce globe. Quant aux cratères, ils sont creusés par des météores bien trop petits pour causer de pareils dégâts, et cela s'étale sur des millénaires... sur des millions d'années.

— Un tremblement de l'écorce planétaire alors...

— Sur ce globe mort ? Allons donc !

— Eh bien quoi, alors ? As-tu donc une explication, toi qui réfutes tout ?

— Je n'en ai pas, non. J'essaye simplement d'être logique. Et pourtant, que peut la logique dans cette affaire ?...

— Mais dites-moi ce que vous voyez... Que se passe-t-il, enfin ?

C'était la petite voix de Bénit Sultra, isolée loin au-dessus de ses compagnons qui déblatéraient, qui ne cessaient de parler pour ne pas rester dans la seule et muette compagnie de leurs nerfs ébranlés.

— Tout est..., commença Ennir.

Puis il s'interrompit, fasciné par le spectacle d'une beauté sans pareille qui se déployait devant lui : au-dessous des montagnes dentelées qui découpaient l'horizon bref du planétoïde, une vaste tranche d'un fruit rosé et lumineux venait de paraître, mordant en douceur le ciel poudré, s'étalant rapidement, enflant, grossissant de décime en décime. Bientôt il y eut un dôme strié de bandes parallèles couvrant toutes les nuances du jaune au rose foncé et, dépassant la surface du dôme et plongeant ses spires délicates dans le vide, un anneau scintillant qui semblait crépiter de lumière. C'était Vuimor, proche de 238 000 kilomètres, qui montait dans le ciel, sans poids, sans bruit, miracle sans cesse renouvelé de l'harmonieuse musique céleste. Bientôt, le gros ballon coupé par l'ovale incliné de l'anneau se trouva suspendu en plein ciel, où sa lumière fit naître une étincelle lumineuse : le vaisseau de Bénit, dont la surface reflétait l'éclat de l'astre.

— Qu'y a-t-il ? fit sa voix effrayée. Pourquoi t'es-tu interrompu ?

— Ce n'est rien, reprit Ennir. Excuse-moi. Je regardais le lever de Vuimor. Ici, comme tu as pu le deviner, la base d'Emenistrat est complètement détruite. Annihilée. Il n'en reste plus trace...

— Sauf les antennes du réseau conducteur, le coupa Zinrat. Regarde !

Elle désignait du doigt, à l'orée du vallon, de grêles pylônes couronnés de fines corolles métalliques, que la lumière intense de Vuimor avait fait sortir de l'obscurité. Dans le poudrolement jaune orangé qui rendait inutile la lumière plus crue des projecteurs, les trois Solariens coururent vers la plus proche des minces et hautes structures. Bondirent est d'ailleurs un terme plus approprié, car la faible pesanteur leur permettait, en interrompant juste le temps qu'il fallait leur générateur portatif de gravité, de faire des sauts de vingt à trente mètres.

L'inspection du pylône ne leur apprit rien. Il était apparemment intact, et dressait contre le majestueux ballon de Vuimor l'architecture ombrée de ses fines antennes en calice. Mais plus aucune énergie ne circulait dans cette fleur de métal dont la surface était pourtant très légèrement ternie, comme par une aspersion de sable, ou d'un liquide quelconque... chose évidemment impossible sur ce monde sans atmosphère. Un peu plus loin, un autre pylône était tombé, jeté bas par un mouvement de la terre qui s'était fissurée juste sous lui. Worom revint à la charge avec sa théorie d'un tremblement généralisé de l'écorce, mais personne ne lui répondit.

Vuimor, dans sa course rapide, était au zénith lorsqu'ils découvrirent, ensevelie plus qu'à moitié sous une masse de roches qui s'était éboulée, une porte de métal cabossée qu'ils reconnurent comme étant l'entrée de la mine principale. Ennir et Algar se penchèrent sur le plan incliné, firent rouler quelques roches, déblayèrent la poussière de surface. En haut du porche, quelques lettres gravées dans le métal apparurent : E M E N I S T... Le reste était caché par une masse impossible à soulever.

— Si la terre a tremblé de telle façon en surface, dit Algar qui tenait à son idée, tous les couloirs intérieurs ont

dû être broyés de telle façon qu'il serait vain de vouloir y pénétrer...

— À quoi penses-tu ? fit Ennir.

— Mais... à notre mission, bien sûr. Ne devons-nous pas charger du virium ?

— Bien sûr ! jeta Ennir que le bon sens assuré de son compagnon surprenait toujours. Mais que devons-nous faire dans les circonstances présentes ?

— Appeler le Cerveau...

C'était la voix calme de Zinrat Rolon.

— Je n'y avais même pas pensé..., grogna Ennir. Mais tu as raison, c'est la chose à faire immédiatement ! Tu pourrais t'en charger, Zinrat. Pendant ce temps, nous allons sortir le robot-excavateur et essayer tout de même de dégager l'entrée des puits...

Zinrat et ses deux compagnons furent devant le P. 56 en trois bonds. La jeune femme accéda à la cabine par le plan incliné, tandis que le capitaine et le lieutenant ouvraient la porte ovale de la soute extérieure de l'astronef. Pour que le message, qui circulait à la vitesse de la lumière, atteigne Solar et qu'un autre message parvienne en retour sur le satellite, deux heures et quelques séquentes s'écouleraient. C'était un temps horriblement long, qu'il valait mieux meubler par de l'action...

Le robot-excavateur était un engin plat et allongé, qui roulait sur d'épaisses chenilles mais possédait aussi de véritables pattes déployables qui pouvaient se fixer solidement dans le sol le plus dur. Il possédait naturellement, comme tout véhicule terrestre, un moteur antigravité qui lui permettait au besoin de planer légèrement au-dessus de n'importe quel terrain, mais ce dispositif ne lui était d'aucune utilité pour son travail fouisseur. Ennir et Algar prirent place dans la petite cabine ronde dont le dôme transparent était situé à l'extrême arrière de l'engin, loin de la foreuse conique et des divers autres outils qui ornaient son museau.

Le robot-excavateur s'ébranla en cahotant sur la plaine lugubre que le feu orangé de Vuimor faisait éclater de lueurs changeantes et d'ombres obscures et louches. La foreuse entra en action contre l'amas de rochers qui tapissaient l'entrée de la mine et, dans un surprenant silence, la pierre éclata, se fragmenta en mille éclats qui retombaient avec lenteur, au milieu d'une poussière noire qui n'en finissait plus de mousser. Les deux Solariens attaquèrent par la droite, la gauche, le centre... revenant sans cesse à l'ouvrage, et leur tension était telle, leurs muscles se nouaient si fort, qu'il leur semblait parfois que la vrille métallique qui rugissait silencieusement devant eux était un véritable prolongement de leur corps. Mais à mesure que des pans rocheux s'effondraient, d'autres entassements bouchaient l'accès à la base. Celle-ci avait complètement disparu, s'était colmatée, n'était plus qu'une masse compacte impossible à ouvrir.

— Inutile de continuer ! Nous n'y arriverons jamais..., souffla Ennir.

Le robot-excavateur recula sur ses larges chenilles, faisant autour de lui gicler avec lenteur des fragments pulvérulents. Des projecteurs fouillaient l'orifice perpétuellement bouché, où des poutrelles tordues et des pans de parois enchâssés dans le roc désignaient pourtant que les Solariens étaient sur le bon chemin. Car il faisait à nouveau « nuit » sur le satellite, Vuimor ayant eu le temps, depuis qu'ils travaillaient, de disparaître, de reparaître, de disparaître encore. Cependant une lointaine étoile affleurait sur le bord déchiqueté des collines, une étoile blanc-jaune, grosse et lumineuse, le soleil qui se levait précédant de peu le troisième lever de Vuimor qui, jusqu'alors, l'avait occulté. Mais l'astre du jour était trop éloigné pour que sa lumière éclairât sensiblement le monde mort... Et c'est à cet instant fugitif dans le mouvement des astres que la voix de Zinrat Rolon parvint aux deux hommes.

— Le Cerveau ne répond pas..., disait sa voix accablée. Rien ne répond. Je ne peux accrocher aucune des longueurs d'onde de Solar !

Juste à ce moment, la nuit fut balayée par la langue rose orangée de la brève aube du planétoïde, qui passait dans le vallon comme une éclatante coulée de feu doux. Au-dessus du dôme luminescent qui apparaissait par-dessus les échancrures des collines, le soleil, petite bille fixe de feu froid, brûlait sans s'émouvoir dans le ciel lacté.

* *

*

Ils étaient repartis.

Le tétramère, toujours aussi rigidement soudé, glissait dans le vide selon une longue orbite spirale pour rejoindre le P 1 de Vuimor, où avait été installée la plus importante des bases solariennes. Organarb, véritable petite ville sous globe qui comptait plus de 10 000 habitants. Les quatre Solariens, plongés chacun dans de muettes pensées, n'avaient même plus envie de communiquer. Un froid de glace s'était communiqué à leurs membres et à leur cœur... Que s'était-il passé ? Ils ne pouvaient le concevoir, cela dépassait l'imagination. Ennir avait tout de même, juste après l'envol, essayé de communiquer avec Bénit Sultra, et c'était autant le capitaine responsable de l'expédition et du moral de ses coéquipiers qui s'exprimait, que le jeune homme presque déjà épris. Mais il lui avait fallu attendre longtemps pour que l'écran personnel de la jeune fille s'allume et que, sur le petit visage aux traits maintenant tirés, une bouche arrondie par l'émotion articule :

— J'ai... j'ai peur, Ennir.

Le jeune Solarien n'avait su quoi répondre, et ses lèvres n'avaient fait que grimacer un sourire incertain.

— Je vais essayer d'appeler Organarb, avait proposé Zinrat.

Ennir l'avait arrêtée d'un geste.

— Inutile, puisque nous allons voir de nos yeux...

Zinrat Rolon n'avait pas insisté. Elle avait compris qu'Ennir avait, comme elle, peur du silence prévisible des ondes, et du message significatif d'une catastrophe incompréhensible que ce silence même impliquait. Mieux valait l'action. Car qu'auraient-ils fait si P 1 n'avait pas répondu ?...

Pourtant, l'action, à bord d'un astronef, n'était pas quelque chose de tangible qui peut fouetter les nerfs, contraindre les muscles et même occuper l'esprit. Une fois les calculs effectués par l'ordinateur, il n'y avait plus qu'à attendre... une heure et une vingtaine de séquentes, ce qui parut des siècles aux voyageurs égarés dans cet univers silencieux.

Enfin le gros satellite, qui possédait une atmosphère chlorée, sembla se précipiter comme une balle folle vers le tétramère et, presque tout de suite, le dôme géodésique recouvrant l'entrelacs des constructions de métal apparut dans le jour de Vuimor...

Intact !

* *

*

Trois petites silhouettes en scaphandre vert avaient bondi des astronefs vers la muraille translucide découpée en larges tranches par les énormes traverses de soutènement incurvées. Maintenant elles sautillaient le long de la circonférence, comme si elles avaient cherché un endroit où elles eussent pu traverser. Alentour, le sol était d'un vilain brun jaunâtre, et dans le ciel immobile d'une

couleur blafarde, Vuimor ne faisait qu'une grande tache aux contours imprécis. Un autre astronef plafonnait, dans les nuées stagnantes et épaisses.

— Par ici !... Il y a un sas d'entrée !... cria, à l'intérieur du casque, une des silhouettes en scaphandre.

Les autres se précipitèrent en planant. La pesanteur ici était supérieure à celle qui régnait sur P. 3. En fait, elle n'était que de très peu inférieure à la pesanteur normale de Solar mais, lorsqu'on porte un spatiandre, autant se servir de ses possibilités de dégravitation... Les trois rôdeurs s'arc-boutèrent sur un panneau arrondi, à la base du dôme gigantesque, poussèrent, poussèrent... et le panneau céda, s'abattant vers l'intérieur. Les trois scaphandres se glissèrent dans l'ouverture, firent quelques pas normaux entre la paroi d'isovrène et le premier bâtiment qui dressait tout contre le dôme sa masse imposante de métal.

De métal... rouillé. Rouillé, corrodé, presque décomposé par endroits par la nocive atmosphère de chlore qui s'était infiltrée dans les nombreuses fissures que comportait le dôme, surtout vers son sommet. Car la ville sous globe n'était pas intacte, bien sûr, et les navigateurs avaient vite perdu l'illusion qu'elle l'était – une simple image fugitive qu'ils auraient voulu retenir en eux, mais n'avait été le fruit que de l'éloignement et de la mauvaise visibilité. Organarb existait encore, certes. Ce n'était pas, comme Emenistrat, une simple trace enfouie sous le rocher. La ville, par ses dimensions mêmes, avait résisté (... mais résisté à quoi ?) alors même que les installations superficielles de la mine avaient été rayées de la surface de P. 3.

D'ailleurs, l'absence des ondes du réseau conducteur avait prévenu les Solariens depuis plusieurs séquentes. Mais ils avaient voulu croire encore, et Zinrat avait tout de même essayé d'appeler. Seul un silence qu'elle connaissait bien désormais, qu'elle redoutait toujours mais qui lui était familier, avait persisté muettement dans le communicateur. Et les trois astronefs avaient touché le sol jaunâtre, non

loin du dôme qu'ils avaient d'abord survolé, pour se rendre compte qu'il était en maints endroits fendu ou crevassé et ne recouvrait plus que des ruelles désertes enchâssées entre des blocs métalliques revêtus d'une vilaine couche de rouille. Accablés, les trois Solariens (Algar était cette fois resté en « protection » au-dessus de la ville) avaient cherché une porte, l'avait trouvée... Heureusement, la rouille avait tellement corrodé les montants métalliques qu'ils n'avaient eu presque aucun mal à l'abattre, pour pénétrer dans la cité morte. Ici, la tristesse était poignante. La rouille avait envahi tout, dessinant à la surface des cubes de métal une véritable mosaïque brun orangé. Parfois, ils voyaient un fragment de paroi dessoudé pendre mollement vers une rue. La surface de celle-ci était recouverte de morceaux de métal rongés, de poussière, de débris de l'isovrène du dôme. Entre les blocs, des langues humides de brume jaune passaient lentement.

— Je vais appeler Algar..., dit Ennir.

Il se brancha sur sa longueur d'onde, lui dit de descendre, que sa mission de protection était sans effet. Le lieutenant-escorteur maugréa, mais son N. 30 quitta le point du ciel où le champ ronronnant des solénoïdes l'avait fixé, et vint se poser en douceur près du sas. Quelques séquentes plus tard, Algar était près de ses trois compagnons, muet comme eux.

Ils pénétrèrent dans un des blocs par une porte battante. L'endroit avait peut-être servi de centre administratif, à cause de la grandeur des pièces, du hall d'entrée surtout. Mais ce n'était plus qu'une carcasse vide, au sol tapissé d'une épaisse couche d'un magma pourrissant qui avait dû être formée par les meubles et autres aménagements intérieurs... qui s'étaient lentement désagrégés, fondus en une seule masse.

— Il n'y a personne... Nous ne trouverons personne... Ils sont tous partis il y a longtemps...

C'était la voix étouffée de Bénit. Ennir la fixa un long moment.

— Il y a longtemps..., fit-il comme en écho. Oui, je crois que tu as raison. Il y a longtemps...

Il laissa planer un silence que personne ne chercha à rompre.

— Mais comprends-tu ce que cela signifie ?

— Eh bien...

La barre de peau sans sourcils au-dessus de ses yeux se fronça, et elle s'interrompit.

— Il y a longtemps ! reprit Ennir avec force, et comme avec désespoir. Oui... Ils sont partis il y a longtemps, ou sont morts il y a longtemps et pourtant quand nous sommes partis de Solar il y a deux jours, les stations étaient intactes !... Elles fonctionnaient, puisque le Cerveau nous a donné pour mission d'y prendre livraison de virium ! Et maintenant regardez ! »

— Cela veut dire qu'en deux jours..., commença Algar en promenant un regard ahuri dans la vaste salle où tout était retourné à la poussière. Puis il s'interrompit lui aussi.

— Tout a vieilli, tout est devenu vieux, Algar... Mais pas en deux jours ! Ne comprenez-vous pas que des centaines, des milliers d'années peut-être ont passé ? Je refusais depuis un certain temps de l'admettre, et je suis sûr que vous aussi vous le refusiez inconsciemment. Mais il n'y a pas d'autre explication possible à ce qu'il nous arrive.

Il ricana sous son casque, laissa passer un silence pesamment moqueur. Bénit se rapprocha de lui à le frôler.

— Oui, la seule explication, c'est que nous avons fait un bond en avant dans le futur !

* *

*

— L'idée m'a effleurée avant que nous touchions Emenistrat, disait Ennir. J'avais levé la tête vers le zénith, et j'avais été surpris de ne pas voir Brularion, cette étoile rouge de première grandeur qui est d'ordinaire visible en vol de n'importe endroit du plan d'écliptique du système... J'ai pensé sur le moment qu'elle était peut-être cachée par une masse obscure, et cette idée m'est rapidement sortie de l'esprit. Mais ensuite, sur Emenistrat, et plus encore tout à l'heure, devant le spectacle de ces ruines, j'y ai repensé. Si Brularion n'apparaissait pas, c'est qu'elle s'était déplacée vers un autre point du ciel. Et la rotation de la galaxie est si lente qu'il faut des milliers d'années pour qu'une étoile distante de plusieurs centaines d'années-lumière se déplace de façon sensible. Des milliers d'années... Et regardez Organarb avec son dôme crevé par les météorites, avec sa rouille omniprésente !

Il secoua la tête, soupira longuement. Les quatre Solariens s'étaient réunis dans le poste de contrôle de l'astronef d'Ennir. Ils n'avaient pas quitté leur spatiandre, seulement leur casque. Et, curieusement, ils étaient maintenant très calmes. Ils s'efforçaient de réfléchir. La peur reviendrait peut-être, mais... plus tard.

— Je crois que tu as raison, dit Zinrat Rolon. Cela paraît impossible mais c'est la seule explication. Cependant, un voyage dans le temps ! Provoqué par quoi ? Comment cela peut-il être possible ?

— Tu m'en demandes trop, Zinrat. Il me semble pourtant que j'avais lu autrefois quelque chose à ce sujet... Une théorie scientifique d'un de nos savants qui prétendait que les voyages temporels étaient mathématiquement possibles. Une question de vibrations dans la trame de l'univers, peut-être... Je ne sais plus. Il ne faut pas trop m'en demander ! Quant à ce qui a pu provoquer cet effort dans ce cas présent, comment savoir !

— Je ne pense pas qu'une arme puisse être mise en cause, grogna Algar.

— Stupide ! jeta Zinrat.

— Une arme, non, bien sûr, poursuivit Ennir. Mais... une déformation subite dans la trame de l'espace où nous nous trouvions. Il y a tant de choses que nous ignorons. Il n'y a pas si longtemps que notre peuple s'est lancé dans l'espace ; comment prévoir tous les dangers qui nous y guettaient ?

— Ce qui paraît probable, en tout cas, répliqua Zinrat, c'est que la chose s'est produite lors de l'arrêt brutal des moteurs... Ou plutôt, les moteurs se sont arrêtés parce que le cerveau électronique a senti que quelque chose n'était plus normal dans l'espace environnant, et il nous a mis immédiatement en panne...

— Oui... mais il a été incapable par la suite de me « dire » ce qui s'était passé, parce que cela ne rentre pas dans le cadre des données qui font partie de sa programmation. Cependant cette force qui nous a saisis, si on peut bien appeler cela une force, a laissé des traces dans l'organigramme de vol : ces 600 000 kilomètres « effacés » de notre trajectoire...

— Attends..., dit lentement Zinrat en mordant son index. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi nous n'avons été déplacés que de 600 000 kilomètres. Si vraiment nous avons fait un bond de plusieurs milliers d'années dans notre futur, nous aurions dû nous retrouver en plein vide stellaire car en mille ans, ou en cinq mille ans, notre système s'est déplacé... comme ton étoile Brularion !

— Je ne peux formuler qu'une hypothèse, répliqua Ennir Torn après réflexion. C'est que malgré notre déplacement dans le temps, nous étions « attachés » à Vuimor par sa propre masse, par son champ gravifique et magnétique, et que ce déplacement dans le temps a été automatiquement accompagné d'un déplacement dans l'espace. Nous avons avancé dans le futur, mais en restant, si je puis dire, « collés » à notre système planétaire - ce qui est heureux !

— Si l'on peut dire..., murmura Zinrat. Mais il faudrait maintenant pouvoir dater ce déplacement... ou le mesurer – comment dire ?

— Cela, dit Ennir, l'ordinateur va pouvoir nous l'apprendre en comparant la situation actuelle des étoiles à la carte universelle qu'il a dans ses mémoires. J'aurais dû le lui demander tout de suite...

Il alla pianoter devant la boîte-relais, tandis que ses compagnons dardaient sur lui un regard également tendu. La langue de papier jaune sortit presque aussitôt. Ennir la contempla longuement, la froissa, pianota encore. Une autre bande d'imprimante jaillit avec la même hâte. Le jeune Solarien la lut, se retourna vers ses amis, le visage marbré d'une gravité incrédule.

— Je croyais que l'ordinateur s'était trompé..., commença-t-il.

Il s'interrompit, poursuivit avec une lenteur exaspérante, un sens absurde de la dramaturgie.

— C'est bien pire que tout ce que nous pensions. Je parlais de centaines ou de milliers d'années... Comme j'étais en dessous de la vérité ! Nous avons fait un bond dans le futur de 4 345 600 ans. Plus de quatre millions d'années !...

— Grand Émir ! lâcha seulement Algar – puis le silence pesa un moment.

— Eh bien... qu'allons-nous faire ? fit enfin la petite voix de Bénit Sultra.

— Nous allons..., dit impulsivement Ennir.

Il ne sut pas quoi dire ensuite. En fait, il ne se sentait pas vraiment abattu par l'énormité du chiffre. Mille ans, ou quatre millions d'années, quelle différence cela faisait-il, en vérité ? Le temps s'était sous eux creusé en gouffre, et le fond de ce gouffre était de toute façon invisible, inaccessible... Il n'y pouvait rien, et il lui sembla bien que pour ses compagnons, le chiffre réel de leur plongée n'ajoutait pas non plus grand-chose à leur tourment.

— Nous allons regagner Solar, dit-il enfin. Que faire d'autre ?

— Oui, dit avec force Algar, il faut savoir !

— Savoir..., fit Zinrat Rolon en écho douloureux. Que croyez-vous que nous trouverons après toutes ces années ? De la poussière et des décombres, comme ici !

Sa main montrait l'écran de vision extérieure, où le dôme crevassé n'abritait que les ruines mangées par le vent de chlore.

— On ne sait pas, dit doucement Bénit. Notre race a pu survivre, se développer, devenir sage et juste.

— Je ne crois pas ! fit rudement Algar sans grand effort psychologique. Voyez dans quel état nous avons trouvé Emenistrat et Organarb ! S'il restait encore des Solariens vivants, ils n'auraient pas laissé dépérir les bases du système.

— Qui sait ? répliqua Ennir. Notre civilisation a peut-être changé de cours. Elle a peut-être quitté le stade matérialiste et n'a plus besoin des minéraux qui nous étaient nécessaires.

— Bien sûr, dit Zinrat. Mais quoi qu'il en soit, je ne peux m'empêcher de penser que Tonir est mort depuis plus de quatre millions d'années...

Personne ne lui répondit. Il n'y avait rien à répondre. Les trois compagnons de Zinrat, qui n'avaient guère d'attaches sur Solar, avait oublié que celle-ci venait de s'engager, et que la douleur devait être au fond d'elle une morsure cruelle. Mais la jeune femme restait droite et impassible, elle ne pleura pas. Plus tard peut-être, et en secret.

— Mangeons, avant de reprendre la route, dit Ennir. Nous n'avons peut-être pas faim, mais il faut nous sustenter !

Ils sortirent quelques boîtes de la réserve, mangèrent et burent des pâtes et des liquides dont ils ne sentirent pas le goût. Cézir, le goulfag, lapa à même le sol une glu qui était

un succédané des insectes dont ses ancêtres se nourrissaient. Puis vint le moment du départ.

— Ça va ? dit seulement Ennir à Bénit, avant que la jeune fille ne referme son casque sur son charmant visage.

Elle eut seulement un sourire un peu triste, mais ce sourire emplit le cœur d'Ennir d'une douce ondée.

Peu après, le tétramère reformé était catapulté vers le ciel par l'inversion de gravité, et prenait la direction de la lointaine Solar. Il bifurqua pourtant au bout de quelques séquentes : Algar avait appelé, pour formuler une idée intéressante. « Puisqu'on peut supposer, disait-il, que nous avons été transportés dans le futur par une vibration dans la trame de l'univers, peut-être avons-nous traversé sans le savoir une fissure, ou une brèche qui existe toujours... Si nous pouvions retrouver l'endroit et repasser en sens inverse, nous nous retrouverions peut-être chez nous – je veux dire, dans notre temps ! »

Ennir trouva l'idée ingénieuse, un baume se répandit instantanément sur le cœur des quatre naufragés. Les ordinateurs travaillèrent longtemps pour retrouver approximativement l'endroit du « saut » – mais il y avait toujours ce trou de 600 000 kilomètres qui gênait le repérage. Malgré tout, la formation tourna deux jours entiers dans les parages de la catastrophe. Sans succès... Était-ce utile de le préciser ? Les Solariens ne pouvaient deviner que leur translation temporelle avait été causée par la secousse mémorable qu'une supernova au dernier stade de son effondrement avait communiqué à l'univers bien longtemps auparavant, plus de quatre millions d'années solariennes avant ce jour. L'étoile avait disparu, et toute trace de son passage dans cet univers. Il ne restait plus aux naufragés du temps qu'à accomplir le plus éprouvant des pèlerinages : retourner sur leur terre natale, Solar.

CHAPITRE IV

Sur Solar, ils trouvèrent naturellement ce qu'ils s'attendaient à trouver.

Mais imaginer, même si l'imagination est une lente torture qui dure des heures et des jours, c'est une chose. Voir, c'est tout autre chose. La réalité pénètre alors avec ses épines acérées, et reste présente chaque séquence, chaque décime. On ne peut pas fermer les yeux ni détourner sa pensée, il faut vivre avec le réel, le subir et, plus prosaïquement, finir par l'accepter.

Ils finirent par accepter : c'était ça, ou devenir fou, ou se suicider. Les quatre naufragés ne devinrent pas fous, il n'y eut pas de crise ni de déchirement – du moins pas extérieurement. Et se tuer, ils n'y avaient jamais songé. Les suicides étaient nombreux sur la Solar d'avant, ce qui est le propre des civilisations décadentes qui s'ennuient. Mais désormais ils ne faisaient plus partie de cette civilisation, puisque tout simplement la civilisation avait disparu. Vraiment disparu. Sans laisser la moindre trace, le plus petit débris, le reflet le plus minime. Ils l'avaient compris dès la première révolution à basse altitude du tétramère, et d'autres survols l'avaient confirmé.

Emenistrat avait résisté dans certaines de ses structures extérieures (les pylônes du réseau conducteur) à cause du manque d'atmosphère, bien que la base souterraine eût été inextricablement ensevelie, ou broyée, dans les mouvements internes de l'écorce provoqués par l'attraction de la si proche Vuimor. (C'est l'explication que les naufragés avaient retenue finalement – Algar avait triomphé.) Organarb, protégée du bombardement

météorique par l'atmosphère de chlore, avait mieux résisté mais, si le sol stable du gros satellite n'avait pas fait chanceler le dôme géodésique, les vents dissolvants et les pluies sulfureuses avaient fait leur œuvre de rongeurs.

Sur Solar, c'était encore différent – et plus incompréhensible. La planète, même en tenant compte du fait que la race tout entière eût disparu, fût morte ou partie, se fût transformée, était en leur temps couverte de villes, de routes, de canaux, de constructions diverses imprimées, enracinées dans sa croûte. Malgré le temps considérable qui avait passé (et que les naufragés ne parvenaient pas vraiment à appréhender autrement qu'intellectuellement), quelque chose aurait dû subsister, quelques superstructures des plus grandes cités. Or il ne restait RIEN. Rien qui soit perceptible du sol, en tout cas, bien qu'à altitude moyenne, les Solariens eussent pu voir, lors de leur seconde révolution, de vagues traces géométriques subsistant dans la géologie du terrain, à l'endroit où aurait dû s'élever Soggto, l'orgueilleuse capitale planétaire.

— Atterrissons ! avait dit Ennir, la gorge nouée.

Les quatre astronefs avaient touché terre dans un désert immense, brun rougeâtre, au sol craquelé, martelé par l'impact des météorites. L'horizon flambait, orangé et curieusement net, sous un ciel d'un bleu bien plus sombre que celui auquel ils avaient été habitués, et dans lequel, éparpillées autour du soleil, brillaient insolemment des grappes d'étoiles clignotantes.

— C'est terrible ! dit Zinrat. Il n'y a plus d'air...

Car la vision du panorama ne trompait pas : c'était celui d'une planète stérile, agonisante. Ennir avait demandé à l'ordinateur de faire de rapides analyses qui confirmèrent leur vision. La pression atmosphérique était tombée à moins d'un dixième de ce qu'elle était quatre jours (ou quatre millions d'années !) auparavant. Une grande partie de l'atmosphère s'était dissoute, avait disparu dans

l'espace, laissant la surface de Solar presque nue, vulnérable au crépitement des météores, au bombardement des rayons cosmiques.

L'eau, déjà rare autrefois, s'était évaporée, ne laissant plus aucune trace dans le peu d'atmosphère, et la végétation, hormis quelques mousses et des lichens, avait disparu également. De tout cela, ils s'en rendirent compte rapidement, après que l'ordinateur eut délivré les quelques données simples qui organisaient la carte de la catastrophe.

Et le pire pour les naufragés, ce fut certainement de devoir enfileur leur spatiandre pour cette première sortie qu'ils firent sur le sol dévasté – pas même dévasté, simplement mort – du grand désert qui avait jadis vu s'élever les tours de Soggto. Ils étaient chez eux, et pourtant ils n'étaient plus chez eux, ils n'auraient pas pu vivre une séquence sur ce sol devenu inhospitalier, il leur fallait avoir recours à la protection d'un scaphandre, comme sur les astres les plus hostiles. L'impression était accablante.

— Ce n'est pas possible, dit Ennir. Le temps seul n'a pas pu faire ça ! N'a pas pu rendre notre planète à ce point méconnaissable ! Que les villes aient disparu passe encore, mais la disparition de la presque totalité de l'atmosphère, quatre millions d'années n'auraient pu y suffire.

— Non, grogna Algar, c'est la guerre qui a fait ça ! Une explosion fantastique, ou une série d'explosions, ou je ne sais trop quoi. Ça a fini par se déclencher, avec ces Zorols de Polaires !

— Pourquoi toujours les accuser ! repartit Bénit avec une violence bien surprenante chez elle. Tu ne crois pas que le Cerveau...

— Voyons ! s'interposa Zinrat ; à quoi sert ce genre de querelle ou de discussion, maintenant ? Vous parlez de forces qui ont disparu de la surface de Solar depuis plus de quatre millions d'années, ne l'oubliez pas. Mais je crois

qu'Algar a raison : il a dû se passer quelque chose ici, qui a aidé le temps à effacer un peu plus de ce monde notre civilisation. La guerre peut-être. Celle qui menaçait lorsque nous sommes partis, ou une autre. Qu'importe ! Ce qui est fait est fait.

— Mais notre monde est désormais inhabitable, conclut Ennir d'un ton morne. Où irons-nous, maintenant ?

— Nous n'avons pas tout exploré, tout de même, dit Algar. Il y a encore beaucoup à faire. Gagnons le site du Cerveau... Peut-être un dernier noyau de vie subsiste-t-il sous sa protection ?

Ennir, souriant intérieurement de la foi naïve du lieutenant-escorteur, donna le signal de l'embarquement pour un nouveau voyage qu'il savait d'avance infructueux. Il ne s'était pas trompé. Dans le désert équatorial d'Oubstergan, qui n'avait guère changé à part le semis de microcratères qui le grêlaient, aucune trace ne restait de la montagne d'acier que constituaient jadis les structures émergées du Cerveau-Directeur. Certes, un sondage par rayons durs faisait bien apparaître, mêlés aux strates superficielles du terrain, des résidus métalliques, mais ils prouvaient que, comme tout le reste, le Cerveau avait été réduit en particules trop petites pour qu'il vaille la peine de s'en occuper.

— Poussons une pointe jusqu'au pôle nord, lança Algar depuis son N. 30.

Le tétramère, fidèlement obéissant, bondit dans le ciel bleu sombre, épousant la courbe de la planète dans sa course vers le nord. La calotte polaire tranchait nettement sur le brun roux du désert omniprésent, bien plus nettement qu'autrefois. Mais les tempêtes s'étaient tues, et la neige n'était qu'une étendue plate, désespérément morne, lugubre dans le demi-jour brumeux qui régnait sur la région, où le soleil, posé au ras de l'horizon, lançait de grandes ombres floues sur le sol à partir de la moindre

bosse. Le pôle nord était bien plus désespérément mort encore, si cela était possible, que le reste de la planète.

— Partons... Partons, je vous en prie ! lança, depuis son astronef, la pauvre Bénit Sultra, dont le courage stoïque commençait à se fissurer.

Pour elle, mais aussi parce que cette quête inutile menaçait de lui porter sur les nerfs à son tour, Ennir donna le signal du retour. Retour était d'ailleurs un terme bien peu approprié, car où les naufragés auraient-ils pu retourner ? Ils se posèrent presque au hasard, quelque part, n'importe où sur ce monde plat et sec, froid et stérile qui avait été le leur, à un endroit où le soleil chutait rapidement vers l'horizon, annonçant une nuit qu'ils étaient prêts à accueillir avec reconnaissance. Le tétramère aurait bien pu rester en vol, mais leurs occupants auraient été séparés. Là, au moins, tous les quatre pouvaient se réunir et ce fut, comme de coutume, dans l'appareil de Zinrat et d'Ennir qu'ils prirent un repas sans joie.

— Je pense à une chose, dit Algar alors que la veille semblait devoir s'éterniser, chacun restant enfermé dans son silence. Solar est morte, c'est entendu. Mais qui dit que notre race l'est aussi... Réfléchissez : même en cas de guerre totale, il est impensable que toute la population ait péri d'un seul coup. Certains de nos concitoyens ont peut-être pu fuir à bord d'astronefs, gagner un autre monde...

— Et tu penses à Ourn, bien entendu ?

— Pas particulièrement, mais il est de fait que cette planète était la seule relativement habitable... de notre temps, je veux dire. Bien sûr les conditions y étaient très défavorables, l'atmosphère plus dense et plus riche en oxygène et en azote, et surtout la pesanteur y était trop forte. Mais en cas d'impossibilité de continuer à vivre sur Solar, nos ancêtres, du moins certains d'entre eux, peut-être les vainqueurs du conflit, ont pu tenter de s'y établir. Et réussir !...

— Ce n'est pas impossible, en effet..., dit Ennir, songeur, en caressant distraitement la longue échine de sa fidèle Cézir. Mais même si cela a été, il ne faut pas oublier que plus de quatre millions d'années se sont écoulées depuis cette prétendue migration. Quatre millions d'années, ce n'est pas un laps de temps moins long sur Ourn que sur Solar. Même transplanté, notre peuple a eu dix fois le temps de s'éteindre, de se transformer, ou encore de s'évader vers un autre système stellaire plus hospitalier...

— Tu n'as pas tort, trancha Zinrat. Mais nous ne pouvons pas non plus ignorer la supposition d'Algar. Il nous faut aller explorer en détail Ourn. Et pourquoi pas Actmor...

— Actmor est totalement impropre à la vie, et tu ne l'ignores pas. La température au sol y monte à 400°, la pression est de 100 kilos au cm², et l'atmosphère ne contient à peu près que de l'anhydride carbonique. Il ne faut tout de même pas rêver ! Mais Ourn, c'est une autre histoire, et il est bien possible qu'elle ait pu servir de refuge, fût-ce provisoire, à nos lointains ancêtres. Même s'il n'y a plus personne à sa surface, ce qui est mon sentiment, je ne vous le cache pas, nous pouvons peut-être y trouver des traces d'anciennes cités sous dôme, pourquoi pas ? Ainsi, nous serions fixés.

— Alors nous y allons ! jeta Algar en se rengorgeant.

— Certes ! Nous n'avons que cela à faire, désormais, pas maintenant. Demain, nous aurons tout le temps. Et après-demain, et tous les autres jours. Nous n'aurons même que cela à faire, alors il n'y a nulle raison de nous presser.

Les autres acquiescèrent, d'ailleurs tout le monde était fatigué, et même au bord de l'épuisement, aussi bien physique que nerveux. Ennir proposa à Algar et à Bénit de rester pour dormir dans le P. 56. Ils acceptèrent, gagnèrent tous les niches à sommeil ouvertes dans la coursière de ceinture, s'y glissèrent, se lovèrent dans le réseau

sustentateur des gravitons, à la recherche d'un sommeil qui risquait d'être troublé.

Mais, avant d'abandonner Bénit devant sa niche, Ennir lui saisit la main, la retint longuement. La jeune fille ne chercha pas à la dégager, ne déroba pas au regard violet du jeune Solarien ses yeux curieusement bleus.

— Nous aurons sans doute beaucoup de difficultés à traverser, dit doucement Ennir. Mais nous nous en sortirons, Bénit. Il faut nous entraider, être proches les uns des autres, même si nos opinions ont pu différer... au sujet de la guerre, par exemple.

Bénit baissa les yeux, mais un sourire se forma sur sa bouche sans lèvres. Elle ne répondit rien, mais la pression de ses doigts dans la paume d'Ennir était plus et mieux qu'une réponse. Le jeune capitaine s'endormit dans un nuage de félicité.

Il ne pouvait deviner que le lendemain serait la journée d'une surprise aussi fantastique que celle du jour où ils avaient compris que le temps les avait projetés en avant.

* *

*

La formation tétramérique avait crevé la mince atmosphère de Solar et, selon les calculs effectués par les ordinateurs couplés, s'engageait sur une longue orbite elliptique qui devait l'amener sur Ourn, qui gravitait selon un angle de 38° par rapport au soleil. Les appareils dépassèrent vite les deux minuscules satellites de Solar, Olfer, qui surplombait l'équateur vers l'est, et Maggtalab, la lune artificielle construite à l'aube de l'âge de l'espace pour servir de base de lancement avant la maîtrise de l'énergie gravitonique, et dont ils frôlèrent presque la surface lisse et luisante. Mais c'est plus tard, alors que les astronefs

tétaient environ à mi-parcours, volant à la vitesse stellaire normale qui était à peu près $1/20^e$ de celle de la lumière, qu'ils firent l'étrange rencontre. Ce fut Algar qui, de son propre appareil, lança l'avertissement.

— Attention ! Je viens de repérer un objet non identifié qui se dirige vers nous et va croiser notre formation dans deux séquentes et seize décimes, à approximativement 1 200 kilomètres 13/36 du nadir...

— Un météore ? interrogea Ennir.

— Non... trop lent et trop gros. Je crois qu'il s'agit d'une sorte d'astronef. Je fais passer la formation en pré alerte et je prends le commandement des opérations - avec ton accord, bien sûr... Cependant (ajouta-t-il quelques décimes plus tard), cet engin paraît venir d'Ourn ! Et si c'était des Solariens ! Si j'avais raison ?

— Restons prudents, dit posément Zinrat, qui se tenait aux côtés d'Ennir. Ce peut être n'importe quoi, en vérité.

Elle se pencha sur la commande manuelle de l'écran de vision directe, poussa au grossissement, maximum, tandis qu'Ennir pianotait sur le clavier du relais, demandant à l'ordinateur de sonder l'objet étranger sur toutes ses coutures. Une sorte d'exaltation l'emplissait, et il sentait la même tension chez sa coéquipière. Au cours de l'âge spatial de la défunte Solar, jamais les astronefs n'avaient rencontré dans l'espace la moindre trace d'une présence intelligente. Et il fallait que ce fussent eux, les naufragés de quatre millions d'années, qui eussent le redoutable honneur d'une telle rencontre ! Cependant, si vraiment les suppositions d'Algar étaient fondées, si cet appareil était dirigé par les descendants de leur propre peuple...

Mais l'astronef étranger s'était précisé sur l'écran, tiré de la nuit et de la distance par les pinceaux d'ondes précis du P. 56. Quelques exclamations fusèrent des communicateurs. L'astronef était un étrange assemblage fuséiforme de tôles qu'on aurait cru monté par un enfant.

C'est du moins l'impression qu'en retinrent les Solariens, à la vue de l'engin rudimentaire qui se traînait à leur rencontre dans le vide, crachant par son extrémité inférieure une courte flamme qui provenait manifestement d'un combustible chimique qui était son seul moyen de propulsion.

— Nous essayons de l'intercepter ? souffla Algar depuis son N. 30.

— Non, voyons ! se récria Ennir. Nous ne savons pas qui a lancé cette fusée primitive... Et elle se propulse si lentement qu'elle ne peut présenter de danger pour nous.

— Cependant, l'étude de sa trajectoire montre sans erreur possible qu'elle a été lancée d'Ourn et se dirige vers Solar. Cela semblerait indiquer qu'il y a des liens entre les deux planètes. Algar n'a peut-être pas tort.

— Après quatre millions d'années, Zinrat ? Ce serait alors le tout début d'une nouvelle colonisation. Tu sais bien qu'il n'y a pas la moindre trace d'une présence humaine sur Solar...

— Mais on peut justement imaginer qu'après une immigration sur Ourn, les survivants de notre peuple ont régressé, puis ont parcouru à nouveau toutes les étapes de la civilisation dans ce nouveau milieu, et que nous ayons été précipités précisément au moment où ils réapprennent à voyager dans l'espace...

— Il y a une autre possibilité que vous ne semblez pas envisager, dit soudain Bénit qui était jusque-là restée silencieuse. C'est qu'une vie intelligente autochtone se soit développée sur Ourn, et que ce soit les représentants de cette race ournienne qui aient lancé cette fusée.

— Tu touches peut-être juste, Bénit, fit Ennir après un instant de silence. La coïncidence serait extraordinaire.

— Mais ni plus ni moins, effectivement, que si nous rencontrions des descendants de Solariens ayant descendu puis remonté la pente de la civilisation, rectifia avec sagesse Zinrat.

— Si nous interceptions cet engin, proféra Algar, revenant à la charge, nous saurions vite ce qu'il en est !

— Il n'en est pas question, Algar ! dit sévèrement Ennir. Si ce sont effectivement des représentants d'une race étrangère, disons ournienne, qui pilotent cet engin, nous devons nous garder de la moindre attitude hostile, et agir avec prudence. D'ailleurs, la clé du mystère est sur Ourn. Là, nous saurons.

Ils se turent, car la fusée primitive croisait la formation, qui avait ralenti son vol pour qu'ils eussent mieux l'occasion de l'observer. Sur les impulsions d'Algar, Ennir et Zinrat essayèrent de communiquer avec le vaisseau étranger, mais aucune des longueurs d'onde qui furent utilisées ne parvint à accrocher la moindre réponse, le moindre message. Le tétramère, grâce à sa maîtrise absolue de la gravité, fit par deux fois un vaste cercle autour de la fusée qui, muette, aveugle, butée, ne varia pas sa progression lente et crachotante. Elle passa sans s'apercevoir de la présence de ces indiscrets et tenaces observateurs qui, grâce aux moyens de vision électronique qu'ils possédaient, purent lire sur le fuselage martelé de rivets une inscription énigmatique écrite dans un alphabet et une langue inconnue : Apollo XXX. Une sorte de signe de reconnaissance ou de motif décoratif formé d'un rectangle strié de rayures rouges et blanches et contenant un rectangle plus petit, bleu sombre avec des points blancs, était peint sur la coque. Rien dans ces signes n'était reconnaissable mais, comme le fit remarquer Zinrat Rolon, après quatre millions d'années, cela ne signifiait rien. Finalement, l'astronef se dilua dans l'immensité du vide sans avoir livré une parcelle de son mystère.

— Cela n'a aucune importance, conclut Ennir. Il file si lentement que nous pourrons revenir l'observer tant que nous voudrons. Il n'atteindra pas Solar avant cinquante ou soixante jours !

— Cap sur Ourn, alors ! coupa Zinrat.

Tous, maintenant, avaient hâte de gagner cette planète où existait semblait-il une vie intelligente et à la technologie relativement avancée. Ils allaient savoir... enfin !

Le tétramère se réaligna sur les coordonnées de vol établies par l'ordinateur, plongea dans le vide vers un point de l'espace qui n'était encore, en vision directe, qu'une étincelle bleutée, mais grossit rapidement sur les écrans, jusqu'à devenir une grosse balle verte et bleue moutonnée de nuages, une planète jeune et forte éclatante de vie : Ourn. L'unique satellite de la planète fut vite dépassé - vaste masse crayeuse et sans vie, hérissée de montagnes et criblée de cratères, qui roulait interminablement dans le vide. Puis, tous sens en alerte, yeux, oreilles, l'odorat aux aguets, les astronautes entreprirent de tourner autour d'Ourn, sur une orbite équatoriale inclinée de 6° par rapport à l'axe de rotation de la planète, et à une altitude de trois cents kilomètres, un peu au-dessus de l'extrême limite de l'atmosphère. Les Solariens n'avaient pas encore effectué un tour complet d'Ourn qu'ils savaient avec certitude que la planète était habitée par une race grouillante qui s'était étendue sur presque toute sa surface, l'avait parsemée de villes immenses. Malgré le grossissement formidable que les instruments d'observation pouvaient communiquer aux écrans, les naufragés du temps ne pouvaient avoir une vision bien nette du panorama de la planète survolée, à cause des bancs de nuages qui faisaient souvent écran, à cause aussi d'une brume épaisse qui stagnait près du sol en de nombreuses régions, particulièrement aux lieux où la population était la plus nombreuse et les cités les plus resserrées.

— C'est incroyable, finit par murmurer Ennir. Dire que nous avons connu Ourn comme une planète sauvage, recouverte sur presque toute sa surface d'une forêt

inextricable et de savanes épineuses où couraient et se battaient des mammifères géants. Et maintenant...

— Plus de quatre millions de nos années ont passé, il ne faut jamais l'oublier, dit Zinrat qui se tenait à côté de lui. Cela fait pratiquement huit millions d'années si on compte en années ourniennes. C'est largement suffisant pour qu'un animal un peu mieux outillé que les autres se détache du lot de ses frères, grimpe l'échelle de l'évolution à vitesse accélérée, et devienne en quelques milliers d'années le maître absolu de sa planète.

Ennir pianota rapidement sur son clavier, demandant à l'ordinateur de changer l'orbite du tétramère et de réduire encore sa vitesse ; la formation inclina son vol par rapport à la bande équatoriale, grimpa vers les régions tempérées de l'hémisphère nord, tandis que la vitesse tombait à 20 000 kilomètres à l'heure. Des régions brouillasseuses se présentèrent sous la nappe clairsemée des nuages, un entassement de villes s'étalait sur la pointe d'un continent morcelé et découpé qui, à mesure que les astronefs remontaient vers le nord-est, s'élargissait en une immense terre oblongue où la nature reprenait peu à peu ses droits, sous la forme principalement de plaines neigeuses à l'infini : dans l'hémisphère Nord, c'était l'hiver.

— Tu penses alors qu'il s'agit bien d'Ourniens autochtones ? poursuivit Ennir après avoir passionnément fixé l'écran.

— Pour en être sûrs, il faudra bien que nous examinions une de ces créatures de près. Cela ne sera pas bien difficile, vu leur nombre apparent !

— Bien sûr, mais je ne me sens pas encore prêt à prendre contact. J'avoue que cette planète que j'imaginai encore sauvage il y a quelques heures me fait peur.

— Sans prendre contact officiellement, fit Algar depuis son propre appareil, nous pourrions dans un premier temps survoler le terrain à basse altitude, puis, dans un second, atterrir dans une région peu peuplée, et nous livrer à des

observations discrètes sans encore nous montrer au grand jour.

— Tu as certainement raison ! approuva Ennir sans réticence. Mais... c'est stupide ! Qu'est-ce qui nous empêcherait d'atterrir au milieu d'une de leurs villes les plus importantes dès maintenant ? Il n'y a pas de raison de les supposer hostiles ! Mais quelque chose me retient, je dois bien l'avouer. Au fait, Algar, as-tu testé leur potentiel militaire et défensif ?

— Je ne sais pas encore grand-chose, mais j'ai déjà repéré une douzaine de satellites métalliques qui tournent autour de cette planète, selon des orbites situées en général à l'altitude où nous évoluons. Ce sont de tout petits engins. Rien à voir avec notre Maggtalab ! Je pense qu'il s'agit d'appareils de communication ou simplement d'essai. Ce qui me semble plus inquiétant, c'est que nous avons traversé à plusieurs reprises des nuages de particules radioactives, ce qui voudrait dire que ces Ourniens ont utilisé l'énergie atomique sous sa forme la plus brute dans un passé récent : simples expériences ou guerre ? Je ne sais pas. Mais je n'ai pu prélever que des isotopes à vie longue, ce qui voudrait dire qu'il n'y a pas eu d'explosion depuis huit ou dix années ourniennes. Je ne peux rien dire d'autre pour l'instant.

— Très bien. Plongeons !

Tout en restant dans le prolongement de l'orbite précédemment fixée, le tétramère inclina son vol vers le bas, ne tarda pas à percer la voûte désormais presque ininterrompue des nuages lourds de pluie qui couvraient l'hémisphère nord. Les astronefs se maintinrent prudemment au niveau des dernières strates des nuées, qu'ils déplaçaient autour d'eux sans les déchirer grâce à leur champ corpusculaire, pour rester inaperçus du sol. Toujours grâce aux particularités du champ qui détournait les ondes dures au lieu de les renvoyer, ils ne pouvaient pas non plus être repérés par d'éventuels appareils de

détection du genre radar, à supposer que les Ourniens possédassent – et ils en possédaient effectivement, qui ne dévoilèrent jamais rien de la visite que recevait la planète.

— Ces nuages, cette pluie et cette neige ! disait songeusement Ennir. Que c'est étrange... un monde si humide. Comment peut-on vivre dans des tempêtes perpétuelles ?

Le tétramère avait remonté en diagonale l'immense continent où les zones de forêts enneigées avaient cédé la place à une steppe balayée par les vents, où parfois se nichait une petite ville rayonnant une chaleur bien visible aux infrarouges et luttant, serrée sur elle-même, contre l'assaut de la neige. Bientôt, la formation survola les abords du pôle Nord, entièrement pris dans les glaces, puis « redescendit » vers un autre continent plus petit et très morcelé où le panorama ne fut guère différent : steppes, forêts, puis vaste pays industriel gonflé comme une outre, au-dessus duquel les astronefs, abandonnant leur orbite rigide, décrivirent plusieurs spirales, revenant parfois en arrière pour que leurs occupants pussent bien observer certains détails des villes qu'ils survolaient de haut, jouant à cache-cache avec les nuages maintenant clairsemés.

— De nombreux appareils volants circulent au-dessus de ce continent, fit remarquer Algar. Certains sont nettement en dessous de nous, mais d'autres volent à notre altitude, voire même plus haut. Ce sont apparemment des engins à propulsion chimique, comme la fusée que nous avons croisée, et leurs possibilités sont restreintes. Ils ne nous font courir aucun danger.

— Je les avais remarqués, dit Ennir, reconnaissant tout de même en son for intérieur la précision et la concision d'Algar.

Ils durent cependant, quelques instants plus tard, faire face à une alerte précise venant des appareils volants ourniens. Ce fut naturellement Algar qui prévint ses compagnons : une petite formation en triangle de trois

engins à propulsion chimique grimpait vers eux, les ayant, sans doute possible, repérés visuellement. La vitesse du tétramère était tombée à moins de deux mille kilomètres à l'heure, et les engins qui montaient à sa rencontre filaient à une vitesse un peu supérieure. Le ciel était clair et net, d'un bleu profond, ce qui expliquait que les astronefs Solariens eussent été décelés, alors qu'ils survolaient une mer d'un bleu tout aussi éclatant qui s'étalait dans un golfe arrondi creusé au sud du continent qu'ils venaient de survoler.

Ennir, toujours indécis, décida de prendre le large immédiatement, contre l'avis d'Algar et de Zinrat qui auraient préféré tester la vitesse limite des appareils ourniens au cours d'un simulacre de poursuite, et même leur armement pour le cas où, comme cela paraissait probable, ces engins auraient été des appareils militaires. Aussi le tétramère s'évanouit-il brusquement dans les profondeurs du ciel, après que ses quatre composants eurent passé fugitivement de leur tonalité doucement argentée à un éclat rouge cerise. Mais les Solariens avaient eu le temps de bien observer les caractéristiques extérieures de leurs poursuivants grâce aux écrans grossissants. Les trois appareils volants qui laissaient derrière eux de longues traînées pommelées de condensation étaient des mobiles effilés munis de courtes ailes en delta qui devait leur assurer, dans l'atmosphère épaisse d'Ourn, un minimum de stabilité en même temps que la surface portante nécessaire aux phases inertiques de leur vol. C'était effectivement des engins assez primitifs, d'une conception au demeurant jamais expérimentée sur Solar, où la trop faible densité atmosphérique avait éliminé dès les prémices l'usage des ailes pour celui de réacteurs à air comprimé.

Après une oblongue escalade dans la très haute altitude, le tétramère replongea vers la terre près de deux mille kilomètres plus loin vers le sud-est, au centre d'un vaste

continent triangulaire attaché au précédent par une mince bande de terre zigzagante. Ce continent était en son centre recouvert d'une immense forêt qui impressionna les Solariens, et bordé sur presque toute la longueur de sa côte ouest par une chaîne de hautes montagnes qui s'enracinaient parfois sur de très hauts plateaux semi-désertiques qui les intéressèrent fort, car ils leur rappelèrent la Solar d'avant. Ensuite... ils survolèrent le pôle Sud, puis des océans, et encore des océans, qui recouvraient au moins les trois quarts de la planète – chose qui étonnait également les habitants de ce monde sans eau ou presque qu'était Solar. Bien sûr, Ourn n'était pas pour eux une découverte, car lors de leur vie passée organisée pour la plus grande part autour de loisirs mécanisés et organisés, ils avaient tous visionné de nombreux films sur ce monde jadis sauvage. Mais aucune de leurs missions précédentes ne les avaient conduits sur cette voisine de l'espace, et la vision directe les emplissait d'un sentiment proche de la stupeur. Cependant, ce qui les impressionnait le plus était de constater que les Ourniens avaient littéralement envahi leur monde, de manière d'ailleurs étrange et anarchique, puisque à côté de villes énormes et fumantes et de bandes côtières ou de vallées grouillantes révélatrices d'un peuplement d'une densité fabuleuse, il existait de vastes espaces de forêts, de steppes, de savanes ou de montagnes complètement déserts.

Les Ourniens... Il ne faisait plus guère de doute, maintenant, pour les Solariens, que ceux qui avaient ainsi peuplé le monde bleu étaient véritablement des créatures autochtones. Avec le grossissement optique maximum, ils avaient pu observer les habitants des cités et des campagnes avec la même proximité que s'ils se fussent trouvés à une dizaine de mètres au-dessus de leurs têtes – bien que l'image fût tout de même un peu brouillée. Il s'agissait bien d'humanoïdes à leur ressemblance, mais leur peau semblait être d'un brun plus ou moins clair – qui

pouvait passer en certaines régions jusqu'au noir presque absolu - au lieu du jaune pâle ou vif qui était la pigmentation ordinaire des Solariens. De plus, ils portaient sur leur crâne une crinière plus ou moins longue qui semblait bien être naturelle... Évidemment, on pouvait toujours penser que des immigrants venus de Solar eussent subi au cours des âges des mutations importantes mais, sous réserve de vérifications ultérieures, les égarés du temps n'avaient maintenant plus guère de doute sur la nature des habitants d'Ourn.

Ils croisèrent encore plusieurs fois des appareils volants, mais ceux-ci ne firent pas mine de les poursuivre, leurs pilotes n'ayant sans doute pas aperçu les astronefs qui jouaient toujours avec les nuages ou le soleil. Le tétramère fit encore deux fois le tour complet d'Ourn, passant de l'hémisphère Sud à l'hémisphère Nord, de la face éclairée à la face obscure, que trouaient par plaques irrégulières les lumières des grandes agglomérations. La planète possédait un relief très varié, et les conditions climatiques diverses qui résultaient de ce fait ainsi que de l'inclinaison sur l'axe développaient à sa surface une infinité de nuances géographiques qui étaient en soi un spectacle. Par exemple, après le survol d'une immense île renflée de l'hémisphère Sud dont le centre n'était qu'un désert aride, se présentait tout un semis d'îles plus petites couvertes d'une jungle luxuriante ; puis se profilait, vers l'ouest, la frange du plus grand des quatre continents, que morcelaient de hautes montagnes, tandis qu'une longue île mince, plus à l'est, était presque entièrement constituée d'une agglomération urbaine tentaculaire d'où émergeait un curieux volcan conique au sommet enneigé. C'était beau et surprenant, mais les Solariens ne pouvaient tourner sans cesse et sans but ainsi. Zinrat, après avoir réglé avec l'ordinateur le problème du nouveau cartographiage d'Ourn (car en huit millions d'années, la planète avait subi quelques

modifications mineures), donna la première un écho de sa fatigue.

— Si nous retournions sur Solar, dit-elle.

Ennir consulta du regard, sur leur écran respectif, Algar et Bénit, puis acquiesça.

— Nous ferons le point là-bas. Rentrons.

Le tétramère monta en flèche vers le ciel, s'illuminant un bref instant selon la gamme rouge orangé-jaune, avant que la nuit de l'espace ne l'absorbe dans son silence.

Les Solariens ne se doutaient cependant pas qu'ils avaient été vus en plusieurs points du globe, et que leur passage allait provoquer quelques petits remous - à dire vrai très vite éteints.

WASHINGTON POST - Le 27 décembre 2003 RETOUR DES SOUCOUPES VOLANTES ?

Selon des sources bien informées, et bien qu'aucune information de caractère officiel n'ait été émise par les autorités militaires, des Objets Volants Non Identifiés ont été aperçus dans la journée d'hier au-dessus de notre pays. Plusieurs habitants de Peoria, dans l'Illinois, ont signalé, aux environs de 13 h 15, des cercles argentés qui auraient survolé la ville, volant vers le sud. Une demi-heure plus tard, c'est au-dessus d'Amarillo, en Oklahoma, que les engins furent aperçus. Enfin, et c'est le plus étrange, il paraîtrait probable que - malgré le silence des autorités militaires - trois chasseurs Super Cornet de la base de Grand Edwards, dans le Texas, aient un instant tenté de prendre en chasse les objets volants, sans succès semble-t-il.

Que faut-il penser de ces informations ? Si les témoignages diffèrent quant au nombre d'objets signalés - deux pour certains témoins, une dizaine pour d'autres - le

pointage horaire laisse apparaître que les O.V.N.I. ont survolé notre pays du Nord nord-est au Sud sud-ouest, parcourant environ deux mille kilomètres à une vitesse moyenne de trois mille kilomètres heure. La supercherie, l'illusion d'optique, paraissent devoir être écartées. Le plus probable est cependant que les divers témoins aient observé tout simplement le passage d'un de ces groupes de satellites multiples à orbite basse, comme en expérimente, dit-on, l'armée de l'air – ce qui expliquerait aussi le silence de ses porte-parole. À moins que les Martiens (que l'équipage d'Apollo XXX pourra saluer dans quelques semaines !) n'aient tenu à nous faire une visite amicale au lendemain de Noël...

* *

*

Les Martiens étaient retournés sur Mars.

Ils étaient les derniers Martiens de Mars : les derniers Solariens de Solar. Ils étaient las et indécis, ils regardaient défiler sur un écran spécifique qui était un des prolongements de l'ordinateur, les images automatiquement captées lors du survol de la planète bleue, cette planète qu'ils appelaient Ourn, mais que la plupart de ses habitants nommaient la Terre. Au-dehors, la nuit calme et froide de Solar, le désert criblé de cratères qu'aucun vent ne balayerait plus.

— Et voilà les Ourniens, laissa tomber Zinrat dans le silence morne qui s'était établi.

Elle fixa l'image.

— Ils nous ressemblent, c'est sûr, fit Algar. Mais ce ne sont pas des Solariens. Le contact sera difficile...

Sur l'écran, figée par l'arrêt sur l'image, une silhouette raccourcie, déformée par l'angle de vision insolite : un

Ournien, avec sa peau mate, sa crinière de poils couvrant son crâne et sa nuque, portant du cou aux pieds des vêtements artificiels de couleurs vives. Il avait été filmé dans une rue d'une des grandes cités – ces rues également parcourues par de multiples voitures assez semblables aux romobiles de leur propre civilisation engloutie par le temps – il était l'Étranger, l'ennemi peut-être.

Ensuite d'autres vues défilèrent, mais Zinrat ne tarda pas à stopper leur déroulement : plus personne n'avait vraiment envie de regarder.

— Si l'on en juge par le développement de leur technologie, dit Algar qu'une passion ardente semblait par moments soulever concernant les Ourniens – ce qui faisait brûler sombrement ses larges iris rouges, ces humanoïdes en sont à un stade historique équivalent à nos années 12 560 à 12 580 : tous leurs engins, terrestres comme aériens, sont à propulsion chimique ; ils n'ont pas encore maîtrisé la gravité... Ils commencent néanmoins à naviguer dans l'espace, témoin cette fusée qui se dirige vers Solar à la vitesse d'un scarnoul... Et, si j'en juge par les relevés que j'ai fait de particules radioactives provenant de récentes explosions nucléaires, ils n'ont pas dû atteindre encore le stade du gouvernement unique, puisqu'ils se préoccupent encore de tester des armes d'extermination rapide.

— Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ce déplacement dans le temps nous ait amené à côtoyer une race d'une planète voisine dont le développement en soit à un stade si proche du nôtre. Et qui aurait cru que dans un même système solaire...

— Il n'y a là rien d'impossible, ni même d'étonnant ! coupa Algar. Certains de nos savants, à notre époque, pensaient qu'Ourn abriterait un jour ou l'autre une vie intelligente. Ourn et Solar sont sœurs et ont eu un développement similaire. Mais notre monde étant plus petit et plus éloigné du soleil, il s'est asséché plus vite, et l'atmosphère a subi un plus grand coefficient de

déperdition. Je parle de la déperdition normale, et non pas de ce qui s'est produit après notre départ. Mais voyez : déjà de notre temps, Ourn avait une riche vie mammifère. Il était donc prévisible que l'évolution se poursuive jusqu'à l'aboutissement ultime de cette classe - l'humanoïde intelligent. Ceci précisé, il est vrai, Zinrat, que le hasard a bien fait les choses... Pour un déplacement dans le temps de quatre millions d'années - disons huit millions, pour en rester à Ourn - la marge d'erreur était fantastique ! Pensez que si nous avions émergé quelques milliers d'années plus tôt, nous aurions trouvé sur Ourn une civilisation très primitive, avec laquelle nos contacts n'auraient été que sommaires.

— Nous en revenons toujours à ce contact nécessaire, dit pensivement Ennir. Je ne sais pas pourquoi, mais j'éprouve une sorte de crainte à cette idée. Sans doute n'avais-je pas tes certitudes, Algar, et j'avoue que la seule pensée qu'Ourn abrite une civilisation si semblable à la nôtre me trouble profondément. Mais rien ne presse, hélas. Nous avons toute notre vie pour apprendre à connaître ce monde et ses habitants.

— Pourquoi les considérer comme obligatoirement hostiles ? repartit Zinrat qui mâchouillait encore une pâte élastique et parfumée puisée aux provisions de l'astronef.

— Je rejoins ici les observations d'Algar... Ces particules radioactives qui indiquent l'emploi récent de bombes, ces appareils volants qui étaient certainement militaires... Nous devons être prudents, c'est tout. Il est étrange, voyez-vous, que nous ayons été projetés d'un monde et d'une époque où la guerre menaçait, pour rencontrer un autre monde, en un autre temps, où le même fléau menace. La guerre est-elle une donnée universelle ?

— Ce peut être une donnée universelle tant que l'injustice est universelle.

C'était la petite voix de Bénit. Ennir fut une fois de plus surpris par la sagesse de ses propos. La jeune Solarienne

parlait rarement, mais lorsqu'elle ouvrait la bouche, ce n'était certes pas pour ne rien dire.

— Vas-tu encore nous parler de ces pauvres malheureux esclaves des pôles ? jeta Algar d'un ton rogue.

— Voyons ! Ne recommencez pas ces querelles, s'interposa Zinrat. Le Solar que nous avons connu est loin, et les problèmes qui s'y rapportent ont sombré avec lui. D'ailleurs n'est-il pas temps d'aller dormir ? Demain...

— Demain, justement ! dit Ennir. Il vient de me venir une idée. Ne croyez-vous pas qu'il est stupide de faire continuellement ces allers et retour entre Solar et Ourn ?... Nous revenons ici, mais pour quoi faire ? Pleurer sur un monde mort qui ne peut plus rien nous apporter, que des regrets... D'autre part, n'oubliez pas que nos réserves de multrador ne sont pas éternelles. Si peu que nous en dépensions, que ferons-nous lorsque nous serons à court de minerai ? Il n'existe plus de base où nous ravitailler. Je vous propose donc de nous installer définitivement sur Ourn...

Des mouvements divers accueillirent cette proposition, qu'Ennir interrompit d'un geste.

— J'ai l'air de me contredire ? Mais réfléchissez... Il ne s'agit pas de débarquer de nos astronefs en plein cœur d'une cité ! Vous savez bien que, malgré le surpeuplement étonnant dont souffre cette planète, il existe néanmoins à sa surface d'immenses étendues désertes ou presque. C'est là qu'il nous faut aller... D'ailleurs j'ai même une idée précise. Vous vous souvenez de ces hauts plateaux situés en bordure de ce continent qui s'appelle... qui s'appelle Karfir – selon notre cartographie. C'est un endroit presque désert, qui nous a rappelé Solar, et où la densité de l'atmosphère peut nous convenir. Que diriez-vous de gagner demain un endroit particulièrement abrité de ces plateaux, et d'y installer une base... disons, prolongée ?

Quelques instants de discussion suivirent la proposition d'Ennir, mais il avait d'ores et déjà gagné à sa cause ses compagnons. Ils revirent défiler sur l'écran les vues des

plateaux en question, ce qui ne fit que fortifier leur décision nouvelle. Puis, bien que le jour fût encore à son milieu sur le méridien de Solar où ils s'étaient posés, les naufragés se séparèrent pour aller dormir, car le sommeil pesait à nouveau sur eux. Algar disparut par le sas vers son propre astronef, Zinrat gagna sa niche à dormir, l'air absent, l'esprit sans doute plein de la présence de Tonir Elgane qu'elle ne reverrait plus.

Ennir et Bénit Sultra restèrent seuls.

— Pourquoi regagner ton N. 30, Bénit. Reste ici. Reste ici avec moi. Je... tu sais que désormais, la population de Solar est réduite à quatre personnes. Nous devons vivre ensemble et, peut-être...

Les yeux joliment bleus de la jeune fille se fixèrent sur Ennir. Pour la première fois, il la vit sourire vraiment.

— Tu es gentil, Ennir. Je comprends très bien ce que tu veux dire. Et ta présence ne m'est pas indifférente... Je resterai avec toi, ce soir, et tous les autres soirs si tu le désires...

— Si je le désire !

Ennir prit impulsivement les mains de Bénit dans les siennes. La chair de la jeune Solarienne était tiède sous ses doigts, une veine palpitait sous sa paume.

— Je me suis senti attiré par toi dès que je t'ai vue. Mais tu es si lointaine, si silencieuse... Je pensais... que peut-être tu avais laissé quelqu'un en arrière, perdu dans le temps... Quelqu'un à qui tu tenais.

— J'ai laissé dans le temps d'innombrables Solariens à qui je tenais, dit Bénit un peu énigmatiquement. Mais toi tu es là...

— Je suis là, fit Ennir en écho.

Ils se dirigèrent vers la niche à dormir, dans la spirale bleue de l'astronef. Les rayons sustentateurs les saisirent doucement, ils s'allongèrent mollement dans le vide apparent, comme retenus par d'invisibles fils d'araignée.

Ennir caressa la joue de Bénit, qui retint sa main contre son visage.

— Je ne sais rien de toi, je ne sais rien de ta vie d'avant, quels étaient tes goûts, ni même où tu habitais... Tu es très mystérieuse, acheva-t-il en riant silencieusement.

— Je te parlerai de moi un jour, peut-être. Mais quelle importance, maintenant ? Le passé a été englouti. Et cela vaut peut-être mieux...

— Tu étais très affectée par ces bruits de guerre, n'est-ce pas ?

La jeune fille ne répondit pas, rapprocha seulement un peu plus son visage de celui de son compagnon. Dans leurs iris, des lueurs maintenant dansaient. C'était un rite de communication intime, réservé à ceux qui s'engageaient l'un l'autre. Les Solariens ne connaissaient pas le baiser, mais dans leurs yeux si larges, ovales, à la surface bombée, ces yeux faits pour résister aux radiations actiniques qui traversaient la mince atmosphère de la planète, pouvaient naître de subtiles irisations qui étaient le reflet de leurs émois intérieurs.

Ils s'endormirent ainsi, yeux contre yeux, la main d'Ennir toujours posée sur la joue de Bénit. Chez un Solarien, le désir sexuel est très long à venir, et c'est un processus uniquement tourné vers la fécondation. Il n'en était pas encore question – le serait-il jamais ? – chez les deux jeunes spationautes. Ils appartenaient à une race sur le déclin, étaient nés sur une planète pauvre qui avait résolu à sa manière, pour ses habitants, le problème de la régulation des naissances...

* *

*

Ils repartirent après une dizaine d'heures de sommeil, alors que sur Solar c'était la nuit gonflée d'étoiles, si semblable à la vraie nuit de l'espace à cause de l'extrême ténuité de l'atmosphère. Le tétramère passa au large de la pesante fusée ournienne sans s'en inquiéter, atterrit deux heures plus tard sur le haut plateau du continent nommé Karfir, dans une petite vallée adjacente, déserte et rocheuse, tranquille, beige et jaune avec de grandes ombres violettes. C'était le milieu de la journée. Les quatre astronefs s'étaient alignés le long d'un bec granitique en surplomb qui leur procurait une quasi-invisibilité, pour le cas bien improbable où un appareil volant ournien serait passé juste au-dessus de la vallée. Ennir fut le premier à sortir de son P. 56. En spatiandre, mais sans casque. Il fit quelques pas dans la poussière jaune, portant le goulfag sur son bras gauche, respira plusieurs fois à pleins poumons. Puis il fit un signe du bras vers les disques argentés, lançant en même temps dans son communicateur :

— Vous pouvez sortir... On respire !

Quelques séquentes plus tard les trois autres Solariens étaient près de lui, foulant à leur tour la poussière étrangère de cette planète étrangère où ils avaient choisi de vivre désormais. Bien sûr, Ennir avait attentivement analysé les résultats fournis par l'ordinateur quant à la composition de l'atmosphère ournienne et les virus et bactéries qu'elle charriait. À cette altitude, un peu plus de 4000 mètres au-dessus du niveau de la mer, la densité de l'air n'était que d'un dixième de ce qu'elle était précisément à la hauteur des océans, et cela correspondait à la pression moyenne sur Solar – avant que le mystérieux cataclysme n'en fasse une planète morte. Certes, et même dans ces conditions, l'atmosphère était légèrement plus riche en oxygène et surtout en azote, à cause de l'abondance de la masse végétale d'Ourn. Mais cela n'était pas gênant, de même que la présence de rares micro-

organismes répertoriés, et dont le filtrage par radiations bactéricides dont ils bénéficiaient automatiquement dès qu'ils pénétraient dans les astronefs les débarrasseraient aisément. Bref, ils pouvaient vivre dans cette haute vallée, alors que Solar les avaient rejetés ! Restait le problème de la pesanteur, car sur Ourn, les Solariens pesaient presque trois fois leur poids. Mais ils s'habitueraient peut-être et, en attendant, ils pouvaient toujours garder leur spatiandre dégravité pour circuler à l'extérieur. La situation était bonne et Cézir en était particulièrement consciente, semble-t-il ; le long animal mauve avait rapidement sauté hors des bras de son maître et, rampant sur ses huit pattes, peu agile à cause du surcroît de pesanteur mais ne paraissant pas trop en souffrir, il ne tarda pas à disparaître dans un lit de maigres broussailles roussies qui surgissait d'entre les pierres. Quand il reparut, il tenait entre ses mâchoires minces un insecte à élytres beiges qu'il était en train de décortiquer avec ses petites dents aiguës. Ennir sourit.

— Cézir a même trouvé à manger. Elle a plus de chance que nous...

Le soleil jaune et brillant, trop chaud, tapait dru sur les crânes glabres des Solariens. Le jeune pilote, tenant Bénit par la main, la tira vers les astronefs, afin de se réfugier à l'ombre du promontoire jusqu'à ce que le jour baisse et qu'il fasse plus frais. Ennir se sentait bien, son âme était en repos, son cœur joyeux, son corps indolent. Il lui semblait, tout à son nouveau bonheur, que rien ne pressait plus, qu'ils avaient tout le temps qu'il leur fallait pour explorer cet étrange monde qui s'offrait à eux et qui ne l'effrayait plus. Le temps, c'est vrai, ils en avaient...

Il jouait avec la main de la silencieuse Bénit, laissant son regard se perdre sur les pentes caillouteuses de la mince vallée qui les enserrait sous la chape intensément bleue du ciel, lorsqu'un cri d'Algar le fit sursauter.

— Attention ! criait le lieutenant-escorteur. Un Ournien approche !

* *

*

Pedro Buchuan avait vu glisser dans le ciel, vers la direction du couchant, les quatre disques superposés. Il n'en avait été qu'à moitié étonné. Parfois des avions militaires rugissant survolaient les plateaux, effrayant ses trois vigognes à moitié sauvages qui s'enfuyaient alors sur plusieurs kilomètres et qu'il devait rabattre vers le pré maigre et raboteux où se dressait sa maison de pierres plates méticuleusement entassées. Buchuan n'avait jamais songé à faire un enclos, et d'ailleurs avec quoi l'aurait-il dressé ? Sur l'Altiplano, il n'y avait pas de bois, et faire un mur en pierre aurait été pénible pour un résultat qui n'en valait pas la peine : il finissait toujours par rattraper les vigognes, qui étaient son unique raison de vivre dans un tel isolement. Au printemps et en automne, les farouches et timides animaux au long cou lui donnaient leur laine, et en toute saison leur lait, avec lequel il faisait de larges fromages mous et amers qu'il allait vendre une fois par semaine au marché de Cotabambas, à huit heures de marche dans la vallée où coulait l'Apunimac.

Oui, la vie de Pedro Buchuan était paisible dans sa dureté. Pourquoi ces avions tout ronds venaient-ils le troubler ? Il y avait toutefois quelque chose de bizarre, en eux : ils ne faisaient pas le moindre bruit, ils avaient disparu derrière un pan de colline sans plus faire siffler l'air qu'un esprit vagabond, et les vigognes n'avaient même pas pointé leurs oreilles mobiles vers l'endroit où les engins étaient tombés. C'était étrange. Étrange, mais pas vraiment inquiétant. Il y a tant d'inventions nouvelles de par le

monde – des inventions qui, la plupart du temps, ne servent à rien, qu'à déranger l'ordre des choses.

Les quatre disques avaient peut-être atterri tout à côté. Oui, ils avaient peut-être atterri. Pedro Buchuan mit une demi-heure à se décider. Mais au bout d'une demi-heure, il se mit en marche vers la falaise derrière laquelle les engins silencieux avaient disparu, une main passée dans l'ouverture de son poncho, l'autre balançant sa canne sculptée achetée il y avait longtemps dans une boutique de Cuzco – un jour entier de marche après avoir traversé le grand plateau de Tihuanaco – Cuzco où il se rendait une ou deux fois l'an.

Pedro Buchuan était un solitaire. Son épouse, Amalia de son nom chrétien, était morte sept... huit... neuf années auparavant, et ses deux fils qui avaient atteint l'âge d'homme étaient successivement descendus travailler dans la vallée de l'Apunimac, aux plantations d'orge. Mais Pedro ne se plaignait pas de la solitude, et c'était d'ailleurs un mot qui n'avait aucune signification pour lui. De son pas tranquille, il grimpa sur la pente à 45° de la colline escarpée, le bout ferré de sa canne sonnant sur les rochers. Il souffla un instant sur l'arête, contemplant sans surprise les quatre disques argentés alignés dans l'ombre d'un surplomb granitique, à un kilomètre en dessous de lui, et les minuscules silhouettes humaines qui se détachaient sur le ravinement ocre.

Puis il descendit.

* *

*

— Qu'est-ce qu'on fait ? souffla Ennir qui, avec Bénit, était venu rejoindre Algar et Zinrat devant les astronefs.

Loin devant eux, une petite silhouette humanoïde, apparue l'instant d'avant sur la crête qui leur faisait face, descendait la pente ensoleillée de la colline dans leur direction.

— C'est l'occasion rêvée pour examiner de près un Ournien ! s'exclama Algar. Voir enfin comment ils sont constitués ! Ce qui nous sépare d'eux, ce qui nous rapproche !

— C'est un peu trop tôt pour moi, mais... puisqu'il vient si obligeamment vers nous, je crois que tu as raison. Mais comment se faire comprendre de lui ?

— Mais quelle importance ! rugit Algar que l'excitation faisait trépigner sur place. Il ne s'agit pas de communiquer. Nous verrons cela plus tard ! Il s'agit simplement de l'examiner !

— Tu ne voudrais pas dire... de force ? jeta Ennir, inquiet de l'exaltation qui avait saisi son compagnon.

— De gré ou de force, nous verrons bien. Ce n'est qu'un étranger, un autochtone sur des millions ou des milliards ! Ce n'est pas un Solarien !

— Si tu permets, jeta Ennir sèchement, nous allons tout de même essayer de ne pas l'effrayer...

Il s'avança au-devant de ses compagnons, agitant lentement les bras devant lui, paumes ouvertes, dans un geste qu'il fallait espérer universel de bienvenue pacifique.

Là-bas, l'Ournien approchait toujours, il était maintenant à mi-pente. Ennir s'assura d'un coup d'œil que ses trois compagnons agissaient bien comme lui. C'était exact. Même Algar, les yeux fixes et la bouche ouverte, agitait les bras en progressant sur ses talons. Alors Ennir lança de sa voix claire et musicale un appel qui se voulait une invite pour l'étranger. Zinrat, puis Bénit, joignirent leur voix à la sienne. Sur la pente, l'Ournien s'était arrêté. « C'est un jour historique », pensa fugitivement Ennir : pour la première fois, des Solariens prennent contact avec une autre race intelligente. Mais ses pensées furent balayées au

moment où l'Ournien, faisant brutalement demi-tour, commençait à regrimper la pente avec bâte.

— Grand Émir ! rugit Algar. Il s'enfuit.

— Nous lui avons fait peur, c'est stupide..., jeta Ennir. Eh bien laissons-le aller...

— Pas question ! Pour qu'il prévienne d'autres Ourniens que nous sommes ici ? Maintenant c'est notre sécurité qui prime !

Le bouillant Solarien se lança en avant, faisant d'étranges bonds sur le sol irrégulier, à cause du système antigravité de son spatiandre qui, impuissant à supprimer totalement son poids, lui communiquait tout de même une fausse légèreté inhabituelle et pleine de traîtrise. Au bout de quelques enjambées, Algar se reçut mal sur une roche arrondie, s'étala dans une posture grotesque. Ennir ne put s'empêcher de sourire. Là-bas, l'Ournien, qui progressait à une allure étonnamment rapide, atteignait presque la crête.

— Algar..., commença Ennir.

Mais le lieutenant s'était relevé, revenait maintenant sur ses pas. Sans faire mine d'écouter le jeune pilote, il courut, toujours semblant se débattre dans l'armature métalloïdique qui l'aidait à vaincre la gravité trop forte, vers son N. 30 dont il escalada la rampe d'accès avant de disparaître dans le sas.

Ennir, indécis, n'avait pas réagi. Lorsque l'astronef tangua et que le champ solénoïdal brusquement remis en place arracha au sol une nuée de grains de poussière qui restèrent en suspension autour de lui, pris dans la nasse magnétique, il ne put que crier un « Non ! » dérisoire. Et déjà le N. 30 s'arrachait du sol, survolait les trois Solariens hébétés, fonçait en silence vers la crête de la colline où la petite silhouette de l'Ournien venait de disparaître.

* *

*

Le Diable !

C'était le Diable - ou, tout au moins, ses démons ! Ils étaient venus sur terre pour l'enlever, lui, Pedro Buchuan. Cela ne faisait pas de doute. C'est pourquoi il courait à perdre haleine sur la pente dangereuse qui descendait vers sa maison, manquant à chaque pas de trébucher et de choir sur les rochers coupants qui hérissaient la colline.

De loin, il avait cru que c'était des hommes. Des pilotes de l'armée, peut-être. Mais quand il s'était approché et qu'il avait vu ces grosses têtes rondes et jaunes émergeant de ces vêtements verdâtres et brillants, la peur l'avait saisi de sa main de glace. Ce n'étaient pas des hommes faits de la main de Dieu. C'étaient... c'étaient des démons. Et lorsque les démons s'étaient mis à crier, avec leur voix aiguë, ce qui ne pouvait être que des formules incantatoires et blasphématoires destinées à capter son âme, Pedro était sorti de sa paralysie, avait pris ses jambes à son cou et était remonté à contre-pente aussi vite qu'il le pouvait.

Maintenant, il était à l'abri de la colline, il courait vers chez lui. Chez lui, il prierait devant son petit autel consacré à la Vierge et à quelques Saints mineurs, dont les figurines fabriquées par lui en boue séchée avaient certains traits des vieilles idoles aztèques - et le Diable l'abandonnerait peut-être définitivement. Pedro Buchuan avait été élevé chrétiennement, et c'est en chrétien qu'il se défendrait contre l'invasion du surnaturel. Mais comme il en était à ces pensées, sa cheville heurta une arête tranchante, il poussa un bref cri de douleur, s'abattit en avant, et roula sur quelques mètres dans la caillasse.

— Sainte-Marie, priez pour moi..., dit-il tout haut, en se relevant.

Sa figure était marbrée de longues estafilades rouges qui commencèrent à saigner. Mais il n'y prit pas garde. Il jeta un coup d'œil vers la crête de la colline, distante de quelques centaines de mètres. Rien n'y apparaissait. Il souffla de soulagement et, comme il allait reprendre sa

descente, une étrange sensation l'envahit. Son corps s'était mis à le picoter, comme si une nuée d'insectes invisibles étaient au travail dans sa chair avec de minuscules mandibules. Il se frotta l'avant-bras, et s'aperçut au même instant que le soleil n'illuminait plus le sol sous lui. En fait, il se trouvait au centre d'un grand cercle d'ombre, comme si un nuage épais se fût d'un seul coup matérialisé au-dessus de sa tête. IL leva les yeux, et le cri d'horreur qui enfla dans sa gorge ne put même pas franchir ses lèvres.

Une gifle énorme claqua sur lui, atteignant en même temps toutes les cellules de son corps. En un ultime éclair de conscience il se sentit précipité vers le sol, comme plaqué par un poids gigantesque, mais il était déjà mort quand ses dents sonnèrent sur les cailloux.

* *
*

— Je ne pensais pas que ça le tuerait, répétait pour la troisième fois Algar. Je ne voulais pas le tuer. Je voulais l'observer vivant. Mais ces êtres sont peut-être beaucoup plus fragiles que nous, ou alors celui-ci était vieux et usé, et son cœur n'a pas résisté. Son cœur n'a pas résisté, oui, c'est sûrement cela.

— Je ne te demande pas de compte, souffla Ennir avec lassitude. Je suis persuadé que tu n'as pas voulu le tuer. D'ailleurs tout ce qui s'est passé est de ma faute. J'aurais dû t'interdire de le poursuivre avec ton N. 30.

Algar fixa un instant le jeune pilote, mais ne répondit rien. Il était persuadé de sa bonne foi. D'ailleurs Ennir Torn, tout capitaine qu'il fût, manquait d'expérience, et était un peu trop porté à donner des ordres en toute circonstance. Lui, Algar Worom, en tant que lieutenant-escorteur, était responsable de la sécurité du tétramère, et

il entendait bien faire valoir ses droits. Quant au dernier incident... eh bien c'était un accident regrettable, un point c'est tout. Le seul moyen pratique d'arrêter l'Ournien qui fuyait était d'inverser pendant une fraction de décime le gradient de gravité de son astronef, afin que toute la masse de son appareil soit précipitée vers le sol – ce qui était propre à assommer n'importe quel être vivant. Seulement l'Ournien n'avait pas été assommé ; il était mort. Il était maintenant couché sur la table d'opération du bloc médical de l'astronef d'Algar. Son corps n'avait subi aucun dommage, car le poids de l'astronef avait pesé sur lui trop brièvement pour que les organes aient pu être lésés ; et cela fortifiait Algar dans sa supposition : l'Ournien était vieux, il avait eu peur, son cœur avait lâché. Mais Algar, au fond de lui, était en même temps content de cette bévue : l'étranger étant mort, il allait pouvoir en faire l'autopsie, ce qui, bien plus qu'une observation extérieure, pourrait les renseigner sur l'évolution suivie par ces êtres...

Ils avaient couché celui qui s'était appelé Pedro Buchuan sur la froide et roide table en métal surplombée par des mécanismes complexes du bloc médical, après lui avoir retiré tous ses grossiers vêtements de fibre animale. Et, si quelqu'un avait pu avoir encore un doute sur l'origine autochtone des Ourniens, ce doute était maintenant définitivement enterré. La créature était grande, bien plus grande qu'un Solarien, et lourde en proportion : l'Ournien faisait deux fois la taille et trois fois le poids d'Ennir ou d'Algar, ce qui était le signe indéniable que son évolution avait été le fruit d'un monde plus vaste que Solar, à la gravité plus dense... Sa peau était brune, couleur de terre cuite. Mais les Solariens savaient que différentes nuances existaient quant à la pigmentation épidermique des Ourniens, preuve que la vie humanoïde s'était développée suivant plusieurs souches. L'Ournien possédait évidemment de longs poils noirs sur le sommet du crâne, et une touffe localisée au bas du ventre, mais une observation avec un

léger grossissement permettait de découvrir que tout son corps était en réalité couvert d'un très fin duvet. C'était, selon Algar, la preuve que les Ourniens étaient encore une race jeune, les caractères mammifères secondaires tels que les poils devant fatalement disparaître à la longue – il n'y avait qu'à comparer avec un Solarien ! Autre preuve de la jeunesse de la race : la taille des organes sexuels (l'Ournien était un mâle), nettement plus développés que ceux d'un Solarien de même sexe...

— Je m'en vais maintenant effectuer l'autopsie... dit calmement Algar après qu'il eut détaillé, pour ses compagnons, les caractéristiques extérieures de sa victime. N'ayez crainte, ajouta-t-il avec un rien de suffisance, j'ai passé ma vie à étudier la médecine et la biologie... C'était ma distraction préférée.

Aussitôt, différentes pinces et scalpels se mirent à l'œuvre sur le corps étendu, qui fut bientôt ouvert de haut en bas comme un fruit mûr. Fascinés, Ennir, Bénit et Zinrat regardaient les chairs rouge vif se détacher en lamelles, des organes grisâtres et puants être délicatement mis en pièces, le crâne chevelu se séparer en deux cosses pour exposer à leur vue les mystérieux hémisphères du cerveau. Le bloc médical bourdonnait imperceptiblement et, malgré les déclarations de compétence d'Algar, c'est lui qui faisait tout le travail : et bientôt, de ce qui avait été un être vivant, ne restait plus que des fragments d'os et de viande qu'Algar remuait et grattait encore avec une longue tige nickelée.

— Voyez, disait-il, comme les poumons sont réduits par rapport aux nôtres. L'air est plus riche sur ce monde. Par contre, pour la même raison, le cœur est plus volumineux, car la circulation est plus rapide. Et remarquez l'épaisseur des os de la colonne vertébrale et des membres inférieurs... La gravité influe toujours sur leur développement.

Algar était intarissable et, malgré le dégoût de voir ainsi découpé devant lui ce qui avait été un être vivant leur

ressemblant, Ennir était impressionné par la passion brûlante qui habitait son compagnon. Au début du voyage, Algar lui avait été immédiatement sympathique, à cause de son assurance et de sa volubilité. Puis, pour les mêmes raisons, il avait commencé, sinon à détester le lieutenant, du moins à éprouver pour lui un sourd ressentiment. Maintenant... il ne savait plus ! Mais l'être humain est si complexe et si déroutant... Lui-même, Ennir, était-il au-dessus de toute critique ? En faisant un examen de conscience approfondi, il savait bien qu'il possédait de peu flatteurs traits de caractère. Par exemple, il avait tendance à être trop autoritaire dans certains cas, et dans d'autres il manifestait une indécision proche de l'effolement... Mais il fallait faire avec ce qu'on était - avec ce qu'ils étaient tous les quatre, naufragés forcés désormais de vivre ensemble, de survivre ensemble.

Les jours qui suivirent l'accident et l'autopsie furent calmes et sans histoire. Aucun autre Ournien ne se montra, et de courtes explorations à pied leur confirma le fait que cette région était déserte. Par une curieuse coïncidence cosmique, les jours d'Ourn et ceux de Solar correspondaient, à quelques séquentes près, et les exilés, confrontés à un rythme solaire auquel ils étaient habitués, pouvaient vraiment avoir l'illusion de se trouver chez eux. Ils respiraient un air qui leur brûlait un peu les poumons mais qu'ils préféraient à l'atmosphère artificielle de leur spatiandre, et ils se préoccupèrent surtout, ces premiers temps, d'explorer les collines et les vallées encaissées qui plissaient le sol autour d'eux, et où Cézir ne se lassait pas de chasser les petits insectes et les lézards raboteux qu'elle pouvait y débusquer. Les ordinateurs couplés des vaisseaux accumulaient les données sur ce nouveau monde - composition de l'air et du sol, pesanteur, magnétisme, radiations diverses - et ils ne firent que de rares sorties aériennes, qui n'avaient encore pour but que de préciser la cartographie des continents.

Ce ne fut que le neuvième jour que l'effrayant mécanisme de l'univers se remit en route, prouvant aux naufragés qu'ils avaient été saisis par une force en sommeil qui ne se décidait pas à les lâcher.

CHAPITRE V

C'était le matin. Algar et Ennir avaient décidé de démarrer le programme d'exploration aérienne systématique, continent par continent, pour lequel les Solariens s'étaient décidés, étant entendu qu'ils n'avaient plus rien d'important à découvrir sur place : ils étaient descendus jusqu'à la cabane du malheureux Ournien où, à part les trois animaux à long cou qui rôdaient autour et les avaient un moment intrigués, ils n'avaient rien trouvé de bien intéressant, sinon les signes évidents d'un sous - développement technologique qui rompait étrangement avec ce qu'ils avaient pu observer du haut des cieux en d'autres endroits de la planète. Mais ils savaient déjà qu'Ourn, contrairement à Solar qui s'était développée à peu près harmonieusement sur toute sa surface, possédait des étendues habitées noyées dans la technique et la richesse, alors qu'en d'autres endroits la ville n'y différait guère de ce qu'elle avait dû être mille ou deux mille ans auparavant...

Donc Ennir, après avoir effleuré de la main celle de Bénit, avec qui il partageait toujours ce bonheur sans bruit et sans grands signes extérieurs qui était le propre de leur peuple, s'apprêtait à gravir le plan incliné qui conduisait au cœur de son astronef quand... quelque chose se produisit. Un vertige, une sorte de tremblement aussi bien extérieur, dans la densité de l'air, qu'intérieur, dans son corps qui lui sembla subtilement tordu, retourné comme un vieux vêtement. Mais il n'eut pas le temps de s'appesantir sur ces sensations étranges car elles cessèrent aussitôt apparues, comme si elles n'avaient été que le produit de son

imagination. Il eut pourtant un hoquet d'effarement quand il se rendit compte de ce qui était arrivé réellement, et qui ne pouvait pas, cette fois, être mis sur le compte d'une illusion passagère.

L'instant d'avant le soleil brillait dans un ciel sans nuages, et maintenant c'était la nuit pointillée d'étoiles. Dans l'ombre vaste et chaude, Ennir fixa un moment Zinrat, qui l'avait précédé dans le P. 56 mais venait d'en ressortir en courant. Il eut un rictus invisible dans l'obscurité. Il avait compris presque immédiatement, cette fois.

— Tu sais ce qui vient de se produire ? demanda-t-il. Nous venons à nouveau de glisser dans le temps...

* *

*

La bande de l'imprimante se froissa entre les doigts d'Ennir.

Les trois autres étaient réunis autour de lui, pressés contre lui, la marque profonde d'une peur sourde et lourde imprimée sur leur visage. Le temps... C'était un ennemi impalpable, incompréhensible, à la fois indifférent et obstiné, qui venait à nouveau de frapper alors qu'ils croyaient bien avoir échappé à sa furie aveugle. Et le sentiment d'être à la merci de cette force qui les dépassait, qui pouvait les projeter n'importe où - ou plutôt, n'importe quand - les terrorisait plus que n'importe quel autre danger tangible qu'ils auraient pu, sinon combattre, du moins voir venir. De plus, rien dans l'expérience historique des Solariens ne les avait préparés à cette confrontation terrible. Le temps, jusqu'alors, avait été cette donnée stable dont le cours se confond avec celui de la vie. Et brusquement, pour eux seuls, le temps avait explosé. C'était une sensation abominable, et l'explosion lente qui se

faisait dans leur esprit produisait un écho plus terrifiant encore que celui du cataclysme physique.

Pourtant, cette fois, le soubresaut du temps avait été ridiculement mesuré...

— Nous n'avons pas avancé, dit Ennir. Nous avons reculé. Oui... nous avons fait un petit bond dans la direction de notre point de départ. Oh ! Un tout petit bond... Douze années ourniennes. Ou plutôt, étant donné que nous sommes « arrivés » ici en hiver et que nous sommes maintenant en plein été, onze ans et demi...

— Mais qu'est-ce qui peut expliquer cela ? gronda Algar dont la figure sévère s'était complètement défaite.

Ennir échangea un regard avec Zinrat, avec qui, un peu plus tôt, il avait échangé quelques idées hâtives.

— Tu as une théorie plus élaborée que la mienne, Zinrat... Peux-tu creuser ton idée ?

— Ce n'est pas une théorie... Disons que c'est une impression, une déduction qui me semble logique, si vous voulez. Nous ne savons pas, et nous ne saurons probablement jamais ce qui s'est produit dans la trame du temps... Mais disons pour simplifier qu'il s'est produit une « explosion » dans le temps, et que cette explosion nous a projetés dans le futur. Cela a produit une perturbation importante dans l'espace-temps. Une perturbation peut-être trop importante pour que les forces complexes qui régissent le mécanisme du cosmos n'en aient pas été bouleversées. Vous savez que dans l'univers tout est stable, et que surtout tout a tendance à reprendre sa place. C'est même une des lois essentielles de la cosmophysique. Eh bien imaginez que la force qui nous a lancés dans le futur ait maintenant tendance à « reprendre sa place »... Imaginez qu'après avoir été lancés en avant, nous soyons ramenés en arrière...

— Comment ?... Tu voudrais dire..., hésita Algar. Tu voudrais dire que nous allons être ramenés à notre point de

départ ? Que nous allons reparcourir en sens inverse plus de quatre millions de nos années !...

— Je n'ai pas dit cela ! protesta Zinrat avec un sourire pensif. Et le fait que cette fois nous ayons si peu bougé va même contre cette déduction. Peut-être n'avons-nous subi qu'un minime contrecoup de cette force qui nous a propulsés dans le futur. Peut-être cela va-t-il s'arrêter là... Mais peut-être aussi le mouvement de recul va-t-il s'amplifier, et allons-nous être ramenés à notre temps de départ par rétractions successives... Ou peut-être allons-nous être projetés plus loin encore dans le temps. Seule l'expérience nous le dira ! conclut-elle en haussant les épaules.

— Tu nous ouvres là..., murmura Algar d'un ton pénétré..., des horizons fabuleux !

Et déjà son œil rouge brillait de son éclat habituel.

Mais le silence, tout de même, pesa un long moment, tant les théories de Zinrat étaient fantastiques. Fantastiques mais... c'était tout de même une explication qui possédait les séductions de la logique. Et dans leur situation, c'est bien de logique que les naufragés avaient le plus besoin.

Ce fut cette fois Bénit qui rompit le silence figé.

— Il faut vraiment essayer de savoir ! dit-elle avec force. Ne pas attendre que l'inconnu nous tombe dessus. Nous devons réagir... Nous avons de puissants ordinateurs à notre service. Mettons-les au travail sans relâche. Ce que nous ne pouvons pas comprendre, eux le débrouilleront peut-être ! Au lieu d'attendre que le temps nous saisisse et nous expédie à l'improviste on ne sait quand, peut-être pourrions-nous prévoir ces mouvements de rétractation. Et, qui sait, peut-être pourrions-nous les domestiquer !

Elle fixa avec espoir Zinrat, qui resta muette, puis Ennir.

— Tu es épatante, Bénit, dit-il en souriant. Nous sommes prêts à nous abandonner au désespoir, et tu nous remets dans le droit chemin. Je pense effectivement que nous

devrions essayer de compter un peu plus sur les ordinateurs. Cela n'a rien donné la première fois, mais nous n'avions alors aucune donnée, aucune théorie à leur proposer. Maintenant, grâce à toi, Zinrat, nous pourrions au moins les lancer sur des pistes. Qu'en dis-tu ? Tu es meilleure mathématicienne que moi...

— Je veux bien essayer, dit-elle après un instant de réflexion. Mais ne vous faites pas trop d'illusions...

Une discussion eut lieu peu après, pour savoir si les recherches sur la nature et les effets de la translation temporelle devaient influencer sur leur programme d'exploration systématique d'Ourn. Algar était naturellement pour la poursuite des survols, Ennir pensait qu'il n'était guère prudent de prendre l'air ou de se séparer, alors qu'ils étaient menacés par d'imprévisibles phases de rétractation du temps. Cependant, ce fut Algar qui l'emporta.

— Voyons, disait-il (d'ailleurs soutenu par Zinrat), notre première translation temporelle a eu lieu en vol, et nous n'en avons pas subi de dommage corporel ou mécanique. D'autre part le mouvement – si nous pouvons appeler cela un mouvement ! – nous affecte nous et nos appareils, mais pas l'environnement. Même si nous sommes pris séparément par une rétractation du temps, nous ferons un « voyage » de même durée, et nous nous retrouverons à la sortie !

Le robuste bon sens d'Algar eut raison de la prudence timorée d'Ennir. Et ce fut lui qui, seul dans son N. 30, fit de fréquents survols du continent où les Solariens s'étaient ancrés. Il en revenait enthousiasmé, et ses compagnons visionnaient le soir les films qu'il avait pris dans la journée.

Laissant Zinrat à ses calculs, qui s'avéraient longs et complexes, Ennir et Bénit avaient repris leurs promenades à pied dans les environs. Quand ils n'allaient pas loin, ils se hasardaient à sortir sans spatiandre, mais l'effort d'avoir à affronter une gravité trois fois supérieure à celle qui avait

modelé leur corps et leurs muscles était fort éprouvant, et ils ne tardèrent pas à abandonner l'idée de pouvoir s'y habituer à la longue. Heureusement, ils pouvaient sortir sans casque, et ceci compensait cela.

Un jour, ils grimpèrent jusqu'au sommet de la crête qui faisait face à l'abri naturel des vaisseaux. Loin sur la plaine, une petite silhouette humanoïde faisait une tache brune sur l'ocre du sol, près d'un petit tumulus en pierre. Ennir désigna du doigt cet Ournien solitaire. C'était Pedro Buchuan, l'Indien Bolivien qu'Algar avait tué par maladresse, ou plutôt, qu'Algar tuerait... douze ans et demi plus tard. Et voir bien vivant cet être qu'ils avaient examiné littéralement dépecé sur la table d'autopsie une trentaine de jours plus tôt dans leur temps propre, leur permettait de toucher du doigt, mieux que toutes les explications, ce que leur situation avait de fantasmagorique. Il leur sembla un instant être des dieux tout-puissants voguant à leur gré dans le temps, et ils savaient pourtant qu'ils étaient entraînés dans son flot irrésistiblement, puisqu'ils ne pouvaient rien faire pour l'Ournien dont le sort était déjà écrit quelque part, sur les tables de sa vie.

Mais, plus que les surprises que pouvaient leur apporter ces promenades, ce qu'aimaient les deux jeunes gens était tout simplement le fait de se trouver ensemble, de se plonger interminablement dans le gouffre de couleurs mouvantes que recelaient leurs iris où battaient les vagues de l'amour. Ce qu'ils aimaient, c'était leur amour.

Ils restèrent quarante-sept jours stabilisés à cette époque. Une fois, ils contemplèrent avec surprise, tristesse et appréhension, de flamboyantes images de guerre qu'Algar avait ramenées du survol d'un continent éloigné.

Ce jour-là, une soucoupe volante solitaire avait filmé le Vietnam.

Puis il y eut un nouveau tremblement de temps, et ils furent expulsés de cette année 1971.

* *

*

Ils émergèrent le 11 septembre 1965, année où ils ne séjournèrent que quatre jours, le temps tout-puissant ayant eu deux contractions successives. La rétractation les avait surpris au camp, pendant un repas du soir. Un tremblement fugitif et... c'était le matin. Il leur avait fallu attendre la nuit pour que les organes sensibles de l'ordinateur puissent calculer, par triangulation, la position des étoiles, et ainsi leur apprendre sur quelle distance le temps avait coulé à l'envers. Qu'ils eussent cette fois parcouru une si mince distance temporelle leur sembla de mauvais augure : peut-être que le processus s'arrêtait... si « loin » du but, peut-être n'avaient-ils aucune chance de revoir leur époque. Zinrat ne se prononça pas. Ses calculs étaient suspendus, il lui aurait fallu relancer les ordinateurs dans une direction nouvelle qu'elle ne parvenait pas à préciser dans le langage mathématique. Elle paraissait abattue, laissa peu d'espoir à ses compagnons, mais Ennir et Bénit soupçonnaient que l'humeur morose de Zinrat provenait aussi de son amour désespéré pour Tonir.

Au cours de ces quatre jours, le tétramère fit une sortie de courte durée au-dessus des montagnes acérées qui bordaient le continent, et des films furent pris : de curieuses ruines géométriques qui, appartenant à un peuple disparu, parsemaient certains des hauts plateaux tout proches. Algar fit aussi quelques sorties solitaires et, une nuit, survolant à très basse altitude une plaine du large continent très peuplé située au nord de Karfir, il s'amusa à poursuivre un véhicule terrestre.

* *

*

— Elle va pas un peu vite, celle-là, soliloqua Eugène Bertrand qui, au volant de sa voiture de police, faisait une patrouille de routine dans une rue de la banlieue d'Exeter, dans le New Hampshire.

En fait, la voiture arrivait droit sur lui. En jurant. Eugène Bertrand freina tout en manœuvrant à toute vitesse son volant. Son véhicule cogna la bordure du trottoir et, sur la gauche, un second choc répondit au premier : la voiture folle, une petite européenne rouge, venait de s'encaster en plein dans sa portière gauche.

Bertrand coupa le contact, passa la langue sur ses lèvres. « Du calme, mon petit... » disait-il en lui-même. Un policier ne doit jamais se presser, jamais s'énerver. Une contenance impassible est même une de ses armes favorites pour décontenancer les délinquants mineurs, et particulièrement les chauffards, qu'on doit laisser bouillir un moment avant de dresser le procès-verbal.

Bertrand, le regard rigide fixé vers l'avant, glissa sur son siège par de petites reptations, ouvrit posément la portière droite, posa une jambe sur le trottoir, une deuxième jambe, se redressa, fit lentement, bien lentement le tour de sa voiture, vérifiant au passage si le pneu avant gauche, qui avait cogné le trottoir, n'avait pas éclaté (il n'avait pas éclaté), s'absorbant ensuite, en sifflotant entre ses dents, dans la contemplation de sa portière gauche enfoncée.

Alors seulement, il leva le regard vers son agresseur qui, éperdu, était sorti de son propre véhicule, et ne cessait de répéter depuis un moment : « Monsieur l'Agent..., oh, monsieur l'Agent... » Un sourire méchant s'élargit sur les lèvres minces de Bertrand. Son agresseur était une femme, et même une femme pas très jeune, et pas très jolie, et pas très bien habillée, un petit bout de femme boulotte d'une quarantaine d'années. En somme, une victime de choix...

— Alors, madame..., commença-t-il d'un ton doucereux, on allait un petit peu vite, non ? Vous êtes dans une

agglomération ici... Exeter, pour tout dire. Et il est... Il fixa longuement sa montre-bracelet : onze heures et quart du soir. Vous êtes pressée de rentrer chez vous ? C'est ça ? Mais ça ne vous empêche pas de conduire avec pondération et prudence, savez-vous ? Vous vous rendez compte que vous avez endommagé un véhicule de la police ?

La petite bonne femme, que la lumière rouge qui tournait sur le toit de la voiture du sergent illuminait par à-coups brefs, avait pris un air stupéfait et confus sous cette avalanche de reproches douxereux. Lorsqu'elle reprit la parole, elle n'en bégayait que de plus belle.

— Mon... monsieur l'Agent... Il s'est... il s'est passé une chose abominable ! Oui, abominable. J'ai... j'ai été poursuivie ju... jusqu'ici ! Jusqu'à l'entrée de la ville par... par...

Elle reprit son souffle, tandis que le sourcil gauche du sergent Bertrand prenait une belle forme triangulaire au-dessus de son œil plissé par une attention narquoise.

— On vous a poursuivie ? Et qui cela, s'il vous plaît ?

— Je... je ne sais pas C'était... ça volait... Oui, monsieur l'Agent ! Ça volait au-dessus de moi : je revenais de..., de chez ma fille qui... Et puis juste comme j'allais m'engager dans la route qui traverse le bois, j'ai eu comme un drôle de pressentiment et j'ai... j'ai regardé en l'air. Et il y avait... il y avait une grande chose toute ronde : je ne sais pas comment vous dire... comme un grand disque tout plat, qui volait juste au-dessus de moi. J'ai... j'ai essayé... mais ça continuait à me suivre. Parfois c'était un peu au-devant de ma voiture, et parfois c'était derrière, et je croyais que c'était parti mais... un moment après c'était à nouveau devant moi. Pendant dix miles, ça a duré, monsieur l'Agent... Pendant dix miles ! Je n'ai pas osé m'arrêter, au contraire j'ai roulé aussi vite que je pouvais et ce n'est qu'à... qu'à l'entrée de la ville que c'est parti définitivement.

— Oui, oui, oui, oui..., marmonna le sergent. En somme, madame, vous voulez me faire croire que vous avez été poursuivie par une soucoupe volante ?

— Mais... heu... Je ne sais pas. Je n'y connais rien, moi...

Le sergent Bertrand plissa son visage dans un bon sourire, leva les yeux vers le ciel clair qui se découpait, sans mystère, au-dessus des villas, et le contempla quelques secondes d'un air faussement concentré.

— Eh bien, madame, je vais vous prier de venir avec moi au commissariat de mon district, où vous pourrez faire votre déposition... Veuillez dégager votre véhicule du mien et le ranger là-bas, vous voyez ? Contre la bordure du trottoir.

— Mais...

— S'il vous plaît, madame !

Interloquée, Béatrice Weingand ouvrit la bouche. Mais elle ne trouva rien à répliquer : manifestement, le sergent ne plaisantait pas.

* *

*

Le film de la « poursuite » fut projeté le lendemain aux trois compagnons d'Algar, qui jugèrent l'opération quelque peu puérile, bien que le coupable protestât, arguant qu'il était intéressant de connaître les performances de ces véhicules à conduite manuelle et à combustion interne qui sillonnaient, avec des degrés d'intensité variables, pratiquement chaque parcelle habitable d'Ourn. Algar repartit quelques instants plus tard, et c'est alors que, aux commandes de son N. 30, il survolait une fois de plus ce continent nommé Karmour par les Solariens mais Amérique du Nord par ses habitants, le temps fit à nouveau des

siennes, projetant pour la troisième fois les naufragés vers le passé.

Cette fois, la translation fut la cause d'un accident mortel.

* *

*

1^{er} avril 1959. Le C-118 avait décollé de l'aérodrome militaire Mac Chord à Tacoma, dans l'État de Washington, à 6 h 30 du matin. Le temps était légèrement brumeux, mais tout indiquait que le ciel se dégagerait un peu plus tard dans la matinée. Le gros avion-cargo, qui transportait vers une base du sud des pièces détachées de matériel radio, n'avait que quatre hommes à bord. Pour le commandant Leborg, c'était un vol de routine, sans intérêt particulier. C'était un vétéran de la grande guerre, il avait largué un tonnage confortable de bombes au-dessus de l'Allemagne, et avait remis ça en Corée. Maintenant, il attendait la retraite, dont il n'était séparé que par quelques maigres années - et la perspective de ce repos forcé l'effrayait plutôt.

Le C-118 volait depuis un peu plus d'une heure il était donc 7 h 44 - et le ciel s'était effectivement éclairci, lorsque Leborg, qui mâchonnait distraitemment un chewing-gum, ses deux poignets négligemment appuyés sur le bloc du palonnier, vit en un éclair une ombre gigantesque occulter son champ de vision. Il se cabra en arrière tandis que ses mains s'agrippaient en un réflexe automatique au demi-volant. Mais l'ombre avait déjà disparu, et un craquement sinistre venait de retentir quelque part à bâbord. Le commandant sentit le palonnier devenir mou entre ses doigts ; l'avion s'inclinait, chutait.

— *Quelque chose nous a heurtés !...* hurla Leborg dans son microphone.

Il secoua ses commandes inutiles. La chute s'intensifiait, Leborg voyait, au travers du plexiglas du pare-brise, la riante campagne de la Caroline du Nord qui, prenant un angle insolite, montait vers lui à une vitesse accélérée.

Son regard croisa celui de Benson, le radio, qui se cramponnait à son micro en répétant toujours le même mot.

« Cette fois pensa Leborg... »

* *
*

— *Mayday !... Mayday !...* crachotaient les écouteurs.

Le sergent O'Bannion saisit par la manche le capitaine Clarke qui passait.

— C'est le C-118 de Leborg..., dit-il. Je ne sais pas ce qui se passe. Je crois qu'il a heurté quelque chose et...

Il s'interrompit, lança plusieurs appels pressants, tourna un regard désespéré vers le gros officier des communications.

— Il n'a plus ensuite que lancé des S.O.S., et ils se sont interrompus !

— Insistez !

— Non, non..., fit O'Bannion en secouant la tête après avoir appelé encore. Je n'entends plus rien. La communication a été coupée. Écoutez...

Il détacha son serre-tête, colla un des écouteurs contre l'oreille de Clarke. Celui-ci fit une vilaine grimace, qui tordit bizarrement son visage joufflu. Dans l'écouteur, ne résonnait plus qu'un grésillement de mauvais augure.

Fort Lewis, qui se trouvait dans le périmètre du point présumé de chute, envoya plusieurs patrouilles sur l'heure.

Le C-118 avait percuté de plein fouet une colline basse non loin d'Orting. La colline présentait un trou de la taille d'une petite maison, et des éclats métalliques parsemaient la campagne. Il fallut plusieurs semaines pour les ramasser tous. On ne sut jamais pourquoi l'appareil s'était écrasé, mais certains témoins déclarèrent avoir vu dans la soirée de ce même jour de mystérieuses lueurs volantes traverser le ciel à plusieurs reprises au-dessus du lieu de la catastrophe.

* *

*

— Si nous pouvions prévoir les moments de ces changements, cela ne serait pas arrivé !

— Mais nous ne pouvons pas les prévoir, Ennir... soupira Zinrat.

— Je sais ce que tu vas dire, attaqua Algar : je n'aurais pas dû prendre l'air. Mais devons-nous interrompre toute exploration à cause de ces sauts dans le temps ? Personnellement, je m'y refuse ! Le fait que j'aie heurté un appareil volant lors de ma matérialisation est vraiment à mettre sur le compte d'une coïncidence extraordinaire qui n'a aucune chance de se reproduire...

— Je sais, Algar, je sais..., souffla avec lassitude Ennir.

— Je suis... Si encore j'avais émergé cent mètres plus en avant de cet appareil, mon N. 30 aurait eu le temps de se déjeter automatiquement hors de sa trajectoire. Mais là, je suis vraiment tombé en plein dessus, c'est le cas de dire. Quelle malchance ! Je suis littéralement passé à travers cet engin volant. En plein milieu de son aile gauche qui a été pulvérisée d'un seul coup et l'appareil s'est presque aussitôt mis en vrille. Il n'y avait rien à faire...

Le lieutenant-escorteur soupira, se radossa contre la paroi rocheuse. La nuit était tombée, mais le satellite d'Ourn, à son plein, laissait tomber une clarté laiteuse dans la gorge où les rochers prenaient un relief étrange et tourmenté. Un peu plus tôt, les quatre astronefs et les Solariens au complet étaient allés survoler la région de l'accident, après qu'Algar, atterré, fut revenu au camp signaler le fait. Ils avaient filmé les débris parsemant la pente de la colline et les Ourniens qui, petites taches minuscules, s'affairaient sur les lieux de l'accident. Ils filmaient tout, automatiquement, et ainsi se constituait, sur Ourn et les Ourniens, un important dossier visuel constitué de microbandes projetables à volonté.

— C'est tout de même fantastique, se rengorgeait l'enthousiaste et rugueux Algar. Nous avons la chance unique de descendre les années. Nous descendrons les siècles, peut-être. Et nous pouvons observer la marche d'une civilisation étrangère ! Nous en parcourons l'histoire en arrière, c'est vrai, mais nous pourrons ensuite reconstituer filmiquement sa marche en avant. Notre destin est unique, nous sommes des observateurs privilégiés. Ennir, tu ne sembles pas te rendre bien compte de cela !

— Oh si, je m'en rends compte ! Mais dis-moi, Algar, pour qui exactement crois-tu constituer le dossier de tes observations ?

— Il y a une petite chance, une toute petite chance, Zinrat nous l'a dit, que nous puissions regagner notre époque. Si nous le faisons, nous ramènerons de notre voyage des centaines d'heures de projection sur l'histoire future d'Ourn. Cela n'en vaut-il pas la peine ? Et même si nous ne revenons jamais...

Il soupira, se tut. Dans l'ombre claire, Ennir serrait la main de Bénit.

— Si nous ne revenons jamais..., continua-t-il, il nous faut tout de même faire ce travail, parce que nous ne pouvons rester dans cette vallée à nous croiser les bras en

attendant le bon vouloir du temps. Mais le problème de la communication avec les Ourniens reste entier, et si nous continuons à descendre vers le passé, nous dépasserons l'âge technologique et, qui sait, l'âge des cités, avant d'avoir pu nous résoudre à prendre contact...

Les Solariens n'arrivaient pas à prendre une décision en ce qui concernait d'éventuels contacts. Fallait-il se présenter au grand jour dans une grande cité ? Ou au contraire choisir un individu isolé dont ils essaieraient d'apprendre la langue avec l'aide des ordinateurs ? Si les naufragés avaient été stabilisés dans le temps, ils se seraient certainement ralliés à l'une ou l'autre de ces solutions. Mais dans leur position précaire...

Aussi leur mode de vie ne changea-t-elle guère. Zinrat passait le plus clair de son temps à jongler avec les symboles mathématiques du temps, et les survols méthodiques d'Ourn se poursuivirent, tantôt du fait du seul Algar, tantôt avec deux, ou trois, ou quatre vaisseaux. Et sous eux, le monde changeait lentement, tandis que les surfaces habitées régressaient. Seul le haut plateau où ils avaient trouvé refuge ne variait pas dans son impassibilité minérale, et dans la vallée mitoyenne, Pedro Buchuan avançait en reculant vers son destin...

* *

*

Le temps se rétracta huit fois dans la période qui suivit, c'est-à-dire avant la grande découverte de Zinrat. Les Solariens « séjournèrent » plus de deux mois terrestres en 1952, du 16 juillet au 23 septembre. C'est là que leur exploration systématique de Karfour (ou Amérique du Nord) se fit avec le plus d'intensité, c'est à cette période de l'histoire humaine que les observations de soucoupes

volantes se firent les plus nombreuses – ceci ayant culminé le 26 juillet, dans ce qu'on appela par la suite « le carrousel de Washington ». Puis ils glissèrent en 1951, où ils ne furent stabilisés que seize jours, entre la fin septembre et la mi-octobre. Le saut suivant les propulsa en 1948, pour une courte escale en juillet. C'est au cours de cette période qu'Algar frôla une nouvelle fois un appareil volant ournien, un DC 3 de *L'Eastern Airliness*. Cela se produisit le 24 juillet, à 2 h 45 du matin. Algar n'avait pas vu arriver l'appareil ournien dont le vol croisa le sien, mais cette fois les organes automatiques du vaisseau jouèrent, et le N. 30 passa au large du DC 3 dont les passagers, n'ayant vu l'astronef solaire que de profil, jurèrent par la suite avoir aperçu « un énorme cigare volant ». Le saut suivant fut de très courte amplitude, puisqu'il ne propulsa les naufragés qu'au 28 décembre 1947. Et ce n'est que l'année suivante, un 1948 à nouveau abordé – mais dans le bon sens ! – qu'Ennir, en exploration solitaire, fut mêlé à un étrange incident qui devait être pour beaucoup dans l'élaboration, pour les Ourniens, du mythe des « soucoupes volantes ».

* *

*

7 janvier 1948, 15 heures. Décor : la base Godman de l'U.S. Air Force, à Fort Knox, dans le Kentucky. Temps : couvert, avec parfois des déchirures bleu pâle – un vrai ciel d'hiver. La tour de contrôle était en alerte (c'est-à-dire que deux officiers scrutaient le ciel avec des jumelles), parce qu'une patrouille de la Police Militaire de Fort Knox avait signalé une demi-heure plus tôt qu'un objet volant non identifié survolait la ville. L'objet s'inscrivit dans les jumelles de l'un des observateurs à 15 heures précises : il devait s'en souvenir comme d'un ovale dont le métal brillait

sous les rayons du soleil ; l'engin était en effet apparu dans une trouée des nuages. Il n'y resta guère que quelques secondes, puis disparut. Mais plusieurs dizaines de personnes avaient pu l'apercevoir. L'alerte fut aussitôt donnée, et le colonel Hix, commandant la base, donna immédiatement l'ordre par radio à une patrouille de trois *Mustangs* F-51, qui survolaient Fort Knox (est-il utile de rappeler qu'il s'agit de la plus importante réserve d'or des États-Unis), de repérer l'engin et de lui donner la chasse. La patrouille était dirigée par le capitaine Thomas F. Mantell.

Mantell ne savait pas du tout qu'il avait reçu l'ordre de prendre en chasse. C'était un jeune homme sans imagination, doté d'une expérience moyenne (il n'avait participé à la guerre que dans ses derniers mois) mais d'une grande ténacité. Lorsqu'il vit devant lui, dans un cône inversé creusé dans les nuages par un courant ascendant, un engin volant immobile qui semblait tanguer avec légèreté comme une assiette de papier métallisé sur un plan d'eau agité, il serra les dents et piqua droit dessus. L'engin circulaire démarra devant lui, et il le poursuivit un moment dans un dédale de nuages éclairés de biais par un beau soleil hivernal, où les précipices d'ombres violettes succédaient à des collines aériennes de gigantesques flocons blancs. Depuis plusieurs minutes, Mantell avait semé les deux autres chasseurs, mais il ne s'en soucia pas. L'objet qu'il poursuivait, qui apparaissait et disparaissait comme un fantôme à travers les bancs translucides de nuages, semblait jouer avec lui (et c'est bien, effectivement, ce que son pilote solarien faisait). Jusqu'alors, le jeune capitaine n'avait guère été ému par sa mission. Mais, lorsque l'engin surgit brusquement de derrière un cumulus à moins de cinq cents mètres de lui, Mantell éprouva pour la première fois un choc. Le P. 56 d'Ennir mesurait plus de soixante-dix mètres de diamètre ;

c'était plus long que l'envergure du plus gros avion de l'époque, et la masse, en plein ciel, paraissait par conséquent énorme. L'espace d'un éclair, Mantell eut l'impression d'avoir devant lui une boule métallique grande comme un cuirassé. Il respira à fond dans son inhalateur, et lança son premier message historique :

— Je me rapproche de l'objet pour avoir une bonne vision. Il est exactement au-dessus de moi, en face, et marche à une vitesse à peu près moitié de la mienne. Il semble métallique et sa taille est effrayante. Je vais grimper pour me rapprocher...

Mantell fit comme il avait dit. Il tira lentement le manche vers lui, et le *Mustang*, vrombissant, grimpa vers l'engin métallique qui filait devant lui avec une paradoxale légèreté. Cinq minutes plus tard. Mantell lançait son deuxième message historique, qui devait aussi être le dernier :

— *L'objet monte. Il a pris de la vitesse et marche aussi vite que moi, c'est-à-dire 580 km/h. Je vais grimper jusqu'à 7 000 mètres et, si je ne le rattrape pas, j'abandonne la chasse...*

Bientôt, l'un suivant obstinément l'autre, les deux appareils volants, dont l'un s'essouffait à brasser l'air des pales de son hélice tandis que l'autre se laissait porter par la pression inversée de la gravité, sortirent définitivement de la mer changeante des nuages, cinglèrent de plus en plus haut vers le plafond limpide mais de plus en plus sombre du ciel. Les 7000 mètres furent atteints. Puis... 8 000, et 9 000. Mantell s'accrochait, les dents serrées sur son chewing-gum, respirant à petits coups dans son inhalateur. Il n'allait pas se laisser semer par cette assiette vagabonde dont le dôme et la collerette prenaient, au soleil cru, des reflets d'or, d'argent, de vermeil... De temps à autre, il jetait un coup d'œil sur l'altimètre. 10 000 mètres ! Mais le *Mustang* grimpait toujours ; c'était un bon appareil,

le meilleur chasseur de la deuxième guerre mondiale dont le plafond théorique avoisinait les 12 000 mètres. Mantell, tout doucement, commençait à se sentir pris d'une singulière ivresse. Cette chasse absurde derrière un fantôme de métal lui faisait perdre tout sentiment de réalité. Il ne savait plus où il était, ce qu'il faisait. Les yeux fixés sur l'ovale resplendissant devant lui, sur ce point qui l'hypnotisait et qui était le seul objet matériel existant dans l'univers, Mantell ne prenait pas garde à la douleur de glace qui commençait à s'appesantir sur ses tempes et sa nuque, aux crachotements de son moteur, à la mollesse suspecte de son palonnier.

* *

*

Ennir, sur son écran, vit soudain l'appareil de son tenace poursuivant infléchir son vol et, au bout d'une gracieuse parabole, plonger vers le lointain moutonnement des nuages. Il vira pour mieux observer ce qui se passait, mais avant que le *Mustang* n'ait été avalé par le blanc manteau, il s'était en quelques secondes littéralement désintégré, pièce par pièce, et n'était plus déjà qu'une pluie métallique qui s'éparpillait dans le ciel. Ennir en ressentit un choc. Il avait autrefois reproché à Algar d'avoir provoqué un accident dont il n'était pas vraiment responsable et lui, maintenant, pour avoir voulu jouer avec un engin ournien dont il testait les possibilités, venait de causer la mort du pilote... Était-il dit que les seuls contacts qu'ils auraient avec les habitants de la planète sœur ne seraient que des contacts de mort ? Il n'imaginait pas, il ne pouvait pas imaginer combien cela se révélerait exact par la suite – cette « suite » étrange qui se situerait en arrière dans le temps.

Il regagna la base du Tihuanaco, sans se douter que l'accident survenu au *Mustang* de Mantell allait être à la base d'une psychose de peur qui ne ferait que se développer : pour la première fois, on accusait une soucoupe volante d'avoir abattu un appareil américain...

Au saut suivant, toujours de courte amplitude, ils firent un bref séjour du 11 au 27 juin 1947. Le 24 de ce mois, le tétramère au complet survolait l'État de Washington, lorsqu'il fut aperçu par un industriel américain dont le nom allait devenir célèbre : Kenneth Arnold.

Arnold faisait un déplacement d'affaires dans son avion personnel, quand un reflet très brillant attira son attention sur sa droite. À une quarantaine de kilomètres de lui, environ à mi-distance entre le Mont Rainier et le Mont Adams, il vit une série de points extrêmement lumineux se déplacer de manière irrégulière contre la dentelure des sommets des Monts Cascade. Intrigué, il dévia légèrement de sa route pour observer ces lueurs vagabondes et fantasques. Mais elles disparurent rapidement vers le nord. Arnold, se basant sur la connaissance parfaite qu'il avait de la géographie de la région, calcula que les objets volaient à plus de 2 500 km/h, ce qui était énorme pour l'époque. Il avait aussi essayé de compter les taches lumineuses, ce qui n'était guère facile : il opta pour huit ou neuf, fut plus tard affirmatif pour le chiffre neuf... En réalité, elles étaient bien toujours quatre, mais Arnold avait pris pour des lumières autonomes les « échos » des quatre astronefs provoqués par la polarisation de l'air en contact avec une phase dispersive du champ solénoïdal. Le soir, il déclarait avec satisfaction à des journalistes que les objets qu'il avait aperçus lui avaient fait penser à « des soucoupes ricochant sur l'eau ».

Le terme était né, on parlerait désormais de *soucoupes volantes*.

* *

*

Au cours de leurs brefs passages dans l'histoire inversée d'Ourn, les Solariens avaient pu observer de près deux sortes de tentatives que faisaient les Ourniens pour perfectionner leur technologie : les expériences pour s'arracher à leur planète avec les fusées à combustible chimique, les explosions de bombes thermonucléaires. En 1965, Ennir avait accompagné un moment dans l'espace, en tournant autour, une fusée qui s'était satellisée autour de la planète et, entre 1947 et 1952, les Solariens avaient plusieurs fois enregistré - et par deux fois ils avaient observé de loin et filmé le phénomène - des explosions atomiques expérimentales perpétrées avec une imprudence folle sur le continent même de Karfour, dans un grand désert du sud. C'est de ces expériences que provenaient les particules radioactives toujours en suspension dans l'atmosphère trente ans plus tard, qu'Algar avait détectées lors de leurs premiers survols de la planète. Ces déchaînements brutaux des forces les plus élémentaires de la nature impressionnaient désagréablement les naufragés du temps, mais ils pouvaient au moins avoir la certitude que les expériences cesseraient un jour et que, autant qu'ils pouvaient le savoir, elles ne déboucheraient pas sur une guerre généralisée - tout au moins pour les trente années ourniennes suivantes. Mais ces explosions guerrières leur rappelaient aussi que, n'eussent-ils été projetés dans le temps, ils auraient ramené sur Solar le dangereux virium qui servait à fabriquer des bombes tout aussi redoutables... Comme quoi tout se retrouve dans l'univers, et tout est relatif !

Cependant, une grande guerre aurait effectivement lieu (ou avait eu lieu) sur Ourn. Les Solariens en observèrent avec horreur certains fragments, lors des deux derniers

sauts anarchiques qu'ils firent, et qui les menèrent d'abord en mars 1944, puis en février 1942. Les astronefs firent plusieurs vols au-dessus d'un pays particulièrement éprouvé du continent Karser – et c'est ainsi qu'au-dessus de la Ruhr, puis au-dessus du centre secret d'expérimentation de fusées de Kummersdorf, la *Luftwaffe* signala des vols d'engins jamais identifiés...

Mais ce fut aussi lors de l'avant-dernier de ces sauts que Zinrat put enfin communiquer à ses compagnons l'état de ses recherches...

* *
*

Un cerveau électronique ne parle pas. Tout au moins, pas dans le langage des hommes. Mais il peut être fort bavard dans un langage à lui, un langage qu'il n'a d'ailleurs pas inventé, mais qui a été inventé pour lui par les êtres pensants qui l'ont construit et programmé.

Après d'innombrables tâtonnements, après avoir été harcelés par Zinrat au cours de longs jours de patientes recherches morcelées en culs-de-sac dont il fallait se sortir et en fausses pistes d'où il fallait se dégager, les cerveaux couplés des quatre astronefs finirent par débrouiller en partie – et en partie seulement – l'écheveau du temps où les Solariens se trouvaient toujours empêtrés, s'enfonçant par petites poussées dans ses volutes.

Si le cerveau avait parlé un langage intelligible, et à condition de clarifier et de synthétiser exagérément les questions de Zinrat et ses réponses, voici ce qu'on aurait pu tirer d'un dialogue qui avait duré plusieurs cadrans, et n'était pas terminé :

— Comment peut-on définir le temps ?

— Comme une rivière circulaire qui n'a ni source ni embouchure, et coule interminablement dans le même sens, entraînant dans ses eaux mouvantes toute la matière de l'univers, qui n'est que grains de poussière épars dans son courant.

— Peut-on remonter le courant, ou aller plus vite que lui, ou le quitter ?

— Si un des grains de matière entraînés est doté d'une force suffisante pour vaincre le courant, ou s'il se produit une fissure, ou une brèche, ou une précipitation dans ce courant, il peut échapper un instant à la vitesse étale des flots du temps.

De quelle nature peuvent être ces forces, ou ces brèches ?

— Le temps et les forces stables de la gravitation sont intimement liés ; si la gravitation est perturbée par un choc suffisant - par exemple l'explosion d'une supernova - certains grains de matière peuvent être projetés en avant ou en arrière de leur place imposée dans le cours du temps.

— La matière projetée hors de sa place dans le flot du temps reste-t-elle stabilisée à son nouvel emplacement - c'est-à-dire sa nouvelle époque ?

— Non, car dans le courant du temps chaque grain de matière à une place précise située entre sa mort et sa naissance - sa création et sa destruction. La matière projetée au mauvais endroit a tendance à reprendre sa place dans le flot du temps, mais une place approximative où la marge d'erreur permise se définit en centaines de milliers d'années.

— Est-ce que notre cas peut entrer dans le cadre de ces explications ?

— Oui.

— Nous allons donc reculer dans le temps jusqu'à notre point de départ, mais la date de notre stabilisation sera soumise à une marge d'erreur de plusieurs centaines de milliers d'années ?

— Exactement.

— Ne peut-on pas influencer sur les forces récessives, de façon à pouvoir réduire cette marge d'erreur au maximum, afin que nous puissions réintégrer le courant au moment même où nous en sommes sortis ?

— C'est théoriquement possible. La matière éjectée du courant temporel subit un tel choc que son identité vibratoire en est transformée. Toute matière est formée d'énergie vibrant selon un code particulier, qui correspond non seulement à sa définition dans la table universelle des éléments, mais aussi à son stade de vieillissement dans le flot du temps. Un objet qui n'est pas à sa place dans le temps possède donc un code vibratoire qui n'est pas accordé à celui de son environnement. C'est pour cela que le temps « détecte » dans son flot la matière qui n'est pas à sa place temporelle, et la rejette en arrière ou avant dans le courant, par petites secousses... Mais, de même qu'un homme dans une barque peut corriger la marche de son esquif pris dans le courant de la rivière avec l'aide de rames, un objet repoussé par le flot temporel peut être « conduit » en influant sur le code vibratoire infra-atomique de la matière qui le compose...

— Mais comment influencer sur ce code ? Avec quelle technologie ?

— Rappelez-vous que le déroulement de la rivière du temps est enserré dans des berges, et que ces berges sont les forces de la gravitation. La force cyclothymique qui vous rejette par à-coups est elle-même un produit de la gravitation. Et les moteurs à solénoïde des astronefs qui constituent mon enveloppe créent un champ qui agit sur la gravitation. Là est la clé de votre problème. Il vous faut redéfinir le code vibratoire de votre époque d'origine ; cela ne peut se faire que par empirisme, par tâtonnements. Mais plus vous approcherez de la définition correcte, plus les bonds que vous ferez seront allongés, et la force cyclothymique tendra à devenir une force linéaire...

Il fallut à Zinrat bien d'autres explications pour convaincre ses compagnons qu'ils tenaient peut-être le début de la solution. Simplement, il fallait passer de la théorie à la pratique et, pour redéfinir le code vibratoire de leur phase temporelle d'origine, fabriquer un décodeur à partir des organes moteurs d'un des astronefs. Le P. 56 autoguidé fut donc délesté d'un de ces fragiles et gracieux fuseaux de cristal qui constituaient le bloc solénoïdal. Cela n'empêcherait pas l'appareil de voler, mais rendrait seulement sa conduite un peu plus délicate, et plus totale sa soumission à l'appareil frère.

Cela se passait alors que sur Ourn - ou sur la Terre - les calendriers autochtones en étaient à l'an 1944. Puis eut lieu le glissement suivant. Et ce n'est donc qu'en 1942 que Zinrat put se livrer à sa première expérience.

Elle avait placé dans le couloir de champ de l'unique solénoïde modifié une plaque de métal arrachée au P. 56.

— Regardez bien, dit-elle. Si cet objet disparaît lorsque je mettrai le contact, c'est que j'aurais pu l'expédier vers le passé... En fait, expédier est un terme impropre : le solénoïde n'expédie pas de lui-même l'objet. Il se sert simplement de la force cyclothymique latente dans sa définition vibratoire, et lui donne une impulsion supplémentaire. Si vous voulez, ce bout de métal partira avant nous dans le passé, mais il y serait allé de toute façon, quand la force cyclothymique nous y poussera...

— À combien d'années dans le passé crois-tu qu'il va être projeté ? interrogea Ennir.

— À une vingtaine d'années, avec une marge d'erreur de deux ou trois ans en plus ou en moins.

— Et nous saurons si nous avons réussi lorsque...

— Oui ! Lorsque nous aurons à notre tour parcouru cette distance temporelle. Nous retrouverons alors ce morceau de métal ici même...

— C'est vraiment fantastique ! souffla Algar. Cela veut dire... Si tu réussis... cela veut dire que nous avons

découvert le voyage dans le temps ! Que nous pourrions désormais...

— Tu te trompes, Algar. Rappelle-toi mes explications : nous utilisons une force latente qui se trouve aussi bien dans la matière des astronefs que dans la chair de nos propres corps. Nous l'utilisons, nous la régulons. Mais nous ne la créons pas. Nous sommes bien incapables de créer cette force capable de projeter un objet hors de sa place temporelle : il faudrait pour cela une énergie comparable à celle que développe une supernova pendant son explosion ! Nous avons été nous-mêmes projetés dans le temps... Nous sommes des personnes déplacées dans une époque qui nous rejette insensiblement, et nous allons essayer de canaliser les forces de rejets pour regagner exactement l'époque de notre départ. Mais quant à dire que nous avons trouvé le secret du voyage dans le temps, non ! Le hasard, et des circonstances cosmiques que nous ne connaissons jamais exactement, nous ont donné l'occasion de faire ce... voyage. Mais il restera unique, je le crains bien...

Algar secoua lentement la tête, parut se renfrogner. Sans doute son esprit insatiable avait-il enfanté de vastes visions, qui maintenant s'effondraient. Ennir avait pris la main de Bénit. Tous retenaient leur souffle. Comme c'était étrange, cette assemblée de quatre petits humanoïdes jaunes dans cette vallée déserte de la cordillère des Andes ! Mais ils n'en avaient pas conscience. Ils savaient seulement que leur destin se jouait... sur un geste de Zinrat Rolon.

Clac !

Le geste avait été accompli, le champ invisible avait débordé du solénoïde, s'était engouffré dans le couloir immatériel, avait saisi la plaque de métal...

Et la plaque de métal avait disparu, était partie dans le temps passé. Il y eut un décime de silence retenu, vite disloqué par des exclamations joyeuses.

Une nouvelle phase commençait pour les naufragés du temps !

CHAPITRE VI

— Maintenant ! annonça Zinrat.

Le petit geste sur la table de contrôle bricolée à ciel ouvert du solénoïde-temps et...

Et le ciel bleu éclatant du printemps 42 céda la place à l'ombre douce et pulpeuse d'une soirée d'une autre année.

Ils n'avaient rien senti – ou presque rien. Juste, mais à peine, cette vague sensation de vertige intérieur qui leur était habituel, et le décor avait changé. Non... pas le décor : le décor, c'était toujours la vallée encaissée qui coupait les collines beiges en bordure de l'immense plateau de Tihuanaco. Un décor de solidité minérale qui ne changerait semble-t-il jamais, ni dans un sens du temps ni dans l'autre – ou alors il lui faudrait des millions d'années. C'était simplement le ciel qui avait viré au mauve, annonçant le changement.

Douce et ventrue, une lune blanche montait, silencieuse, dans les nues qui se piquetaient déjà d'étoiles... Ennir appuya longuement sa main sur l'épaule de Zinrat. De l'autre, il montrait le cube de métal parti avant eux, et rejoint.

— Sans toi..., commença-t-il.

Mais il n'alla pas plus loin. C'était inutile. Toute sa reconnaissance chaleureuse avait passé dans ces deux mots.

Zinrat se contenta de hausser les épaules, mais ses larges yeux roses brillaient de contentement.

— Les mathématiques m'ont toujours passionnée. Comme Algar la biologie... Mais je ne pensais pas que j'aurais un jour à me livrer à des opérations si hardies !

Son rire clair résonna dans le soir, elle se pencha vers son coéquipier, hésita un moment, lâcha enfin le lest qui gonflait son cœur :

— Tu comprends, j'étais soutenue par l'espoir que si j'arrivais à comprendre et à dompter la force cyclothymique du temps, j'avais une chance de revoir Tonir...

Ennir comprenait. Son sentiment neuf – mais qui lui semblait maintenant éternel – pour Bénit, était comme un écho à l'espérance nouvelle de Zinrat...

— Combien d'années avons-nous parcourues, cette fois ?

Zinrat alla consulter un petit cadran, qu'elle avait nommé son compte-temps, greffé sur l'appareillage. Maintenant, il n'y avait plus besoin de calculer les années avec l'aide de la position des étoiles dans le ciel. Le code vibratoire de la matière translatée s'en chargeait. Ce nouveau saut n'avait pas été vraiment voulu, toutefois. Mais Zinrat avait pu calculer le moment où le temps cyclothymique allait repousser les Solariens et leurs vaisseaux, et s'était servie de cette force fantasque pour appuyer, prolonger le mouvement. Plus tard, elle se proposait d'étendre les sauts à des périodes de temps beaucoup plus vastes, mais elle préférait agir avec prudence pour ces premières expériences. Pourtant, les naufragés avaient parcouru une distance temporelle plus importante qu'en aucun de leurs sauts précédents.

— Vingt-cinq ans ! s'exclama Zinrat.

Ils étaient au printemps 1917, sur le plateau mitoyen la cabane de pierre de Pedro Buchuan avait disparu, ou plutôt, n'avait pas encore été construite. Mais ce n'était plus depuis longtemps ce décor familial qui préoccupait les Solariens. Ils continuaient leurs explorations aériennes de cette planète qui, pour eux, régressait dans le temps, et dont ils voyaient de haut les villes fondre comme des taches d'eau au soleil. Leur plus grande surprise, pourtant, fut de constater que la guerre sévissait toujours sur la frange

ouest fortement morcelée de l'immense continent qu'ils nommaient Karser, mais que ses habitants appelaient Europe et Asie. Était-ce toujours la même guerre, qui se perpétuait, et qui continuerait vingt-cinq ans plus tard ? En était-ce une autre ?... Les Solariens n'avaient aucun moyen de le savoir, mais cette constatation de la pérennité d'un horrible fléau pesa lourd dans leurs sentiments. L'histoire de Solar avait elle aussi été cousue par les fils rouges de la guerre. Mais ce n'était pour eux qu'une connaissance abstraite, presque des légendes. Voir sous eux le cheminement des conflits sur Ourn creusait un puits douloureux dans leur espoir nouveau : ils allaient peut-être retrouver leur époque, oui, mais sous quel sombre manteau ?

Cependant, leur passage en 1917 fut marqué par un autre de ces curieux incidents qu'ils déchaînaient à leur insu par leurs survols incessants de la planète, et qui grossissaient, pour les Terriens, cet inépuisable fonds culturel que sont les faits maudits ou inexplicables...

* *
*

Ils étaient 40 000, les yeux levés vers le ciel. 40 000 qui attendaient... ils ne savaient quoi, quelque chose d'imprécis qu'un seul mot résumait : le miracle.

Le ciel était couvert, il avait plu toute la matinée. Cela n'avait pas empêché les gens de venir, de partout, et même de Lisbonne, distante de cent kilomètres. Il y avait beaucoup de femmes, qu'un même châle noir fondait dans la masse, cachant la beauté comme la laideur, la jeunesse comme la vieillesse, il y avait des paysans en gilet en peau de mouton, des enfants courant entre les jambes des adultes, et quelques ecclésiastiques discrets sous leur

chapeau noir, qui étaient là en observateurs. Au cours de l'histoire, on ne comptait plus les bergères à qui la Vierge ou un quelconque Saint était apparu. Alors pourquoi pas ici, à Fatima...

Un peu avant midi, la pluie avait cessé et, sous les nuages bas qui faisaient cage à chaleur, la foule commençait à transpirer de concert. Des marchands ambulants passaient entre les groupes, proposant des saucisses grillées qui crépitaient sur des braseros à roulettes, des galettes d'orge ou de blé, des fruits en cagettes, des boissons à l'orange ou au citron dans des petits tonnelets. On bavardait. Est-ce que la Vierge allait apparaître ?... La « Petite » avait bien dit... On y croyait, on n'y croyait pas, on attendait. L'herbe fumait doucement. À midi moins cinq, les nuages se déchirèrent, se scindèrent en deux larges bandes qui laissaient à nu une magnifique lézarde de ciel bleu où le soleil, au zénith, brillait dans toute sa gloire.

C'était un signe. De la foule chaude, un long « Aaaahh... » monta. L'attente s'électrisa, les yeux commencèrent à pleurer de trop fixer le soleil. Et soudain...

Soudain le soleil sembla se précipiter vers la foule. À travers la déchirure providentielle des nuages, le soleil tombait, tournoyant sur lui-même comme une toupie radieuse, tandis qu'autour de lui une couronne de lumière irradiait tous les feux de l'arc-en-ciel. Il y eut un commencement de panique, de hâtives courses ponctuées de chutes, une multitude de genoux fléchis dans l'herbe mouillée, des prières et des actions de grâce murmurées par d'innombrables bouches.

Mais les prières n'étaient pas achevées et les fuyards n'avaient pas encore interrompu leur course, que le soleil avait terminé ses fantaisies colorées, n'était plus à nouveau qu'un œil éblouissant fixé à sa place habituelle sur le front azuréen des cieux.

Qu'importe : Fatima avait eu son miracle...

* *

*

— Il y avait une foule compacte d'Ourniens rassemblés dans un champ à proximité d'une petite ville... raconta plus tard Algar. Cela m'a frappé, car je les ai aperçus brusquement à la faveur d'une subite déchirure des nuages. J'ai voulu les observer de plus près, et j'ai piqué droit sur eux. Ils ont dû voir mon vaisseau et en ont été effrayés, car l'écran grossissant m'a permis de voir qu'ils fuyaient tous sens comme des belzags affolés !... Maintenant que j'y pense, je devais me trouver exactement sur l'axe foule-soleil, et mon appareil a dû provoquer une éclipse miniature qui a sans doute fait croire aux Ourniens que l'astre du jour leur dégringolait sur la tête. Comme en plus le champ de mon appareil a dû faire effet de prisme et déployer une gerbe de couleurs, l'effet devait être remarquable ! Je me demande comment ces Ourniens considèrent nos apparitions successives... acheva-t-il pensivement.

Mais les facéties d'Algar n'étaient pas la seule activité des Solariens, qui filmèrent consciencieusement, pendant huit jours, diverses péripéties de la grande guerre qui ensanglantait la France et la Belgique. Ensuite, Zinrat crut déceler que le moment était venu de donner un coup de pouce à la force cyclothymique et de tenter un nouveau saut. Mais elle s'y était prise un peu trop tôt, et son amplitude fut médiocre. Les Solariens émergèrent le 29 juin 1908. Ils recommencèrent imperturbablement leurs survols d'Ourn, mais cette fois ils se fixèrent pour but presque exclusif l'immense continent de Karser, où la civilisation, de plus vieille souche que sur Karfir ou Karmour, évoluait peu - ou plutôt, *dévoluait* peu.

Ce fut le lendemain de leur « arrivée » en 1908 que les Solariens connurent à nouveau le choc d'un incident

désagréable. Mais cette fois, le coefficient de gravité fut pour eux infiniment plus élevé, car ils perdirent un vaisseau.

* *
*

Le tétramère au complet survolait l'immense plaine centrale de Karser, ces régions froides où, même en cette saison, des plaques de neige imparfaitement fondues s'étendaient entre les troncs des résineux clairsemés qui s'étendaient à perte de vue. Sur Ourn, cette contrée était appelée la Taïga sibérienne. En certains endroits, son sol était transformé en une véritable fondrière à la fonte de neiges ; en d'autres, comme dans la Tunguska que les Solariens survolaient présentement, le terrain était plutôt rocailleux.

Ennir, maussade, surveillait sur l'écran de vision directe les cônes noirs des arbres tous pareils qui défilaient sous lui. Le tétramère venait du sud-est, d'une région où le jour était déjà levé, et se précipitait vers la zone obscure de la planète. Déjà le sol devenait imprécis dans la lumière rasante du soleil qui, tel un sac carmin à moitié dégonflé, flottait dans les brumes du levant. Ennir décida de reprendre de l'altitude et d'accélérer l'allure de la formation, pour rejoindre la face éclairée en sautant par-dessus le pôle Nord. Ses mains coururent distraitement sur son clavier de commande et... la sonnerie de l'alarme rugit.

Il ne fallut que quelques décimes à Ennir pour se rendre compte de ce qui se passait. Il essaya, mais vainement, d'agir sur le gradient désaligné en poussant au maximum les forces coercitives du champ, mais les solénoïdes rugirent dans le vide.

— Le jumeau s'est décroché ! jeta Ennir d'une voix blanche à Zinrat qui avait accouru vers lui.

Le jumeau, c'était le second P. 56 autoguidé, qui en principe suivait fidèlement la course de son frère à équipages. Mais l'appareil avait été démuné d'un de ses organes moteurs essentiels pour que Zinrat puisse monter son solénoïde-temps. Et, sur une manœuvre trop hâtive d'Ennir, les forces alignées s'étaient désaccordées, l'astronef isolé n'était plus maître de la gravité, n'était plus soutenu ni propulsé par rien, que par la vitesse acquise soumise à l'inertie de la pesanteur et du frottement de l'atmosphère sur ses parois.

— Grand Émir ! ragea Ennir. Nous ne pouvons plus rien faire...

Sur son écran, il voyait le disque étincelant du P. 56 abandonné plonger au bout d'une gracieuse orbite descendante vers les étendues boisées de la Taïga.

* *

*

Tcha-clang... Tcha-clang... Tcha-clang...

Les roues rebondissaient avec monotonie sur l'éclissage des voies. Tatiana Voroslovna soupira, changea de position sur le siège rembourré, croisa ses longues jambes nerveuses sous ses amples jupes de velours. Le voyage en Transsibérien était une dure épreuve de patience pour une femme jeune, énergique comme elle. Douze jours ! jusqu'à Pékin, où l'attendait son mari, en poste d'attaché commercial du Tsar... Mais retrouver Petrov, c'était une joie future qui valait bien cette longue endurance.

Tatiana se renfonça dans son siège moelleux, laissa couler son regard violet qu'ombraient de longs cils noirs dans la pénombre matinale de la Taïga. Au-dessus des

arbres, le ciel était roux, puis le roux cédait insensiblement la place à une nuance imprécise d'un bleu si clair qu'il en paraissait blanc. Soudain la jeune femme cilla, fixa son regard sur les nues paisibles. Une vaste boule, ou peut-être un ovale, venait de traverser le ciel, selon une trajectoire approximative sud-nord. « Un météore », pensa-t-elle, comme l'objet flamboyant disparaissait à l'horizon. Mais à peine avait-elle eu cette idée que l'horizon s'embrasait, se nimait de rouge ardent. Un grondement plus fort que mille tonnerres enfla, submergea ses tympans, y roula longuement, s'assourdissant progressivement. Vers le nord, des nuées étranges s'élevaient, jaune d'or, dans l'incendie pourpre qui palpitait par-dessus la cime des arbres proches.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que c'était ? balbutia le gros homme en face de Tatiana.

Elle ne lui répondit pas. Il n'avait cessé de la regarder de guingois entre ses paupières bouffies depuis le jour du départ, il ne cessait de fumer dès le petit matin de longs cigares puants. Il s'était levé, collait contre la vitre son gros nez rougeaud. Mais, lorsque le souffle de l'explosion frappa le train de profil, charriant avec lui sable et brindilles projetés qui martelèrent les vitres des compartiments, il se rejeta en arrière avec un grand geste du bras...

Mais le Transsibérien continuait son chemin solitaire sur son double fil d'Ariane, et le lieu de la catastrophe disparut bientôt dans la lumière du matin.

* *

*

À 80 verstes du lieu de la chute, les cent vingt membres de la tribu nomade des Evenk cheminaient vers le nord, poussant devant eux un grand troupeau de rennes semi-

sauvages, quand l'éclat du feu et la brûlure de la chaleur s'abattirent sur eux. Le grondement ne vint que plus tard, puis le vent violent de l'explosion, alors que tous les Evenk étaient déjà nez contre terre, croyant venue la fin des temps. L'ouragan passa sur eux comme le souffle de l'enfer, et quand ils se relevèrent, les cheveux et les poils de leurs vêtements en peau roussis, tout l'horizon flambait. Au-dessus des flammes, se tordaient d'étranges nuées qui avaient la couleur de l'or en fusion. Des rennes, il n'y avait plus trace. Effrayés, ils s'étaient précipités droit devant eux, droit vers les portes de flammes.

Le lendemain, avant de quitter la région à tout jamais, ils en retrouvèrent 1 500 morts, à demi carbonisés.

* *

*

Les jours qui suivirent, les nuages d'or qui gardaient en leur sein tumultueux une brillance vivace dérivèrent dans la direction de l'ouest. On les vit passer au-dessus de Berlin, de Copenhague, de Londres. En passant, ils éclairaient cités et campagnes plus vivement que la lune à son plein. Et plusieurs photos furent prises à leur lumière, de Londoniens lisant à 3 heures du matin le journal dans la rue, sous l'ondée d'or de ce moutonnement passager.

Le matin de l'explosion, le pendule du sismographe d'Irkoutsk, situé à 900 kilomètres du point d'impact, accusa des trépidations du sol pendant une heure. Mais ce n'est qu'en 1921 qu'une expédition sur les lieux de la mystérieuse catastrophe put être envisagée. Elle ne fut sur place qu'en 1927, conduite par le professeur Koulik, qui observa qu'à 60 kilomètres du point d'impact les arbres étaient décapités à leur sommet, et qu'une très large « allée » de 120 kilomètres de long conduisait au centre de

la partie calcinée. Les arbres étaient abattus de part et d'autre de cette allée, ce qui poussa le professeur Koulik à déclarer qu'un gros météore avait percuté la Tunguska, au bout d'une trajectoire d'une très faible ouverture angulaire – ce qui était naturellement en contradiction avec tout ce qu'on savait du comportement des météores.

Quarante ans plus tard, d'autres expéditions furent organisées dans ce coin perdu de la Sibérie. Le professeur Ziegler écrivit :

Sur le lieu du cataclysme, le cratère ne ressemble pas du tout à un cratère de météorite et nous y avons relevé une radioactivité intense. Tout permet de penser qu'il s'agit d'une explosion nucléaire à une certaine altitude dans l'atmosphère, ou encore à la désintégration d'un bloc d'antimatière.

Il y eut encore d'autres hypothèses – même celle d'un accident survenu à un vaisseau extra-terrestre – et puis le mystère du météore de la Tunguska sombra dans le sommeil...

* *

*

En vérité, le P. 56 n'aurait jamais explosé avec une telle force (équivalant à l'énergie développée par une bombe thermonucléaire de 10 mégatonnes) si son code vibratoire n'avait été désaccordé par rapport à l'époque où il évoluait. De même que la rencontre de la matière et de l'antimatière peut provoquer une déflagration inouïe, le choc violent de deux solides appartenant à deux temps différents le pouvait aussi. Le cataclysme de la Taïga, c'était la désintégration d'un objet du passé heurtant le présent, c'était une « explosion-temps ». Quant aux nuages dorés qui

intriguèrent si fort quelques témoins de 1908, ils étaient formés d'une masse instable d'atomes où circulait la force cyclothymique, des atomes qui, incapables d'accepter une place précise dans la durée, oscillaient sans cesse au long d'un balancier temporel d'une envergure de quelques heures.

Plusieurs oiseaux traversèrent ces nuages, se retrouvèrent décalés vers le passé ou le futur d'une heure ou deux, sans en avoir conscience. Mais les volutes temporelles ne tardèrent pas à se dissiper, chaque atome, brisant la force coercitive qui le liait aux autres, plongeant alors vers le futur ou vers le passé.

* *

*

Les Solariens n'épiloguèrent pas longtemps sur la perte du P. 56. Cet appareil, qui n'était qu'un volume de transport supplémentaire, ne leur était de toute façon d'aucune utilité. Il n'y avait pas eu mort de personne - et c'était le principal.

Et, à mesure qu'ils descendaient dans le temps, ils n'en continuèrent pas moins à survoler Ourn et à filmer inlassablement les périodes qu'ils traversaient, et où ils se stabilisaient de moins en moins longtemps. Zinrat avait perfectionné le solénoïde-temps. La force cyclothymique pouvait être comparée à une série de vaguelettes charriant les Solariens et leurs vaisseaux vers le passé, suivant un mouvement irrégulier correspondant à la force de chaque vaguelette. Le passage sur la crête de la vague correspondait aux translations, les retombées dans les creux aux phases de stabilité. Mais en donnant, grâce au solénoïde-temps... d'où la possibilité de parcourir des distances de plus en plus grandes dans la durée.

Désormais, les naufragés mouvants comptaient non plus par dizaines d'années, mais par siècles...

* *

*

Le 1^{er} août 1871, les Marseillais virent passer dans le ciel de leur bonne ville, venant de l'intérieur des terres et se dirigeant vers la mer, un énorme objet argenté qu'on traita ailleurs, avec verve, de « baleine volante »...

Le 23 septembre 1790, les gendarmes d'Alençon eurent à consigner dans leur rapport hebdomadaire la déclaration d'un paysan effrayé qui prétendait avoir vu se poser sur une colline un énorme disque brillant ; il s'était approché, avait vu sortir de l'aérostat un petit homme à tête jaune et vêtu d'un habit collant verdâtre et brillant lorsque les gendarmes se rendirent sur les lieux, ils ne purent rien déceler de suspect...

Le 3 mars 1619, Herr Christophorus Schere, préfet du canton d'Uri, dans la Confédération Helvétique, qui se promenait en voiture à cheval le long du lac d'Urn, vit glisser au ras de l'eau, dans la lumière indécise du soir, un objet volant « long et brillant ».

Au cours de l'année 1324, le jeune peintre Pietro Marcovitch eut l'occasion d'observer plusieurs disques volants atterrir dans le creux d'un vallon où il méditait ; il en vit sortir trois êtres qui lui semblèrent vêtus de lumière verte, et pensa à une visite céleste ; plus tard, lorsque, avec plusieurs de ses camarades, il entreprit de peindre des fresques dans le monastère de Detchani, il ajouta, sur la « Résurrection » et sur la « Crucifixion » auxquelles il avait participé, la représentation des visiteurs célestes dirigeant leurs chars scintillants, en n'oubliant pas d'y faire figurer,

en le stylisant, les vibrations de l'air qu'il avait remarquées autour des vaisseaux lorsque ceux-ci avaient quitté le ciel...

En 587, le célèbre historien Grégoire de Tours, consécutivement à une vision qu'il avait eue, consigna dans ses chroniques de « L'Historia Francorum » les lignes suivantes : *Nous vîmes pendant deux nuits de suite, au milieu du ciel, une espèce de nuage fort lumineux qui avait la forme d'un capuchon...*

Dans son Histoire romaine, livre I, Dion Cassius nota, en 223 av. J.-C. : *À Arimium, une lumière brillante comme le jour illumina la nuit ; en de nombreuses régions de l'Italie, trois lunes devinrent visibles au cours de la nuit...*

* *

*

À mesure qu'ils plongeaient vers le passé, Ourn rétrécissait sous eux. Karmour, qu'ils avaient connu grouillant d'habitants serrés dans d'immenses cités grises, était maintenant un désert champêtre et sylvestre où de maigres tribus nomades vivaient sans marquer de leurs traces la sereine nature. Par contre, la petite mer presque fermée qui se trouvait entre Karser et Kartur semblait avoir recueilli ou, plutôt, favorisé l'éclosion des civilisations, et c'est au-dessus de ce que les Terriens nommeraient le bassin méditerranéen que, lors de leurs brèves escales, les involontaires visiteurs du temps menaient leur ronde. Ils ne craignaient plus, maintenant, d'avoir maille à partir avec les Ourniens de l'antiquité, dont les armes rudimentaires étaient moins que jamais capables de les inquiéter. Par contre, la réduction et la dispersion de la population leur permettaient de toucher le sol sans encombre en de nombreux points du territoire qu'ils exploraient ainsi benoîtement, à pied. Ils étaient aperçus souvent, donnant

ainsi corps à des légendes qui, au cours des âges, n'allaient que croître et embellir. Mais les Terriens de cette époque vivaient en harmonie avec les dieux nombreux et bizarres qu'ils avaient créés ; ils ne s'étonnaient donc pas de voir de petits lutins jaunes vêtus de vêtements brillants débarquer de roues étincelantes descendues des cieux : c'étaient les dieux qui, abandonnant le royaume des esprits, venaient un instant parmi les hommes...

* *

*

Fils de Buzi, de la caste des Cohanim, Ezéchiel était un homme fort au service de Dieu. Son nom même était le reflet de cette force et de cette foi : *Ye'hézaqè'l*, qui signifiait *Dieu est fort*, ou *Dieu reconforte*. Mais cet homme qui serait plus tard appelé prophète des Hébreux, et considéré comme un des plus grands, cet homme rompu aux exercices du corps et aux travaux de l'esprit, cet homme fort était pour l'instant en position rien moins qu'enviable : il cheminait, au milieu d'une cohorte de captifs de plusieurs nationalités dont aucun ne parlait le même langage (Babel avait laissé sa trace de discorde sur les langues), sous le soleil brûlant de Mésopotamie, au bord d'un fleuve presque tari qui se frayait un chemin difficile dans la rocaille rouge du désert. Nabuchodonosor II, le Grand Roi portant le nom d'un ancêtre né 600 ans plus tôt, avait déferlé vers l'ouest cinq ans auparavant avec son armée de mercenaires, balayant tout sur son chemin jusqu'en Égypte. Au passage, le royaume de Judée était tombé après de brefs combats, et sa capitale, Jérusalem, une fois de plus conquise et brûlée, tandis que des milliers d'esclaves, dont le roi et ses sages, prenaient la route de la captivité...

Oui... en cet an 582 d'avant le Christ, Ezéchiél n'était qu'un esclave comme les autres, aux pieds enchaînés, aux talons crevassés, à la bouche sèche et au regard fiévreux, qui se traînait au milieu d'un flot de miséreux qu'encadraient les silhouettes hautaines des miliciens babyloniens juchés sur leur chameau, suant mais impassibles sous leur barbe et leur perruque postiche, et tenant fermement en main la longue lance à pointe de cuivre. Pourtant il savait au fond de son âme que la délivrance viendrait, pour lui et pour son peuple. Aussi, à travers les pires épreuves, ne cessait-il de prier le Seigneur pour hâter, par le témoignage de sa foi, la venue de ce jour. Et c'est dans cette cinquième année de captivité, par une torride journée d'été, que le grand signe de la délivrance lui fut envoyé...

Il marchait tête baissée pour ne pas brûler inutilement ses yeux rougis, au rythme rapide des enjambées cahotantes que lui mesurait sa chaîne, quand un vent de sable violent l'enveloppa. Il sentit une grêle de particules minérales passer sur sa peau, tandis que des cris de frayeur retentissaient autour de lui. Une bousculade se produisit, un chameau bramant, courant à une vitesse inhabituelle le frôla, l'espace entre ses deux bosses vide de cavalier. Et ce n'est que lorsque la poussière commença à retomber qu'il se rendit compte qu'il avait été exaucé, que Dieu venait de se manifester en lui envoyant Ses messagers.

À travers les volutes de sable rouge, des roues gigantesques alignées les unes au-dessus des autres étincelaient sous le soleil. Ezéchiél fut à peine surpris, car il n'avait jamais douté. Il s'agenouilla, mit la face contre terre, et lança une silencieuse mais vibrante action de grâces. Puis il se releva et, sans plus sentir la morsure des entraves à ses chevilles, il avança vers les chars des Envoyés.

La poussière était maintenant complètement retombée, et les trois grandes roues étaient tout à fait immobiles les unes au-dessus des autres, resplendissantes de lumière argentée. Entre les monolithes rocheux sculptés par les vents de sables, mercenaires et esclaves continuaient de s'enfuir droit devant eux : ils ne savaient pas...

Ezéchiél, lui, savait. Et il avançait sans crainte. Bientôt, il vit s'ouvrir dans le flanc des chars célestes des portes ovales par où coulissèrent de miroitants rubans de métal, sur lesquels s'avancèrent, au nombre de quatre, les Envoyés du Seigneur, d'étranges êtres qui lui parurent mi-hommes mi-animaux car, bien que se déplaçant sur deux jambes, tout leur corps était gainé d'un épais tissu vert qui ressemblait plutôt aux écailles d'un poisson ou d'un serpent, et leur tête n'était formée que d'une sphère translucide où aucun trait du visage ne pouvait se distinguer. Mais Ezéchiél n'avait pas à juger de l'apparence des Messagers : il savait qu'il existait dans les Maisons du Ciel plus de créatures que ne compte de grains de sable le désert.

Il fut rapidement entouré par les quatre Messagers. Les animaux-hommes, sortes de singes peut-être, étaient si petits que leur tête globuleuse ne lui arrivait qu'à la taille. Ezéchiél désigna de la main la porte ovale du char de base.

— Emmenez-moi vers Celui qui vous envoie, dit-il d'un ton à la fois ferme et doux.

Les Envoyés, qui ne parlaient pas, ne tardèrent pas à regagner leurs chars. Ezéchiél les suivit, pénétra à la suite de deux des Envoyés dans la roue la plus basse, dont la porte se referma sans bruit.

Ce jour-là, le prophète fut à la fois surpris et déçu ; il put contempler ce qu'aucun de ses frères sur Terre n'avait jamais vu : l'étendue sans limite du Royaume créé par Dieu pour les hommes, mais il ne parvint pas à communiquer avec les envoyés, qui avaient bien un visage sous leur casque rond, mais parlaient un langage inintelligible.

Cependant les voies du Seigneur sont impénétrables et lorsque, après le fantastique voyage dans les airs au cours duquel il avait pu voir le monde d'en haut à travers une petite fenêtre carrée, Ezéchiel fut à nouveau déposé au sol près du fleuve Chobar où il ne tarda pas à retomber aux mains des Babylonniens, il ne chercha pas une seconde à se plaindre.

Beaucoup plus tard, il écrivit son Livre, dans lequel il chanta la Gloire du Seigneur, et son étrange rencontre avec Ses Envoyés y prenait une place importante.

1 - La trentième année, le cinquième jour du quatrième mois, comme j'étais au milieu des captifs près du fleuve Chobar, les deux s'entrouvrirent, et je vis des visions divines.

2 - Le cinquième jour du quatrième mois, la cinquième année de la déportation du roi Joachim.

3 - La parole du Seigneur fut adressée à Ezéchiel, fils de Buzi, prêtre, dans le pays des Chaldéens, près du fleuve Chobar, et là, la main du Seigneur fut sur lui.

4 - Et je vis, et voici qu'un tourbillon de vent venait de l'aquilon, et une grosse nuée, et un globe de feu, et une lumière qui éclatait tout autour ; et au milieu, c'est-à-dire au milieu du feu, il y avait une espèce de métal brillant.

5 - Et au milieu de ce feu apparaissaient quatre animaux, dont l'aspect avait la ressemblance de l'homme...

* *

*

Ils « enlevèrent » ainsi plusieurs Ourniens, à diverses époques, dans divers pays, de la Chine à l'Amérique du Sud, en passant par l'Égypte et la Judée. Ils filmaient les Ourniens, étudiaient leur comportement, et les ordinateurs, à tout hasard, emmagasinaient leur langue, car les captifs -

mais c'étaient plutôt des invités – parlaient en général beaucoup. Ainsi naissaient les légendes et les prophéties, si semblables, et pour cause, sur toute la surface d'Ourn – sur toute la surface de la Terre.

Mais les Solariens, entre leurs expéditions, regagnaient toujours avec fidélité la vallée encaissée du haut plateau andin où ils avaient trouvé refuge dès les premiers temps. Là aussi, le panorama changeait. Sur le grand plateau de Tihuanaco, ce qui n'avait été à leur arrivée qu'un champ de ruines par endroits bouleversé par des fouilles reprenait, à mesure qu'ils plongeaient dans le passé, consistance et figure. Ils voyaient littéralement, entre leurs sauts, les ruines surgir de terre, devenir une grande ville géométrique aussi harmonieuse et aussi moderne que les plus belles cités du bassin méditerranéen. Plusieurs races d'occupants avaient successivement ou régressivement ! – occupé la ville (conquérants espagnols, qui n'en connurent que les ruines ; Mayas, qui campèrent mille ans dans une cité qu'ils n'avaient pas construite ; Toltèques, qui chassèrent les Mayas...), mais ce n'est que 3 000 ans avant leur arrivée sur Ourn qu'ils purent observer l'édification première de Tihuanaco par un peuple de guerriers bariolés et cruels qui avaient entraîné avec eux, sur cette terrasse du monde, une foule d'esclaves à qui étaient imposés les travaux les plus inhumains. Guettant sur la crête de la colline proche, ou plafonnant leurs astronefs droit au-dessus de la ville en construction, les Solariens virent de véritables pyramides d'hommes enchaînés s'unir pour soulever des blocs de rocher si énormes que les machines les plus modernes n'y seraient pas parvenues. C'était un spectacle effrayant et grandiose, mais les visiteurs du temps savaient que de cette sueur et de ce sang, et de ces entrailles répandues, naîtrait, était en train de naître, une des plus belles cités que la planète eût jamais comptée. Cependant toute cette souffrance était à leurs yeux d'un trop grand poids en regard de la réussite architecturale de

Tihuanaco. Ce qu'ils ne savaient pas, ne pourraient pas savoir, c'est que des dizaines de milliers d'esclaves, une fois la ville achevée, seraient sacrifiés sur les autels... pour eux. Et que, une fois les esclaves tués, les Aztèques prendraient l'habitude de faire mourir sur l'autel les meilleurs et les plus forts de leurs fils et de leurs filles, déclenchant ainsi le processus d'appauvrissement et de déclin de leur race.

Car en cette année 2076 av. J.-C., les Aztèques avaient vu les cercles de feu blanc qui montaient et descendaient de derrière une colline proche. Pour eux, c'était le signe tangible que leurs dieux étaient descendus des cieux pour observer l'édification d'une ville qui devrait être la plus belle du monde, et leur serait consacrée. Les Aztèques, respectueux de cette présence (qui, on s'en doute, dura peu), ne cherchèrent jamais à escalader la colline, pour ne pas troubler les dieux en leur demeure terrestre. Mais, face à cette colline, ils édifièrent en leur honneur la Porte du Soleil, une sculpture de 3 mètres de haut et de 6 mètres de large taillée dans un seul bloc de pierre de 10 tonnes, où ils représentèrent les dieux volants qui venaient leur rendre visite...

Cependant, les Solariens séjournaient effectivement en 2076 av. J.-C. plus longtemps qu'en aucune autre époque. Zinrat et Ennir (maintenant étroitement associés dans les travaux temporels) avaient trouvé le moyen de « retenir » la force cyclothymique du temps qui tendait à les pousser vers l'arrière, « gonflant » ainsi leur structure infra-atomique d'une énergie qui, une fois lâchée, leur permettait de faire des sauts en arrière d'une amplitude de plus en plus vaste. Mais s'ils séjournèrent aussi longtemps en cette année – 2076 (très exactement huit mois et quatre jours), ce n'est pas seulement pour les besoins de leurs expériences temporelles, mais parce que du virium avait été découvert sur Ourn.

* *

*

— Je tire de 47 vers zénith rouge...

— Je dégage en 6 et en 234 vers l'ouest bleu...

Les billes multicolores circulaient dans l'apesanteur de la structure transparente du jeu à trois dimensions.

Ennir et Zinrat, sous l'auvent rocheux près des deux astronefs, jouaient au tridipion. À côté d'eux, Bénit rongeaît rêveusement une pomme ramassée le jour précédent dans un verger macédonien : les Solariens, après beaucoup d'hésitations, s'étaient décidés à améliorer leurs repas de pâtes fades qui d'ailleurs s'épuisaient, en mangeant avec délices les fruits multiformes dont la planète était prodigue, et qu'ils cueillaient sans vergogne sur les arbres porteurs de cette nouvelle nourriture des dieux. Ils ne s'étaient pourtant jamais aventurés à tuer un animal pour manger sa viande, et seul Cézir chassait avec ardeur tout ce qui bougeait, et qui allait des fourmis aux lézards.

C'était le soir, un soir perdu dans le temps de ce deuxième millénaire avant le Christ. L'air était vif et frais, le ciel d'un sombre indigo. Les joueurs ne levèrent pas les yeux lorsqu'un frissonnement de l'atmosphère leur annonça que l'astronef de l'infatigable Algar venait de se poser non loin d'eux. Mais ils durent bien s'interrompre lorsque leur bouillant compagnon surgit près d'eux, vociférant :

— Du virium !... Il y a du virium sur Ourn...

— Du virium ? répéta Ennir qui, le doigt sur une touche, s'apprêtait à expédier dans les couloirs transparents une bille vert émeraude.

— Mais oui ! Du virium ! Et c'est tout l'effet que ça te fait ? Mais songe donc que nous allons pouvoir en remplir nos soutes sans bouger de cette planète...

— Grand Émir ! Mais pourquoi faire, peux-tu me l'expliquer ?

Algar secoua sa grosse tête, prit un air profondément peiné.

— Voyons Ennir ! Ne sommes-nous pas maintenant assurés de retourner à notre époque d'origine ?... Je pensais qu'à notre arrivée, heu... chez nous, nous retournerions sur P. 3 de Vuimor, afin de prendre une cargaison de virium. Telle est bien notre mission, non ? Mais puisque nous avons maintenant ce minéral à portée de la main, pourquoi ne pas nous servir ? Ce sera autant de temps de gagné !

— Tu veux dire... tu veux dire...

Ennir secoua la tête, eut un rire amer qui résonna longuement.

— Tu veux dire, répéta-t-il une fois calmé, que tout ce que nous avons vécu, tout ce que... tout ça... Tout ce que nous avons vu des guerres qui ont ravagé cette planète, ça ne compte pas pour toi... et que seuls comptent les ordres du Cerveau ?

— Par exemple ! clama Algar. Mais naturellement, ça compte ! Ne sommes-nous pas toujours en mission, quelles qu'aient été les aventures que nous aurons traversées ? Ne sommes-nous pas toujours membres de la Navigation Industrielle Planifiée ? Et toujours aux ordres du Cerveau-Directeur ? Nous ferons le plein de virium – ajouta-t-il avec force – et nous le livrerons, comme il était prévu...

— Si nous revenons bien à notre époque..., dit doucement Zinrat. Nous pouvons diriger la force cyclothymique, soit. Mais rien ne prouve que la précision soit absolue : nous pouvons aussi bien tomber en panne d'énergie 500 ans « avant » ou 500 ans « après »...

— Je te fais confiance, Zinrat. Et même si nous n'avons qu'une chance, nous ne devons pas la négliger.

Ennir leva les bras vers le ciel.

— Vous m'amusez, tous les deux... Pour ma part, je serais heureux de retrouver ma planète, même si ce n'est pas exactement à l'époque où je l'ai quittée. Solar est

toujours Solar, après tout. Et si tu tiens à faire le plein de virium, pourquoi pas, au fond. N'est-ce pas, Bénit ?

La réaction de Bénit ne fut pas exactement celle qu'escomptait son amoureux. Elle dégagea son bras de la douce étreinte de la main du jeune Solarien sur son poignet, répliqua vivement :

— Vous êtes fous ! Vous êtes fous tous les trois ! J'espérais que cette plongée dans le temps vous aurait rendus raisonnables ! Ou au moins vous aurait permis d'oublier tous vos concepts de Devoir et de Mission ; d'oublier cette guerre inique que le Cerveau s'apprête à faire à l'Union des Pôles... Mais je vois qu'il n'en est rien ! Ennir, je t'en conjure, empêche ce fou d'accomplir un acte qui peut être à l'origine de morts et de dévastations qui endeuilleront notre planète... Rappelle-toi en quel état se trouve Solar, aujourd'hui : un monde vide, mort, désert... Si nous pouvons empêcher cela...

Elle fixait d'un regard éperdu et vibrant le jeune capitaine dont le cerveau subissait l'assaut de deux forces contraires : le désir de se conformer aux idées de la fille qu'il avait choisie, et le poids de toute une éducation fixée dans ses cellules, qui le poussait vers l'obéissance aux ordres reçus. Algar profita de son hésitation pour enfoncer un nouveau clou dans cette hésitation, sous la forme d'une rationalisation des arguments de la Solarienne.

— Voyons ! Si Solar est morte aujourd'hui, rien ne prouve que le cataclysme ait été provoqué par une guerre entre l'Union des Pôles et le reste de la planète... Cela a pu arriver n'importe quand... Des dizaines de milliers d'années plus tard. Je pense au contraire que le moyen d'éviter la guerre est de renforcer les moyens de défenses du Cerveau, et de réduire ces Zolors de Polaires par une attaque surprise, avant qu'ils nous attaquent eux-mêmes !

— Attaquer ! cracha Bénit, les yeux brûlants.

Mais, en même temps qu'elle, Zinrat raillait :

— Tu parles vraiment comme si nous étions déjà revenus à notre époque d'origine, Algar. Cela me paraît un peu prématuré... Et puis si Solar est morte aujourd'hui, si notre civilisation, notre peuple ont disparu, c'est que cela doit se produire ainsi. Cette évolution est inscrite dans les méandres du flot du temps. Bénit, Algar... votre querelle est vaine... Quelle que soit la décision que vous prendrez, elle a déjà été prise dans la boucle sans fin du temps.

— Je constate que tu refuses de prendre position en t'abritant derrière des sophismes, raila Bénit. Je vois que je perds mon temps avec vous !

Elle se leva brusquement. La pomme qu'elle mangeait roula sur le sol.

— Bénit ! Attends ! cria Ennir.

Mais il ne fit pas mine de la retenir, et il regarda, impuissant et rageant en même temps de l'être, sa future engagée qui se dirigeait à pas rapides vers son astronef.

— Ne t'en fais donc pas souffla Algar d'un ton bourru. Elle a ses idées bien à elle, mais sa colère passera vite. Comprends-moi : avoir du virium à portée de la main et ne pas profiter pour en faire provision serait fort stupide, non ? Et puis si Zinrat a raison, quoi que nous fassions, le destin a déjà écrit nos actes quelque part sur la boucle du temps...

Il haussa les épaules, son rire puissant résonna dans le soir tombant. Apparemment, il considérait que ses deux compagnons s'étaient ralliés à son point de vue – et n'avait pas tort : Ennir n'eut pas le courage de redire quoi que ce soit. Ébranlé par la violence de la réaction de Bénit, il la regardait s'éloigner, disparaître par le sas ovale de son N. 30. IL eut comme simple réconfort le sourire doux et pensif de Zinrat, mais cette brouille avait rejeté loin de sa conscience le véritable motif de l'altercation. Ramasser ou non le virium... que lui importait, au fond ?

Un peu plus tard, alors que chacun était allé se coucher, Ennir essaya de plaider sa cause devant la niche à dormir

où Bénit s'était réfugiée. Il n'obtint aucun résultat. La jeune Solarienne lui tournait le dos, suspendue à l'invisible réseau d'ondes. Triste mais résigné, il ne l'importuna pas longtemps. Algar avait peut-être raison, sa colère passerait vite. Il alla se coucher dans une autre niche, en la seule compagnie de Cézir dont la familiarité était toujours aussi chaleureuse et envahissante. Ennir essaya de débrouiller le fil de ses problèmes, mais ses problèmes faisaient partie d'une manière si organique aux méandres du temps et à son mystère qu'il s'endormit sans rien avoir pu résoudre.

Le lendemain, effectivement, Bénit était plus calme, presque sereine, mais se montra envers lui d'une froideur appuyée, qu'il ne chercha pas à briser. Cependant, il fut surpris lorsque la jeune fille déclara que puisque tout le monde était d'accord contre elle, elle ne chercherait pas à imposer davantage sa volonté et se joindrait à eux dans l'expédition pour la recherche du virium.

Un peu plus tard, les trois vaisseaux alignés décollaient comme une seule toupie à triple circonvolution, atterrissaient quelques séquentes plus tard au sommet d'une colline rocheuse surplombée par un ciel implacablement bleu. À leurs pieds, une longue vallée irrégulière s'étirait vers l'infini embrumé de chaleur, une vallée riche d'herbages, d'arbres et de fleurs, malgré le climat tropical. Un lac long et étroit, aux eaux salines, tenait le milieu de la vallée. Les Solariens étaient à nouveau sur ce territoire agité, riche de légendes, que les Ourniens appelaient Juda, ou Judée.

— C'est ici, dit Algar, que mes détecteurs ont relevé la présence de virium, pas très profondément enfoui dans le sol...

Il désignait un espace compris entre deux villes blanches ceintes d'un rempart sommaire. Le métal stratégique était là, sous ce sol étranger... Mais comment l'extraire ? Ils décidèrent pour la première fois de véritablement prendre contact avec les autochtones, et pour cela d'apprendre les

rudiments de la langue du pays : ils ne pouvaient pas, malgré leurs machines-outils, faire le travail d'extraction eux-mêmes, et en catimini. Donc ils traiteraient, emploieraient de la main-d'œuvre qu'ils payeraient avec du métal précieux pris ailleurs... Tout le monde fut d'accord avec cette méthode, même Bénit.

L'Ournien qui fut leur professeur – d'ailleurs pas très conscient de l'être – fut un berger qu'ils « ramassèrent » (le terme est très adéquat) sur une colline avoisinante, alors qu'il somnolait, laissant ses brebis étiques tondre au ras du sol sec l'herbe dure et les buissons épineux du lieu. L'Ournien ne s'effraya pas d'être enlevé par ce qu'il croyait être des dieux. Il n'était manifestement pas très intelligent, et ne comprit jamais vraiment ce qu'on attendait de lui. Il fit plusieurs voyages entre ses collines et le haut-plateau andin, sans s'apercevoir sans doute que les étrangers à grosse tête lisse et jaune lui faisaient parcourir la moitié de la circonférence d'une terre qu'il ne savait pas être un globe. Mais finalement, les Solariens assimilèrent le langage du berger, aidés en cela par les ordinateurs de bord qui, bien que non programmés pour résoudre des questions linguistiques, purent tout de même établir la structuration phonétique de la langue. Le berger fut relâché au bout de sept mois ourniens, les Solariens pouvaient maintenant s'exprimer en araméen. Restait à établir le contact avec une notabilité d'une des deux villes qui encadraient le gisement.

Les Solariens savaient maintenant que leur présence effective ne pouvait guère troubler les esprits des primitifs. Aussi, Algar et Ennir, qui avaient préféré se charger des contacts, descendirent-ils tout simplement à pied de la colline, dans leur spatiandre dégravité, casque rabattu, et se dirigèrent vers la ville la plus proche d'eux. Un homme aux vêtements riches et dont la barbe était artistement frisée se tenait assis devant la porte principale du rempart, tandis qu'un jeune garçon, un esclave probablement,

l'éventait avec des palmes. C'est à cet auguste personnage que les Solariens s'adressèrent dans leur langage hésitant. S'il ressentit de la surprise à la vue de ces petits êtres au visage caché par un masque sphérique, l'homme aux vêtements chamarrés ne le laissa aucunement paraître. Il entraîna, à travers les ruelles assoupies, les deux visiteurs, qu'il appelait les Envoyés, vers sa demeure à patio, où il leur présenta sa femme et ses deux filles. L'homme leur offrit des fruits, du miel et du poisson séché, mais les Solariens ne pouvant pas ouvrir leur casque à cause de l'atmosphère qui, à ce niveau, ne leur était pas favorable, durent décliner ces offres. Quant au virium (que les Envoyés désignaient simplement comme « le métal enterré »), l'homme leur dit qu'ils pourraient en disposer s'ils trouvaient des travailleurs aptes à faire l'ouvrage. Ils étaient bien tombés sur une notabilité de l'endroit, qui leur promit de réunir des citoyens – les esclaves étant réservés à des travaux d'intérêt municipal...

Le lendemain, à la nuit tombée, Ennir revint trouver leur hôte, mais en compagnie cette fois de Bénit.

Avec le soir, les rues étaient devenues animées, et le spectacle était étrange pour les Solariens, qui avaient ainsi pour la première fois l'occasion de circuler vraiment au milieu des Ourniens, ce peuple si fragmenté qu'il leur semblait à la fois connaître bien et si mal... Les rues de la ville étaient étroites, éclairées parfois par des torches fixées aux murs. Les habitants regardaient passer les étrangers avec une attention soutenue, et parfois une main hésitante se tendait pour frôler le tissu métallisé de leur spatiandre. Ils se sentirent presque soulagés d'être accueillis dans la maison du notable, qui leur apprit qu'il avait commencé à recruter des travailleurs... Les travaux d'extraction pourraient sans doute commencer le surlendemain. La conversation roulait péniblement avec force circonlocutions de politesse, lorsque des coups violents résonnèrent à la porte. Leur hôte alla ouvrir. De

nombreux citadins, certains brandissant des torches, s'étaient agglutinés devant l'huis, parlant haut et riant. Le notable répliqua, s'interposant devant la porte que les Ourniens excités voulaient franchir. Ennir et Bénit, qui s'étaient approchés, ne pouvaient que suivre très imparfaitement la conversation, mais comprirent tout de même qu'ils étaient la cause de cette intrusion populaire.

— Que veulent-ils ? souffla Bénit. Ils ont l'air plus joyeux qu'hostiles...

Effectivement, les hommes massés près de la porte riaient aux éclats en désignant les Solariens. Ennir, que la décision de Bénit de l'accompagner avait enchanté, car il y voyait le signe de la fin de sa colère, se concentra sur les mots étrangers.

— C'est curieux... J'ai l'impression qu'ils demandent que nous quitions nos vêtements... Un rite de reconnaissance, peut-être...

Mais la porte claqua, les séparant de la foule excitée, interrompant leurs réflexions. Deux hommes portant l'épée au côté étaient venus prêter main-forte à leur hôte, qui s'excusa pour l'incident.

— Ces deux gardes vont vous raccompagner, O Envoyés divins..., leur dit-il en désignant les deux hommes qui, tirant leur épée du fourreau, rouvrirent la porte et firent reculer la foule avec quelques moulinets.

C'est avec cette escorte qu'Ennir et Bénit sortirent de la ville, au milieu d'un brouhaha moqueur qui finit par provoquer chez eux un sentiment de malaise. Des ombres furtives se glissaient dans les ruelles, et ils crurent à plusieurs reprises, dans cette compagnie pourtant exclusivement masculine, déceler des postures qui évoquaient la possession sexuelle.

Mais Ennir était assez éloigné du goût pour l'observation sociologique. Demain commencerait l'extraction, et c'était une corvée qu'il voulait voir finir le plus vite possible. Maintenant, son désir était de quitter Ourn, de plonger

dans le temps, de retrouver Solar et... Bénit, Bénit qui, sur le chemin du retour vers l'astronef caché dans les collines était toujours lointaine et froide.

La ville qu'ils venaient de quitter après avoir failli subir peut-être des violences de la part de ses habitants, faisait partie d'une alliance militaire et commerciale qui, parce qu'elle regroupait cinq citées, était nommée la Pentapole. Cette cité s'appelait Sodome. La cité voisine avait pour nom Gomorrhe. L'homme qui les avait reçus était connu par ses concitoyens sous le nom de Loth.

Et le virium ne fut jamais extrait.

* *

*

Le lendemain, lorsque Zinrat, Ennir et Algar se levèrent, tard dans la matinée, ils s'aperçurent que le vaisseau de Bénit n'était plus à sa place habituelle, contre le pan incliné de rochers.

— Elle est partie en exploration, dit Algar. Avec son humeur du moment, cela n'a rien d'étonnant qu'elle ne nous ait pas prévenus...

— Ça ne lui est pourtant pas habituel..., murmura Ennir.

Il essaya d'appeler la jeune fille, mais le communicateur resta muet.

* *

*

Sur Sodome, c'était encore la nuit.

Loth, étendu auprès de sa femme Rebecca, se tournait et se retournait sur sa couche en proie aux rêves flous d'un sommeil agité. La rencontre avec les Envoyés de Yahvé le

troublait, jusque dans son inconscience nocturne. Pourquoi avait-il été choisi, lui ? Si sa modestie n'avait pas été grande, et aveugle sa foi dans le Seigneur, il aurait pu penser que Yahvé l'avait reconnu comme seule âme juste et pure dans un ensemble de cités célèbres par la corruption de leurs mœurs... Mais il ne s'imaginait pas autrement que pêcheur – un pêcheur au milieu de ses frères pêcheurs. Et il ne comprenait pas non plus pourquoi les Envoyés tenaient tant à creuser la terre pour en retirer du métal. Mais pourquoi chercher à comprendre ? Les voies du Seigneur sont impénétrables, et il s'agissait peut-être d'une épreuve...

Loth se retourna encore une fois. Dans son rêve, le tonnerre grondait. Il fuyait entre les branches basses d'une forêt détrempée par une pluie crépitante, et les branches se tendaient vers lui, comme des mains, agrippaient ses vêtements, lacéraient ses membres. Il cria en rêve... et pour de bon, en s'éveillant.

Le tonnerre, c'était des coups frappés à sa porte, les branches qui l'empoignaient, c'était Rebecca qui le secouait par le bras. En sueur, il émergea d'un coup dans la réalité.

— Va voir, Loth. On frappe. Je ne sais pas ce que c'est encore... Je suis inquiète.

— N'aie crainte, femme..., dit Loth avec plus de fermeté qu'il n'en ressentait en son for intérieur. Je vais voir...

Précédé de la lueur tremblotante d'une torche résineuse qui jetait devant lui de grandes ombres visqueuses, le notable, drapé dans sa toge, gagna la porte où des serviteurs, levés eux aussi en hâte, hésitaient à ouvrir. Loth fit un signe, les deux battants s'écartèrent, et le visiteur nocturne entra. C'était un des Envoyés. Loth s'inclina.

— Que puis-je pour toi, Envoyé du Seigneur ?

Assourdie par l'épaisseur du casque miroitant où la flamme des torches jetait des éclats sirupeux, la voix de

l'Envoyé résonna étrangement aux oreilles de Loth. Et ce qu'il disait était plus étrange encore.

— *Fais lever ta femme et tes deux filles, et quittez vite les lieux, de peur que vous ne périssiez dans le châtement de la ville. Yahvé va détruire Sodome et Gomorrhe...*

L'Envoyé n'avait pas, en réalité, nommé le Seigneur, mais Loth s'y trompa, car dans la langue hésitante qu'employait l'Ange, Yahvé signifiait aussi « force », ou « puissance ».

— Mais... pourquoi ? ne put s'empêcher de souffler Loth.

— *Ne pose pas de question. Sauve ta vie ! Ne regarde par derrière toi ; ne t'arrête nulle part dans la plaine, sauve-toi dans la montagne, de peur que tu ne périsses toi-même avec les autres...*

Vaincu, Loth s'inclina, le cœur emplît d'une terreur sourde. Dieu allait détruire la ville. C'était le châtement. Il n'y avait rien à redire à cela. Et si Yahvé l'avait choisi, lui et les siens, pour survivre, il n'y avait pas non plus à redire à cela - ni même à être heureux de cela... Il fallait obéir, et c'est tout. Il partit à reculons, annoncer la nouvelle à Rebecca et à ses filles. Et ses oreilles bourdonnaient tant qu'il n'écoula pas les dernières phrases de l'Envoyé.

— Je t'épargne pour que tu puisses témoigner devant les générations futures..., disait la voix sous le casque. Je veux que tu saches quelle peut être la puissance de l'homme, et quelle horreur sans nom peut résulter de l'usage inconsideré de la science lorsqu'elle a pour but la guerre totale...

Lorsque Loth eut réussi à convaincre (et ce ne fut pas sans mal) Rebecca et ses deux filles de fuir immédiatement la cité, sans prendre aucun bagage, pour échapper à la colère destructive de Yahvé, l'Envoyé avait disparu. Mais, loin au-dessus de la ville, dans le ciel dont l'outremer allait s'éclaircissant dans l'aube montante, une nouvelle étoile

était née : le vaisseau de Bénit, en attente sur l'océan étale de la nuit finissante.

Loth et les trois femmes se hâtèrent dans les ruelles encore ténébreuses où les chants, les vociférations, les râles de plaisir s'étaient tus. Il planait sur la ville et sur le monde un calme étrange, un silence plat de fin du monde. Quand ils furent sur la plaine érodée, un dromadaire blatéra une unique fois.

— Vite, vite, dit Loth.

Il tourna son regard vers le ciel maintenant bleu lavande, où toutes les étoiles, sauf une, avaient disparu. Il frissonna. Plantée dans les nuées transparentes droit au-dessus de la ville, l'étoile solitaire évoquait l'œil du Dieu vengeur. Et c'était peut-être ce qu'elle était. Ils escaladèrent les collines proches. Les cités étaient toujours silencieuses, blotties dans l'ombre de la vallée. Plus loin, la Mer Morte faisait une tache frissonnante dans l'obscurité. Mais, au-dessus des crêtes dentelées du Djebel-Usdum, les premières lances de lumière du soleil encore caché perçaient le ventre tiède du ciel. « Ne pas se retourner... » pensait Loth. Et il ne faisait que cela ! Un dernier regard inquiet vers l'œil resplendissant fixé sur la voûte des cieux. Vite... plus vite ! Enfin ils passèrent la crête de la colline. Loth, à bout de souffle, s'effondra contre le sol, sentit sur lui le poids de ses deux filles aux doux parfums. Mais Rebecca ? Il se redressa.

— Rebecca ! Viens !...

Il tendit la main. Rebecca était debout sur la crête, sa silhouette nimbée de voiles translucides se détachait d'une manière irréaliste sur le ciel de pâle lavande.

— Rien ne presse... et je veux voir, disait la femme incrédule.

Dans le ciel, une larme de cristal se détacha de l'œil flamboyant, coula vers la vallée invisible à la vitesse d'un éclair.

— Reb...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Le ciel devint un puits d'intense lumière, comme si le soleil était tombé dans la vallée et se fragmentait en météores incandescents, au milieu de la draperie des flammes de l'enfer. Loth ferma les yeux, s'incrusta dans la terre, mordit la terre. Un tonnerre roula, plus fort et plus grondant que tout ce qu'il avait jamais entendu. Puis le vent souffla en mugissant, écornant la crête, arrachant au passage des morceaux de rocher. Et le calme lentement revint. Loth leva les yeux, se remit péniblement debout, serrant ses filles contre son corps. Ils étaient tous trois gris de poussière. Le monde entier était poussière : elle tournoyait en volutes dans le ciel où des nuages fantasques se déployaient, couvant dans leurs replis des flamboyances orangées, elle retombait lentement, couvrant la terre, pénétrant dans les bronches.

— Rebecca...

Toussant, éructant, Loth escalada la courte pente, se retrouva sur la crête. Les rochers étaient brûlants, ils entamèrent la chair de ses mains, provoquant des cicatrices purulentes qui ne devaient jamais guérir. Il regarda en bas. C'était l'enfer. La plaine entière n'était plus que cendre, et la cendre elle-même brûlait. De Sodome et de Gomorrhe, il ne restait plus trace, et les jardins et les forêts s'étaient transformés en un désert fumant de roches calcinées. Et le pire, c'était qu'il ne restait de Rebecca que l'empreinte légère de son passage ici-bas – son ombre imprimée sur une roche plate par le feu du ciel, son ombre, et rien de plus. Loth avait trop de foi pour pleurer. Ce que faisait le Seigneur était bien – même si ses actes étaient parfois peu compréhensibles... Il tourna une nouvelle fois son regard vers le ciel où se nouaient et se dénouaient des serpents infernaux, et vit avec surprise que l'œil de Yahvé s'était séparé en trois parties égales, trois cercles lumineux flottant dans la brume rousse qui, très vite, disparurent vers l'ouest plus vite que la foudre.

Ce ne fut qu'au soir que Loth, encadré par ses deux filles, entra dans Soar, la seule ville épargnée de la Pentapole parce que protégée par les montagnes – alors que Séboïm et Adama avaient péri avec Sodome et Gomorrhe. Il raconta ce qu'il avait vu, plus tard, à son oncle Abraham et, de bouche en bouche, son histoire parvint à travers les siècles jusqu'au grand Moïse, qui rapporta l'événement dans son Livre :

... Et Yahvé fit descendre du ciel sur Sodome et sur Gomorrhe une pluie de soufre et de feu ; il détruisit ces villes, et toute la plaine, avec tous leurs habitants et tout ce qui vivait sur le sol.

La femme de Loth, ayant regardé derrière elle, fut changée en statue de sel...

* *
*

— Ce que tu as fait est incroyable, Bénit ; même moi je ne puis te pardonner. Et si au moins je comprenais...

— Tu ne veux pas comprendre, Ennir. Et peut-être ne le peux-tu pas. Toute ton éducation s'est faite dans le respect de lois basées sur une version falsifiée de l'histoire de Solar. Pour toi, pour tous les pareils, ce que le Cerveau dit et décide est bien et juste... Moi, je suis née, j'ai vécu au pôle. Je suis une Polaire et je connais l'histoire des pôles, les conditions de vie qui y règnent, l'injustice permanente faite à notre condition. Il fallait changer cela. Détruire le Cerveau. C'est ce que nous nous préparions à faire lorsque... lorsqu'il nous est arrivé ce qui nous est arrivé. Je suis une des rares personnes, une des rares Solariennes qui ont réussi à s'infiltrer parmi vous, à vivre comme vous. Mais je suis restée une Polaire, et fidèle à l'idéal qui nous

anime. Mon but était de rester en contact avec mes frères et...

— Une espionne ! cracha Algar.

— Une espionne ! C'est ce que j'étais, en effet, et j'accepte cette dénomination. En tant que lieutenant-escorteur, j'étais au fait des mouvements importants de nos vaisseaux. Et j'en prévenais Zan Rafor ! Lorsque nous avons reçu l'ordre de gagner P. 3 de Vuimor à célérité maximum pour en ramener le virium, j'ai compris que les événements étaient graves et que la crise était imminente ; c'est à ce moment que j'ai envoyé mon dernier message aux pôles. Ensuite...

— Mais je comprends tes opinions politiques, et je peux même dire que je les respecte, si je ne peux toutefois les approuver... Si tu es originaire de l'Union, bien sûr, cela explique tout mais... pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Pourquoi ? Tout aurait pu s'arranger alors... Grand Émir ! Mais pourquoi ne m'as-tu pas fait confiance ? Je t'aimais... Je t'aime !

— Lapsus significatif, très cher Ennir...

— Je t'en prie, ne joue pas sur les mots ! J'aurais préféré de la sincérité, même si elle m'était douloureuse, au mensonge, à la dissimulation. Et je pensais vraiment que tu m'aimais.

— Qui te dit que je ne t'aime pas ? dit Bénit d'un ton doux et voilé. Mais entre l'amour et mon devoir, je choisis le devoir. Pas parce que c'est un grand mot, mais parce que telle est la voie juste et droite...

— Tu parles de devoir ! De mots ! Pour éliminer une source de virium qui avait toutes les chances de ne nous servir à rien, tu as froidement assassiné des milliers de personnes innocentes ! Tu as délibérément rayé de la carte de ce monde étranger plusieurs villes !... En voulant favoriser la guerre de tes amis des pôles, tu as déchaîné sur Ourn les forces les plus terribles de la guerre. Tu es

incohérente, Bénit. Tu ne raisonnes pas sainement. Tu... tu...

Le capitaine-pilote se tu, en plein désarroi. La voix calme et sereine de Bénit frappait avec une violence meurtrière – et d’autant plus meurtrière qu’elle était sans passion mais inéluctable – tous les points sensibles du jeune Solarien... son amour, sa raison, ses croyances.

— Même si une seule chance sur mille existait que ce métal soit livré au Cerveau au bon moment, c’était un risque que je ne devais pas courir. Les ordres de Zan Rafor étaient formels : tout faire pour que le potentiel de défense et d’attaque du Cerveau soit amoindri... afin de rendre la guerre inévitable moins meurtrière, sinon la supprimer tout à fait. Et que pouvais-je faire d’autre que ce que j’ai fait ? Vous étiez trois contre moi. Je ne pouvais ni vous faire changer d’avis, ni vous contraindre par la force. Il ne me restait que la solution de détruire le virium. C’est un métal si instable même à son état brut que ce n’était pas difficile à faire... Mais quoi que tu puisses penser, que vous puissiez penser tous les trois, je regrette d’avoir dû supprimer en même temps des milliers d’Ourniens. Je ne pouvais pas faire autrement, c’est tout. Et peut-être cette catastrophe servira-t-elle de leçon aux Ourniens... J’ai épargné le notable qui nous avait reçus, ainsi que sa famille. Ils porteront témoignage pour les générations futures...

— Hélas, Bénit, nous avons vu que les générations futures n’ont guère profité de ta... leçon. L’histoire de ce monde est tracée, comme celle du nôtre, d’ailleurs. Je l’ai déjà expliqué. Ton acharnement à vouloir influencer sur des événements que nous savons déjà inscrits dans le cours du temps me semble bien puéril...

— Qui sait, Zinrat, si en réalité nous ne pouvons pas changer le temps ?

— Tous ces discours ne nous font guère avancer ! culpa Algar avec sa brutalité coutumière. Cette fille a détruit une réserve de virium à destination du Cerveau. Je veux bien

considérer que ce ne soit pas une traîtresse, si elle est bien originaire des pôles... En tout cas c'est une ennemie ! Je propose de l'enfermer jusqu'à ce que nous soyons de retour à notre époque... si nous y parvenons un jour. Deuxièmement, nous essayerons de chercher d'autres gisements de virium sur ce monde. S'il y en avait un, c'est bien le désastre si nous n'en détectons pas un autre... Eh bien ! Répondez ! Vous êtes de mon avis ou non ?...

Zinrat et Ennir se contentèrent d'incliner passivement la tête. Que l'irascible et bouillant Algar fasse comme il le désire... Eux s'en lavaient les mains ! Ennir, son amour en miettes, ne songeait qu'à rentrer chez lui, chez lui, chez eux où Zinrat retrouverait le sien.

— Nous devons toutefois faire un nouveau saut dans le passé, prévint la jeune femme. L'énergie cyclothymique gonfle nos structures. Il serait dangereux d'attendre longtemps encore. Toutefois, je considère ce prochain saut comme une sorte de délestage provisoire... Je pense qu'en modifiant d'une certaine manière le solénoïde-temps, nous pourrions retenir davantage la force cyclothymique, afin d'effectuer des sauts qui en valent vraiment la peine. Comme la corde d'un arc qu'on tend au maximum, si vous voulez, et qui permet de lancer la flèche beaucoup plus loin. Peut-être même pourrions-nous rejoindre notre époque en trois ou quatre translations au maximum...

— Ce serait merveilleux..., lâcha Ennir d'un ton désespérément morne.

— Bon, eh bien je vais enfermer celle-là dans mon appareil..., grogna Algar en conclusion.

Il entraîna la jeune fille, dont les poignets étaient déjà liés par un bracelet magnétique. Algar poursuivait son but avec l'obstination d'un projectile qui ne peut dévier de sa course... Peut-être était-il le parfait produit d'une éducation, d'une civilisation ? C'est lui qui avait le premier soupçonné que l'absence prolongée de Bénit cachait quelque chose d'anormal, le silence des communicateurs

renforçant cette opinion. Il avait poussé Ennir à le suivre dans sa chasse, et les deux Solariens avaient effectivement coincé le N. 30 de Bénit au-dessus de la vallée bien connue, maintenant couverte du panache flamboyant de l'explosion. Ils étaient arrivés trop tard !... Mais la jeune fille n'avait pu résister, et son vaisseau avait été capturé en plein vol. Privé d'énergie, il avait été reconduit dans le sanctuaire à ciel ouvert des Andes. Et maintenant...

Maintenant c'était fini. L'aventure se terminait. Encore quelques sauts, prévoyait Zinrat et...

Et quoi ? Tout recommencerait, sans doute, avec le point d'interrogation terrible que laissait planer sur l'horizon temporel la préfiguration de cette guerre absurde dont Ennir ne comprenait toujours pas clairement les causes. Il était las. Grand Émir ! qu'il était las... S'il avait pu mourir là, sur Ourn, tout de suite, il aurait accueillir le trépas avec joie. Mais non : il fallait se résigner à vivre, il fallait se résigner à la perte de son amour, il fallait continuer, assumer jusqu'au bout leur incroyable destin...

— Tu dors ?

Zinrat le secouait par le bras ; il avait failli s'assoupir le dos au rocher, Cézir dans ses bras.

— Viens ; nous avons eu une journée éprouvante. Demain nous ferons un nouveau saut. Essaie d'oublier, ou fais semblant...

Zinrat avait raison. Il se leva, la suivit vers l'astronef familial dont le dôme luisait faiblement dans la nuit.

Au-dessus de la vallée, la lune pleine crevait le ciel de son sein gonflé.

* *
*

Ils firent comme il avait été dit.

Après un bond de 6 000 années ourniennes dans le passé – translation très modeste d’après Zinrat – Algar reprit sa recherche de virium et ne tarda pas à découvrir un nouveau gisement, situé approximativement au centre d’une vaste péninsule triangulaire attachée au sud du continent Karser : l’Inde. Algar avait eu raison ; le métal stratégique devait se trouver en abondance sur Ourn, et s’ils n’en avaient pas détecté auparavant, c’est tout simplement qu’ils n’en avaient pas cherché !...

Ils procédèrent au départ de la même manière qu’en Judée pour se procurer le virium : un natif de l’endroit fut enlevé, qui leur permit d’apprendre la langue. Puis Algar prit contact avec le Prince Koumbharkarna, sur le territoire duquel se trouvaient les gisements. Mais ici se produisit le premier contretemps : Koumbharkarna, homme orgueilleux et fier, refusa d’accéder au désir de l’étranger qui fut renvoyé sans ménagement. Furieux, Algar conçut alors un autre plan : il alla trouver Rama, petit Prince pauvre du territoire voisin, et lui proposa son alliance contre le puissant Koumbharkarna. Rama, après avoir vu évoluer dans l’air le char étincelant de son étrange visiteur, accepta d’enthousiasme, déclara la guerre aux Vrishnis, qui alignèrent contre lui une armée forte de 15 000 fantassins, 2 000 cavaliers et 300 éléphants.

Promu chef de guerre, Algar se déchaîna. Le soir de la bataille, il revint dans la petite vallée des Andes, exultant.

— Nous avons gagné ! s’exclama-t-il. Nous avons gagné... Ce croutir de Koumbharkarna a manœuvré comme j’avais présumé qu’il le ferait ! Sûr d’écraser les maigres forces de Rama, il a fait avancer sur dix rangs de profondeur ses éléphants de guerre en bordure du cours d’eau Irshu. Il ne m’a fallu qu’une séquence pour arroser la ligne de front de quelques giclées de rayons brûlants... Les premiers éléphants, fous de douleur, se sont retournés contre ceux qui suivaient... Si vous aviez vu la confusion ! Tout le troupeau s’est débandé en plein sur la cavalerie qui

venait derrière... Et la cavalerie est passée sur le corps de l'infanterie, que les troupes de Rama n'ont pas eu de mal, par la suite à tailler en pièce. La victoire est complète ! Et j'ai dû faire grimper Rama sur mon N. 30, pour qu'il se fasse voir ainsi par ses troupes, juché sur le plat-bord, à 50 mètres du sol... Dès demain, les hommes de Rama se mettent au travail... Et nous aurons le virium !

— En somme, une nouvelle guerre..., ne put que murmurer Ennir. Ce virium aura coûté gros à cette planète... Que coûtera-t-il à la nôtre ?

— Très bien ! Tu fais bien les arguments de ta tendre Bénit, maintenant ? La guerre aurait eu lieu de toute façon un jour ou l'autre entre Rama et Koumbharkarna. Je n'ai fait qu'aider le plus faible, qui autrement aurait été écrasé ! N'ai-je pas au contraire agi justement ?

Ennir ne répondit rien, se repencha sur le solénoïde-temps à moitié démonté. Il s'était jeté dans le travail, aidant Zinrat de son mieux, pour oublier, pour que l'aventure finissante s'achève au plus vite.

Mais la bataille à laquelle avait pris part Algar dans son astronef devait elle aussi prendre une place importante dans les histoires et les légendes. Colportée de bouche à oreille, elle ne fut couchée sur le parchemin, en plusieurs versions différentes, que 4 500 ans plus tard, dans les livres sacrés appelés *manuras*, qui décrivaient l'histoire des peuples de l'Inde sur un mode épique, baroque, poétique...

On y trouve cependant, relatés avec une précision impressionnante, les exploits de l'engin volant du Solarien, que la distance avait multiplié, et que les scribes appelèrent *Vimanas*...

Les Vimanas (pouvait-on lire dans le Ramayana) avaient la forme d'une sphère et naviguaient dans les airs par l'effet du râsa qui suscitait un grand vent propulseur.

Des hommes, logés dans les Vimanas, pouvaient ainsi parcourir de grandes distances en un temps

merveilleusement court.

Les Vimanas se conduisaient à la volonté du pilote, volant de bas en haut, de haut en bas, en avant ou en arrière, selon la disposition du moteur et son inclinaison.

Et dans le Drona Parva :

Le feu de cette arme détruisait les cités en produisant une lumière plus claire de 100 000 soleils.

Le vent alors se levait, et le feu de l'arme terrible brûlait les éléphants, les soldats, les chars et les chevaux sans qu'on pût le voir car il était invisible.

Ce feu faisait tomber les ongles et les chevaux des hommes, blanchissait le plumage des oiseaux, colorait leurs pattes en rouge et les rendait tordues.

Pour conjurer ce feu, les soldats couraient se jeter dans les rivières pour s'y laver et y laver tout ce qu'ils devaient toucher...

* *

*

Pour les Solariens, le temps désormais s'accéléra.

Le saut suivant leur fit parcourir près de 100 000 ans. Il n'y eut plus alors qu'à se laisser guider par le solénoïde emballé, que gonflait la force cyclothymique enfin canalisée au plus juste.

Le saut suivant : 500 000 ans.

Ourn était maintenant une planète que la civilisation avait déserté, simplement parce qu'elle n'y était pas encore apparue.

Ils ne quittaient plus guère la haute vallée des Andes, qui restait immuable sous son ciel en général pur dans sa dureté presque minérale. Les soutes du P. 56 d'Ennir et de Zinrat étaient bourrées de virium, Algar, satisfait, n'avait

lui aussi maintenant qu'une seule idée : rentrer à son époque pour accomplir sa mission.

Une tension visible habitait tous les membres de l'équipe. Ennir et Zinrat s'acharnaient au travail sur leur solénoïde-temps qui, canalisant des forces de plus en plus considérables, devenait d'un maniement de plus en plus délicat : « Une faute minime », disait Zinrat, « et tout peut sauter, dans une gigantesque explosion-temps ».

Ennir n'adressait pratiquement plus la parole à Algar, qui domptait son impatience en visionnant interminablement toutes les vues que les naufragés avaient prises d'Ourn. Il avait même commencé à en faire un montage court qui, selon lui, ferait un gros succès dans les kinétons.

Bénit ne quittait pas la niche à dormir du N. 30 où elle avait été enfermée. Zinrat allait parfois la voir, pour la tenir au courant des différentes phases de la translation temporelle, mais Ennir n'avait jamais pu se résoudre à lui rendre lui-même visite, bien que l'idée le brûlât de le faire. Son désarroi, sa fierté aussi le retenait, et il ne demandait jamais à Zinrat, au retour de ses visites, comment se portait la prisonnière.

Ainsi s'écoulait le temps : chronologiquement sur de petites périodes, ana-chronologiquement à travers des gouffres de plus en plus vastes traversés en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire...

Le troisième saut les projeta plus d'un million d'années en arrière.

Le quatrième : deux millions.

Puis trois millions et demi...

La progression était géométrique. Mais le plus étrange de tout était cette impression de rester immobile dans un décor qui ne variait pas, alors que des cycles géologiques s'écoulaient à l'envers, à une allure vertigineuse.

Après ce cinquième saut, Zinrat annonça :

— Maintenant, nous allons pouvoir effectuer l'ultime translation. Il nous faudra attendre environ 21 jours pour que la force cyclothymique soit à nouveau assez « concentrée » dans notre matière. Et ce sera le saut décisif, qui nous ramènera à notre époque... Oui, j'ai maintenant bon espoir de pouvoir calculer avec une précision presque absolue, de l'ordre du jour, le moment où nous émergerons...

Algar manifesta sa joie en exécutant une petite danse qui était assez peu dans sa manière, et il y eut quelques instants de conversation animée. Mais la réaction suivit, et les 21 jours s'écoulèrent dans une tension presque insupportable. Il y eut des altercations, souvent violentes, qui éclataient sans prétexte, simplement parce que les trois Solariens, Algar surtout, étaient à bout de nerf. Puis Zinrat annonça que le moment était arrivé, qu'il fallait tenter le grand saut.

— Mais ce saut sera le dernier, prévint-elle, car ensuite la force répulsive du temps sera épuisée, notre code vibratoire sera à nouveau en accord avec l'environnement. Donc si nous nous trompons de quelques centaines d'années nous ne pourrons malgré tout plus bouger de l'époque où nous aurons abordé, car le désaccord vibratoire sera trop faible...

Mais cela, ils le savaient déjà.

Une autre décision importante avait été prise : pour effectuer ce dernier saut, les Solariens se rendraient sur Solar. Ils seraient ainsi, comme l'avait suggéré Algar, « à pied d'œuvre ». Et puis, surtout, ils sauraient... immédiatement.

Ils quittèrent donc Ourn – pour la dernière fois.

Sur Solar, le même spectacle de désolation les attendait. Ils savaient qu'il en serait ainsi, bien sûr, mais revoir cette plaine érodée à l'infini, criblée de menus cratères météoriques sous le ciel presque noir, les emplit d'un

sentiment d'amertume profond. Sans doute, au plus secret d'eux, avaient-ils espéré que peut-être...

Mais la catastrophe, si catastrophe limitée dans le temps il y avait eu, s'était produite encore plus en arrière dans le temps, plus près de leur époque.

Les trois vaisseaux alignés se stabilisèrent à deux cents mètres au-dessus du sol, à la verticale de l'endroit où s'était trouvé le Cerveau-Directeur - dans le désert d'Oubstergan, que les Terriens appelleraient beaucoup plus tard Syrtis major. C'est là que le saut s'effectuerait... allait s'effectuer. Maintenant !

— Maintenant ! dit brièvement Zinrat.

Mais tout se brouillait dans le cerveau d'Ennir, et devant les yeux d'Ennir. Il revoyait flotter devant lui le doux visage de Bénit, Bénit qu'il n'avait pas revue depuis des jours, qu'il n'avait pas osé revoir... Bénit qu'il aimait, Bénit qui avait peut-être raison au sujet de la guerre entre l'Union Commerciale des Pôles et le reste de Solar... Le reste de Solar que ses habitants appelaient orgueilleusement « la Surface » - sans doute pour se différencier des pôles, considérés comme d'obscures profondeurs où œuvraient des esclaves en révolte... La guerre entre Ennir et Bénit ! Non... il ne pouvait accepter cela... Il savait trop, maintenant, pour l'avoir vue à l'œuvre sur Ourn, ce que pouvait être la guerre. Mais que faire ?... Que faire ?

— Maintenant ! hurla Zinrat à ses oreilles.

Machinalement, ses doigts glissèrent sur le clavier de la table de commande du solénoïde-temps remonté à bord de l'astronef. Mais il ne parvenait pas vraiment à se concentrer comme il l'aurait dû sur les gestes précis qu'il avait à faire. Les cadrans, les manettes, les boutons dansaient devant ses yeux. Le monde était fou !... L'univers était un tissu de pièges mortels... Le destin était une sinistre farce.

Il appuya sur les touches, mais ses gestes étaient mal coordonnés.

Le vertige habituel aux translations le saisit.

Il lui sembla que son corps éclatait, que l'astronef éclatait, que l'univers éclatait.

ÉPILOGUE

Dans cette montagne de métal qui s'enfonce à l'envers dans le sol du désert d'Oubstergan, des lumières clignotent, des transistors accueillent de l'énergie et s'en délestent, des solénoïdes vibrent sous l'afflux des électrons...

Toutes les sections du Cerveau-Directeur sont en phase d'alerte. Cette fois, ça y est : la guerre a véritablement commencé. La guerre, c'est un mouvement de romobiles armées à diriger vers un point précis, c'est une escadre de vaisseaux de combat à faire plafonner à une certaine altitude au-dessus de l'ennemi, c'est un vaisseau solitaire chargé de la redoutable bombe à fragmentation à tenir sur une certaine orbite, c'est... mille autres problèmes à régler en même temps.

Ce que le Cerveau est parfaitement capable d'effectuer, sans haine, sans passion, tout comme il ferait des opérations mathématiques. Ici, par exemple : au point d'intersection du onzième méridien et du trente-troisième parallèle, une colonne de robotanks fait un mouvement incorrect au large de la ville de Déterion... Il suffit de lancer un ordre rectificatif au chef de la section, et tout rentrera dans l'ordre. Le Cerveau - ou plutôt la cent millième, ou la millionième partie du Cerveau - fait partir un message vers la colonne.

Le message part, le message est parti, lorsque soudain...

* *

*

Zan Rafor est inquiet.

Il est maintenant tout seul dans la petite pièce en sous-sol du Centre des Communications, où la mosaïque multicolore des cinquante écrans projette sur sa face des lueurs changeantes.

Les opérations ont été lancées depuis trois jours, et pourtant ce n'est pas encore un véritable conflit ; juste un semis d'escarmouches, qui n'a encore permis à aucun des deux belligérants de prendre l'avantage. L'ennemi, c'est-à-dire les unités réunies à la hâte de Solariens de Surface, progresse en bon ordre vers les deux pôles. La propagande par ondes a été brouillée, Rafor n'a pas enregistré, comme il l'espérait, des mouvements de désertion dans les rangs ennemis...

Et il doit tout surveiller, veiller à ce que ses propres unités s'abstiennent de toute imprudence, de toute provocation : jusqu'au bout, il voudrait éviter la guerre à outrance, il voudrait éviter de faire couler le sang des Solariens, d'où qu'ils soient originaires...

Mais il ne peut s'empêcher d'être inquiet. Il sait que le Cerveau a mis en fabrication les fameuses bombes à fragmentation, avec le virium recueilli dans les anciennes mines des satellites des planètes géantes. Une de ses espionnes, Bénit Sultra, l'a fait prévenir quatre jours auparavant. Depuis, il n'a plus eu aucune nouvelle de Bénit, dont l'expédition semble s'être dissoute dans l'espace. Mais il sait aussi qu'il y a eu d'autres expéditions, qui sont revenues à bon port, et ont livré aux fabriques du Cerveau le dangereux minerai. Si l'ennemi, dont la forteresse enterrée, clé de toute la défense, de toute la guerre, est restée inexpugnable, tente d'écraser les pôles sous une pluie de bombes à fragmentation, la partie est perdue...

Zan Rafor en est là de ses réflexions pessimistes, lorsque soudain...

* *
*

Bern Ultron avait voulu combattre.

Ce n'était pas parce qu'il était le conseiller de Zan Rafor, son fils adoptif, qu'il devrait rester bien au chaud, bien à l'abri dans un des sous-sols des postes de commandement. Et surtout, ce n'était pas parce qu'il était un pacifiste aux convictions maintes fois exprimées qu'il allait mettre maintenant ses opinions en pratique, alors que ses frères allaient risquer leur vie à la Surface.

Et maintenant, il était à deux cents kilomètres du Cerveau, en plein désert d'Oubstergan, commandant une triple batterie de SEPADIA. Malheureusement, il était trop loin de l'ennemi pour que ses engins puissent lui être d'une quelconque utilité. Et malheureusement encore, il ne pouvait avancer davantage, sous peine de se faire hacher par le feu radiant des batteries adverses à longue portée.

Voilà où en est Bern Ultron le pacifiste...

Il en est là, exactement : dans un trou de sable, en train de se ronger les poings.

Lorsque soudain...

* *
*

— *Zorols de Polaires !...*

Tonir Elgane avait pris l'habitude de jurer ainsi. Blotti comme dans une matrice chaude mais puante, une matrice en décomposition, dans une tourelle-mitrailleuse d'un multitank, il attendait depuis quatre jours qu'il se passe quelque chose.

Qu'il se passe quelque chose, Grand Émir !... N'importe quoi, plutôt que de cuire dans ces entrailles suffocantes qui

n'étaient pas une matrice, non, mais son exact contraire, puisqu'elles n'enfanteraient pas la vie, mais la mort...

Oh !... la mort... Elgane n'aurait pas refusé de la donner... Bien au contraire ! Il aurait fait n'importe quoi, n'importe quoi qui l'aurait aidé à sortir de cette indécision, de cette ignorance, de cette immobilité confite dans la sueur.

— Zorols de Polaires !

C'était à cause d'eux, qu'il était dans cette situation. À cause d'eux qu'il avait été séparé de Zinrat dont il n'avait plus de nouvelles. À cause d'eux ! Qu'ils se montrent au moins !... Qu'ils se montrent, ces esperdions ! Qu'ils se montrent, et ils verraient !

Mais ils ne se montrent pas.

ET SOUDAIN !...

* *

*

Il sembla à Ennir Torn que son corps éclatait, que l'astronef éclatait, que l'univers éclatait.

Dans le vertige de la translation, ce fut sa dernière sensation perceptible. Et son corps éclata, l'astronef éclata, l'univers éclata...

Pas l'univers, non.

Pas vraiment.

Mais l'univers d'Ennir, l'univers de Bénit, de Zinrat, d'Algar, l'univers de Zan Rafor et de Bern Ultron, du Cerveau-Directeur et de l'Union Commerciale des Pôles... L'univers de Solar, de la planète Solar qui, en l'espace de quelques décimes, subit un choc comme jamais corps stellaire n'en avait subi, n'aurait pu résister.

Et Solar ne résista pas.

Elle n'éclata pas littéralement, certes. Mais une onde de choc la parcourut sur toute sa surface, plus rapide que le son. Aussi les Solariens n'entendirent-ils pas venir la catastrophe. Les trompettes célestes ne sonnèrent pas, mais le vent de l'onde emporta tout. En quelques décimes, l'atmosphère de Solar se rida comme une vieille peau, fut traversée par une poussée d'énergie qui transforma les rides en vagues, les vagues en raz de marée.

Et l'atmosphère de Solar se décomposa, fut projetée pour sa plus grande partie dans l'espace où elle se perdit. Au sol, la brusque baisse de pression fit éclater l'organisme des Solariens qui avaient survécu au passage de l'onde de choc. Un froid mortel se répandit sur la planète, fendant les roches et les structures des bâtiments. Et dans les jours et les années qui suivirent, les rayons durs du soleil, qui n'étaient plus entravés par ce qui restait d'atmosphère, bombardèrent sans rémission les quelques végétaux, les quelques animaux inférieurs qui avaient surmonté le cataclysme...

Il ne resta bientôt plus rien de vivant sur Solar.

Une civilisation cinquante fois millénaire avait péri en quelques séquentes.

Il en resta longtemps des traces, ce genre de traces orgueilleuses que laissent toutes les civilisations, qui croient œuvrer pour l'éternité et sont en réalité moins viables à la surface du temps qu'un éphémère à la surface d'un étang. Et ces traces peu à peu disparurent à leur tour, gommées patiemment par le vent des siècles.

Solar n'était plus qu'une planète morte dont la rotation impavide autour de son soleil n'avait plus aucune signification, Solar était abandonnée au choc périodique des météores errants, qui vinrent grêler sa face sans vie à la manière de la pluie qui corrode avec ténacité le crâne lisse d'un squelette...

* *
*

Ce qu'avait en secret redouté Zinrat s'était produit : la brutale insertion des trois astronefs chargés d'énergie cyclothymique dans la continuité temporelle de Solar avait provoqué une explosion-temps. Si Ennir n'avait pas été distrait au moment de l'ultime manœuvre par les images intérieures qui le taraudaient, peut-être l'accident aurait-il pu être évité. Peut-être.

Mais quelle importance, au fond ?

Ce qui est écrit est écrit, ce qui est inscrit dans la boucle sans fin que parcourt le temps doit arriver, et doit se répéter. Toujours, et à jamais...

La projection dans le futur des astronefs Solariens avait été comme la course rétive d'un brin de paille dans le flot du temps. Mais il est des brins de paille qui peuvent briser l'échine d'un chameau. Le brin de paille était revenu à l'époque d'où il était parti, et son retour avait brisé l'échine d'une planète.

C'était dit, c'était prévu : on ne peut jouer avec le temps, mais parfois le temps joue avec quelques particules de matière pour parvenir à ses fins. Un monde s'était vaporisé dans une explosion titanesque, un autre monde, huit millions d'années plus tard, allait recevoir d'étranges visiteurs qui imprimeraient dans son histoire mythes et légendes, et ce monde visité enverrait à son tour des visiteurs sur le monde mort, qui serait pour lui énigme...

Et rien de tout cela n'a beaucoup d'importance.

.....
.....

Mars, il y avait longtemps, il y avait huit millions d'années, avait été habitée, avait été le siège d'une civilisation avancée dont les cités subsistaient, à l'état de traces ténues, dans le sol de la planète.

Pourquoi cette civilisation sœur s'était-elle éteinte ?... On ne put jamais le savoir avec précision, bien que les hypothèses, toujours les mêmes, eussent allé bon train : guerre, cataclysme naturel, extinction lente...

Tout cela était faux, bien sûr. Mais quelle importance ?

Quant aux parcelles de métal brillant que Springsten et Mackenzie avaient relevées à Syrtis major, on ne put jamais non plus élucider le mystère qu'elles représentaient, bien que là aussi, une hypothèse séduisante et fausse eût couru : 5 000 ans auparavant, Mars avait été visitée par des voyageurs interstellaires dont un des astronefs avait explosé. Naturellement, les savants terriens ne pouvaient deviner que la brutale compression de la force cyclothymique dans la structure infra-atomique des vaisseaux Solariens (ou Martiens) avait, en bout de course, provoqué un éclatement temporel, et qu'une partie de la matière des vaisseaux avait été projetée une nouvelle fois en avant dans le temps, pour aboutir presque à l'extrémité du balancier temporel... en miettes.

Quelle importance ?

* *

*

Il y eut aussi un autre mystère, sur lequel personne ne se pencha...

À partir de 1984, on n'observa *plus jamais* de soucoupes volantes dans le ciel de la Terre.

* *
*

EN GUISE DE POSTFACE...

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Mis à part la mésaventure subie par Pedro Buchuan en 1984, toutes les séquences ultérieures centrées sur l'observation de « soucoupes volantes » par des Terriens, ou la rencontre entre hommes et visiteurs de l'espace, ont été inspirées à l'auteur par la lecture d'ouvrages spécialisés dans les rapports sur les « faits étranges », entre autres :

— *Histoire inconnue des hommes depuis cent mille ans*, de Robert Charroux (Robert Laffont).

— *Présence des extra-terrestres*, d'Erich von Daniken (Robert Laffont).

— *Le livre noir des soucoupes volantes*, d'Henri Durrant (Robert Laffont).

— *Lueurs sur les soucoupes volantes*, d'Aimé Michel (Mame).

— *Le matin des magiciens*, de Louis Pauwels et Jacques Bergier (Gallimard).

De la même manière, tous les extraits de dialogues rapportés en italiques, ainsi que les extraits de textes contemporains ou mythologiques également retranscrits en *italiques* (à l'exception bien sûr de l'extrait du *Washington Post...* de 1983 !), sont également tirés de l'un ou l'autre de ces ouvrages – sauf pour ce qui concerne le livre de Moïse sur Sodome et Gomorrhe, dont les quelques phrases retranscrites proviennent d'un numéro de la revue *En ce temps-là*, la Bible.

L'auteur remercie tous les auteurs, chercheurs et compileurs qui l'ont aidé ainsi involontairement à composer son roman, tout en s'excusant par avance auprès d'eux pour les quelques libertés prises avec les faits rapportés – libertés rendues nécessaires pour la cohérence romanesque de l'ouvrage entrepris.

L'auteur tient enfin à préciser que le résultat de son travail ne constitue aucunement en l'énoncé d'une thèse hardie sur les OVNI ou autres « faits mystérieux » entrepris sous l'angle romanesque, mais qu'il n'a voulu faire là qu'un pur ouvrage de science-fiction.

A.B

Table des matière

PROLOGUE.....	2
CHAPITRE PREMIER.....	11
CHAPITRE II.....	29
CHAPITRE III.....	47
CHAPITRE IV.....	75
CHAPITRE V.....	106
CHAPITRE VI.....	129
ÉPILOGUE.....	167
EN GUISE DE POSTFACE.....	173
Table des matière.....	175

